Mémoires Des Autres

PAR

La Comtesse DASH





Souvenirs Anecdotiques

SUR LE

PREMIER EMPIRE

ET

Les Cent Jours



Préface de CLÉMENT ROCHEL

PARIS

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

MÉMOIRES

DES AUTRES

★

SOUVENIRS ANECDOTIQUES

SUR

LE PREMIER EMPIRE ET LES CENT JOURS





La Comtesse Dash

d'après une photographie

MÉMOIRES
DES AUTRES

PAR

La Comtesse DASH

★

SOUVENIRS ANECDOTIQUES

SUR LE PREMIER EMPIRE

ET

LES CENT JOURS

PRÉFACE DE CLÉMENT ROCHEL

PARIS
A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

PRÉFACE

— C'en est fait ; mon éditeur n'attend plus que mon manuscrit et un nom.

— Quel nom ?

— Un pseudonyme. Je ne puis signer mes livres, ma famille s'y oppose. Qu'allons-nous offrir, comme chapeau, au grand public ?

— Oh ! la chose est grave, dit le prince Mestchersky. Il faut y réfléchir, chère amie.

— Non, pas de réflexion ni de dissertation savante ; j'accepte n'importe quel masque, mais il me le faut tout de suite !

Et la vicomtesse Poilow de Saint-Mars souriait avec grâce à ses auditeurs, témoignant son impatience.

A ce moment, le chien de la maison, un très joli king-charles, aux poils soyeux, aux oreilles tombantes, à la robe noire lustrée de feu, s'élançait sur les genoux de la vicomtesse. Il lui souhaitait la bienvenue, de ses abois frêles et familiers ; et, dans ses yeux, brillaient des lueurs de joie. Il intervenait dans le débat.

— Que tu es gentil, Dash ! dit la vicomtesse.

Et, ouvrant son drageoir, elle en tira quelques fondants, puis les offrit à la fine bête.

— Allons! j'ai trouvé, s'écria la princesse Mestcherska. Vous aimez Dash; il vous aime. Que Dash soit votre parrain, il vous portera bonheur! Saluons la Comtesse Dash...

— Soit, répondit la vicomtesse. Que Dieu me prête vie, et le nom de Dash vivra longtemps dans l'histoire littéraire de ce siècle.

Cette anecdote n'est point inventée. Vers 1839, dans le salon du prince Elim Koltzou Mestchersky, fréquentaient les poètes et les écrivains les plus en renom : Victor Hugo, Alexandre Dumas, H. de Balzac, Eugène Süe, Frédéric Soulié. Tous venaient, très régulièrement alors, apporter à la princesse connue dans les lettres sous le nom d'Oria Istria, leur tribut d'hommages, d'admiration et de cordiale confraternité.

Une vingtaine de personnes étaient réunies, ce soir-là, et, parmi elles, Mme Gabrielle-Anne de Cisternes, vicomtesse de Poilow de Saint-Mars.

La vicomtesse approchait de la trente-quatrième année. Gracieuse, gaie, enjouée, spirituelle, elle avait grandi dans un monde respectueux par tradition, par devoir, de l'ancien régime, dévoué à la royauté, fidèle à l'Eglise, portant ses croyances, ses enthousiasmes jusqu'au fanatisme. A seize ans, à peine sortie du couvent, elle s'était mariée au vicomte de Poilow de Saint-Mars, mort depuis général de cavalerie.

Des ennuis domestiques, des déceptions, des revers inattendus survinrent bientôt. La vicomtesse avait eu d'excellents maîtres de chant, de musique, de peinture. Douée d'un esprit naturel rare, d'une intelligence ouverte, d'une imagination vive, possédant une grande énergie « dans une enveloppe frêle », elle ne se laissa pas envahir par la désespérance. Elle se posa en face de l'adversité et, bien que timide à l'excès, elle résolut de lutter avec ses propres forces.

Depuis une vingtaine d'années, les femmes-auteurs s'étaient fait leur place. Après Mmes de Genlis, de Staël,

de Souza, Sophie Gay, la baronne de Montolieu, etc., Mmes de Duras, Junot, duchesse d'Abrantès, Delphine Gay, mariée à Émile de Girardin, Élisa Mercœur, Louise Collet, Hermance Lesguillon, Ménessier-Nodier, Virginie Ancelot, Mélanie Waldor, Amable Tastu, Desbordes-Valmore, Anaïs Ségalas, Clémence Robert, la comtesse de Bradi, Loïsa Puget, Mlle Bertin, l'auteur de l'opéra *La Esmeralda*, etc., publiaient des romans, des mémoires, des études, des poèmes, des élégies, des nouvelles, des pièces de théâtre, des pages musicales. La vicomtesse de Saint-Mars voulut prendre rang parmi ses contemporaines, et, avec sa plume, se suffire. Mais la famille contraria ses désirs et ne donna son consentement qu'après une opiniâtre résistance. Encore exigea-t-elle que la vicomtesse userait d'un pseudonyme.

Nous avons vu comment Mme de Saint-Mars fut baptisée Comtesse Dash. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, le 9 septembre 1872, rue Nollet, 8, — à l'âge de soixante-huit ans, — elle ne cessa de travailler, de produire. On jugera de l'énorme labeur accompli en consultant la liste de ses ouvrages, plus de cent, encore quelques-uns nous ont-ils échappé, sans compter les nouvelles, quelques livres pour les enfants, les articles du *Journal des jeunes personnes*, les chroniques dans divers journaux quotidiens.

Elle s'essaya dans tous les genres et dans tous réussit. Jamais elle n'oublia le monde qu'elle avait dû abandonner, surtout elle ne s'en laissa point oublier. Elle débuta par *Le Jeu de la Reine* (1839), roman attrayant, où les usages, les habitudes de la cour sont très bien retracés. Son premier guide, dans la vie littéraire, fut le comte de Courchamps, l'auteur des *Souvenirs de Madame de Créqui*. Elle-même a appelé le comte de Courchamps, « une douairière de l'ancienne cour ». C'était, en effet, une figure curieuse et bien marquée. « Assis dans son lit, avec un bonnet monté attaché sous le menton, un tartan sur le dos, vous eussiez juré une femme de soixante-dix ans, surtout lorsqu'il chan-

tait, de sa voix tremblante, nasillarde, les refrains légers du XVIIIe siècle[1]. » Homme d'un autre temps et d'un autre régime, le comte était un gastronome consommé, un soupeur émérite; il se louait d'avoir connu Cambacérès et d'avoir été lecteur de Mme de Beauharnais. Le café des Provençaux était son temple, son refuge : il y avait sa table privilégiée et gardée avec soin, un pain spécialement cuit pour lui, son encrier et ses plumes, quand il lui prenait fantaisie d'écrire. Sa conversation était fine, mordante. « Il y avait de tout chez lui, du singe, de l'abbé et du chat[2]. »

Cependant la Comtesse Dash multipliait ses travaux. Elle aimait fort à se vieillir dans ses livres, et se donnait pour octogénaire. C'est sans doute à cette particularité que nous devons sa correspondance, si amusante et suivie, avec les vieux émigrés, tant à l'étranger qu'en province. Sa situation se fit vite dans le monde littéraire. Elle entra bientôt dans l'intimité d'Alexandre Dumas, et une douzaine de volumes, écrits par elle, ont paru sous la signature du Maître.

Dans un livre rempli de souvenirs rétrospectifs, abondant d'anecdotes[3], Philibert Audebrand dit : « La Comtesse Dash n'ayant pas de fortune pour vivre, d'une manière honorable, avait dû prendre le parti d'écrire… Spirituelle, bien élevée, prompte à la riposte, on s'était empressé de lui faire partout bon accueil. Dans ce temps-là, Paris, encore un peu romantique, se passionnait volontiers pour les bas-bleus, quand la personne était jeune et élégante. Mme la Comtesse Dash fut patronnée tour à tour par Alexandre Dumas et par Roger de Beauvoir. C'étaient là deux excellents parrains, deux beaux parleurs qui ne pouvaient se souffrir ni se brouiller ; c'étaient deux galants que l'ironie du sort condamnait à se rencontrer souvent dans les mêmes ruelles, et, chose curieuse, à s'y donner la main. »

1. *Portraits contemporains*, par Jacques Reynaud.
2. *Les Soupeurs de mon temps*, par Roger de Beauvoir.
3. *Alexandre Dumas à la Maison d'Or*, p. 308.

La débutante avait vu s'ouvrir les portes des éditeurs, les colonnes de la *Revue de Paris* et d'autres périodiques, de moindre importance. Mais quand une jeune femme habituée au luxe, au bien-être, doit vivre de sa plume, suffire aux exigences d'une installation mondaine, les difficultés croissent tous les jours. Il fallut travailler, dès lors, avec plus d'acharnement et sans cesse.

Sur la fin de l'année 1853, Alexandre Dumas quittait Bruxelles, où il s'était volontairement exilé, après le coup d'État, et rentrait à Paris. Il avait alors assez longtemps nanti de lignes merveilleuses la grande presse parisienne pour inaugurer et diriger un journal littéraire, à lui, dont il serait le rédacteur en chef. C'est dans une petite salle au troisième étage de la Maison d'Or qu'il installa le *Mousquetaire*, où se coudoyaient des collaborateurs appartenant à toutes les races, à toutes les nationalités. C'était une macédoine unique, dont tous les membres ont touché, sinon à la fortune, au moins à la gloire rayonnante du Maître et y avaient droit.

La Comtesse Dash fut chargée de la chronique, et, sous la signature de Marie Michon, l'une des figures les plus sympathiques des *Trois Mouquetaires*, elle devait intéresser les lecteurs aux choses du monde, du demi-monde, du théâtre, des concerts et des soirées artistiques.

Pendant deux mois, elle fournit des anecdotes, des portraits, des faits curieux. Alexandre Dumas, pour que la Comtesse fût plus certaine de recevoir le prix de sa copie, avait décidé que, chaque jour, l'on prélèverait sur la recette du *Mousquetaire* vingt francs et qu'on la paierait en une pièce d'or. Respectueusement offerte à Mme Dash, par un caissier poli, cette pièce d'or devait avoir quelque reflet de civilité exquise du temps de l'ancien régime ! Mais l'ordre n'était pas le point dominant dans l'administration du journal, et, bientôt, il fallut renoncer à ces bonnes façons de courtoisie. Le caissier se déroba. La pièce n'eut plus le même relief, très régence. Il y eut rupture complète.

La Comtesse ne se fâcha point. Elle s'en tira par un mot précieux : « La seule chose, dit-elle, qui m'étonne, c'est que notre combinaison ait pu subsister seulement un mois. » Toute sa vie, elle a témoigné à Alexandre Dumas une admiration sincère, cordiale, une tendresse maternelle. Et ce trésor d'amitié, elle l'a reporté sur Dumas fils. Tout enfant elle avait vu le jeune Alexandre. « Je vous réponds qu'il aura tout l'esprit de son père ! » disait-elle fièrement, avec un instinct qui ne l'a point trahie. On aura, par la suite, à lire des pages bien curieuses, émues, quand elle s'occupera de l'intérieur du grand Prodigue. J'ai voulu communiquer ces pages à Alexandre Dumas fils, avant de les livrer au public. Voici la lettre qu'il m'écrivait, le mois de juin dernier :

« Marly-le-Roi,

« Cher Monsieur,

« Veuillez m'envoyer le chapitre dont vous me parlez.
« Je le lirai avec plaisir. Mme Dash aimait beaucoup
« mon père; elle ne peut donc avoir parlé de lui que
« dans les meilleurs termes. S'il y avait cependant
« quelques coupures à faire, je les ferai puisque vous
« m'y autorisez. Merci et tous mes meilleurs compli-
« ments.

« A. Dumas fils. »

Après avoir lu le manuscrit, il me le retourna, à la date du 6 juillet, avec une lettre fort aimable :

« Je viens de terminer, dit-il, la lecture du manus-
« crit de Mme Dash. Tout est exact... Quant à moi,
« il m'est impossible d'intervenir; la matière est trop
« délicate. J'ai eu beaucoup à me plaindre quand j'étais
« enfant, de l'attitude de Mlle Ida [1] vis-à-vis de moi.

1. Mlle Ida était une actrice de très pauvres moyens, Ida Ferrier, qui vécut longtemps avec Dumas.

« Tout cela est fini, pardonné, enterré. Mais ce que j'ai « de mieux à faire, c'est de me taire. » C'est ainsi que parle de la Comtesse, et de lui aussi, l'enfant qu'elle avait aimé et caressé avec une tendresse égoïste. Le souvenir, pour être resté si à vif chez Dumas, a dû se trouver en face de détails très vrais et bien gardés.

Le talent de la Comtesse Dash est facile, agréable. Elle écrit comme elle cause, sans recherche, sans embarras, sans afféterie. Quand elle met en scène les mœurs du grand monde, les analyses du cœur, elle excelle dans ses peintures. C'est de la nouvelle à la main. Au besoin, elle est tendre, rêveuse; elle a des délicatesses infinies, des nuances, des subtilités. Parfois, elle oublie qu'elle est femme de lettres, mais jamais qu'elle est femme du monde. Son dialogue a le trait, l'esprit. Il semble qu'elle ait vécu sous la Régence de Louis XV. Elle connaît tous les boudoirs et en détaille les ornements. Usages, modes, passions, intrigues, habitudes, revivent sous sa plume aimable.

L'imagination n'est jamais à court; elle supplée à la vigueur par une distinction native. Les scélérats, bien rares, qui traversent ses œuvres, sont poudrés, musqués; leurs poignards portent tous la marque de Tolède et ne sortent pas du magasin de bric-à-brac. Et, au moment dernier, toujours il y a place au repentir dans leur âme, et une confession bien suivie leur garantit au moins l'indulgence de l'au-delà.

Les amoureux sont parfaits. Il en est auxquels il ne manque que des moutons frisés, enrubannés, la houlette fleurie, la bouche en cœur et le petit doigt en l'air.

En dépit des révolutions, des bouleversements, des changements de régime, elle chante comme le Blondel de Grétry : « O Richard, ô mon roi ! » Cet ancien régime, qu'elle ne connaît que par ouï-dire, elle en parle sans cesse, elle l'exalte, le regrette, le pleure et l'appelle. Elle reproche à la France moderne son peu de courtoisie et de formes à respect. Sa pensée ne peut se détacher du temps où les femmes, traitées toutes en reines, étaient

placées sur un piédestal qu'ont démoli à jamais les parvenus et les enrichis.

Si, par hasard, on la blâmait du peu d'estime qu'elle montrait pour ses contemporains, elle s'animait, et, pour donner du relief à son emportement, frappait du pied. Dans les bureaux du *Mousquetaire*, elle disait un jour à Philibert Audebrand :

« Non, non, mon cher monsieur, vantez à d'autres le bonheur de vivre dans les temps modernes. En ce moment, les hommes sont peu de chose et les femmes ne sont rien. Je vous soutiens, moi, que votre 89 nous fait de plus en plus retourner à la barbarie. »

En maints passages des *Mémoires des Autres*, elle affirme ses croyances, ses regrets, elle insiste sur une époque à jamais disparue, car on ne remonte pas le cours du temps. Et ce n'est pas l'une des moindres surprises de ces *Mémoires*[1], que de voir comment, en l'espace d'un siècle, tout un monde, toute une société, se sont effondrés sans laisser ni traces ni souvenirs. La génération actuelle lira ces pages avec un intérêt réel. Elle verra défiler des personnages, mis en valeur avec art et sincérité, qui semblent appartenir à l'histoire des temps les plus reculés.

Quand la période de jeunesse fut écoulée, Mme Dash ne s'obstina pas à lutter : elle s'avoua vieille de bonne grâce, abandonnant toute prétention, et fit preuve d'une rare philosophie. Cette Parisienne, femme à la mode, un bout de temps fêtée, ne conserva que l'élégance innée, la grâce parfaite. Elle vivait d'ordinaire dans un modeste appartement des Batignolles, en compagnie de sa nièce, Mlle Mathilde de Cisternes, jeune personne aussi modeste que distinguée. Elle menait un fort petit train, mais sa mise, quand elle sortait, était choisie, et

1. Ces *Mémoires* ont été écrits après 1860, et résument les événements, les dessous politiques et littéraires, tous les faits intéressants, anecdotiques, qui se sont passés depuis le premier Empire et les deux Restaurations jusqu'au milieu du second Empire.

sa démarche avait le ton majestueux qui commande l'attention et le respect.

Elle avait fort affectionné un chien et aussi un perroquet, cadeau de M. le marquis de Pomereu. Gorenflot — c'était le nom de l'oiseau — connaissait les amis de la maison et les accueillait par des salutations variées et appropriées à leur caractère. De lui, Cham dit un jour : « Quel dommage ! Voilà un perroquet qui remplacerait parfaitement M. Glais-Bizoin à la Chambre. » La Comtesse aimait en outre beaucoup les fleurs, et c'était un tableau ravissant que de voir sa tête poudrée émerger des corbeilles de roses qui ornaient sa table à écrire.

On dit qu'elle ne détestait point une bonne table et qu'elle frisait la gourmandise. Ce qui est certain, c'est qu'elle adorait le théâtre, y prenait un extrême plaisir, et se délassait ainsi de l'énorme travail auquel elle se contraignait.

Son caractère était tout de contrastes. Elle voyait juste, et ne savait pas se conduire. A la fois positive et romanesque, matérielle et poétique, énergique et faible, légère comme bulle de savon et ferme comme gelée de mars, elle était d'une timidité excessive, d'une modestie exagérée, détestant le bruit et agissant comme si elle cherchait l'éclat.

Jamais elle ne manqua à la parole donnée. Franche, loyale, elle avait le mensonge en horreur. Le cœur était faible ; elle se créait des chimères de sentiment. Tout ce qu'elle rencontrait, tout ce qu'elle éprouvait, elle le transformait aussitôt en récits, en analyses, et chacun de ses livres renfermait une parcelle d'elle-même. C'est parce qu'elle s'analysait, se livrait, en détail, que son œuvre est si intéressante, curieuse, communicative. Ses sympathies, ses enthousiasmes, ses haines, le lecteur les subit avec elle.

Les *Mémoires des Autres*, où elle raconte ses souvenirs de jeunesse, où elle dépeint le monde qu'elle a fréquenté, où elle fait parader une génération disparue

ou sur le point de disparaître, où elle ne vient en avant qu'autant qu'il en est besoin, pour le récit, offrent tous les attraits des récits historiques sans en avoir les ennuis, la prétention, la gravité.

Certes, la Comtesse Dash excelle à poser ses modèles dans les cadres vieil or du siècle écoulé. Il est une de ses nouvelles, le *Pastel*, éditée dans un volume qui a pour titre : *les Bals Masqués*. L'action se déroule au temps de la Régence, où Mme de Parabère faisait les délices du duc d'Orléans et où Mme de Prie se préparait à jouer le premier rôle avec le duc de Bourbon pour partenaire. Une chanoinesse du très haut et très illustre chapitre de Remiremont, Mme la comtesse Olympe de Vilbelle, est venue, comme en vacances, à Paris. C'est la saison des bals de l'Opéra. La chanoinesse se laisse entraîner, se déguise en chauve-souris, et, sous le masque, une intrigue se noue avec le célèbre peintre La Tour, « d'un esprit de lutin et d'une charmante tournure ».

Cette intrigue est le prétexte d'une série de billets charmants, spirituels. Or, ces missives d'amour, de reproches, de désirs, de regrets, que la Comtesse Dash attribue au pastelliste La Tour ne sont pas imaginées par elle et ne remontent pas au temps heureux où les bals masqués de l'Opéra étaient les rendez-vous de tout ce que Paris comptait d'illustre, de puissant par l'argent ou l'esprit. Ces lettres si vives d'allures, si étincelantes de verve, sont authentiques, réelles, vécues. Jamais La Tour n'en signa de semblables. Elles sont de Gavarni, et la Comtesse Dash, qui en eut communication, les a publiées dans un tableau exquis.

Gavarni, de son vrai nom Guillaume-Sulpice Chevallier, ne fut pas qu'un dessinateur moraliste. Il mania élégamment la plume. Théophile Gautier a tracé ainsi son portrait, vers 1830 : « C'était un très beau jeune homme, d'une abondante chevelure blonde, aux boucles frisées et touffues, très soigné de sa personne, très fashionable dans sa mise, avec quelque chose d'Anglais

pour la rigueur du détail en fait de toilette, et possédant au plus haut degré le sentiment des élégances modernes. » MM. de Goncourt, qui ont étudié l'artiste et son œuvre, ajoutent : « Il avait le charme et le pouvoir de l'*homme à femmes ;* il plaisait aux femmes, les dominait, les asservissait aussi bien par les cajoleries que par la rondeur de sa physionomie et de sa nature. »

Il ébaucha un roman d'amour et de métaphysique sentimentale avec une grande dame qui, selon l'expression de Sainte-Beuve, « avait avec des restes d'Elvire des commencements de Lélia. » MM. de Goncourt disent qu'il s'agissait « d'une femme lymphatique, triste de l'ennui d'une grande existence vide, dévote à la façon d'une paroissienne de Saint-Thomas-d'Aquin, assidue au sermon du prédicateur en vogue et liseuse des romans du jour, quintessenciée, précieuse, écrivant de grands mots empruntés à des livres sérieux. »

Il faut entrer dans ce roman épistolaire, et en lire quelques fragments, pour en bien goûter l'esprit, le sens et toute l'intensité pénétrante. Voici le premier billet :

A la tiède vapeur du moka matinal,
A ce soleil d'hiver dont les doux rayons brillent,
Aux follets de mon feu, qui dansent et scintillent
Comme les aigrettes d'un bal,

Oh ! Madame, il revient à ma folle pensée
Une folle chimère, incroyable bonheur
Qui m'éveille et s'enfuit ; une audace, une erreur,
Un rêve de la nuit passée.

C'était dans une foule, où des airs d'opéras
Enchantaient mon oreille et mêlaient leurs magies
A l'éclat emprunté d'un palais de bougies,
Une voix me parlait tout bas.

On me prêchait l'amour ; ce que disait l'apôtre,
Je n'osais le penser. Ce tendre capucin
Me voilait, en fermant sa barbe de satin,
Une voix qui semblait la vôtre.

Mes rideaux protégeaient ce mensonge si doux ;
J'ai pu, jusqu'au matin, le garder en mon âme ;
Mais à présent, hélas ! il fait trop jour, Madame,
Pour croire encore que c'était vous !

La comtesse prit la chose en prose :

« Bien décidément, vous êtes embrouillé dans vos conjectures... Je vous ai ri au nez avant-hier dans la rue, vous ne vous en êtes pas douté. C'est fort amusant de se moquer ainsi d'un homme qui se moque des autres. Ne vous êtes-vous pas trop ennuyé de notre conversation et voulez-vous la reprendre au bal prochain ? Je vous promets d'être aussi douce que possible, je ferai patte de velours, à moins que nous ne combations à griffes égales, car alors !.. Vous savez bien ! »

Gavarni voulut continuer la conversation, tout de suite, à griffes égales. Les lettres se suivent :

« Je crois peu au malheur et pas du tout à la passion, dit-il. Vois-tu, beau masque, toi et cette autre, vous êtes deux pour moi. — Trois, peut-être. — Et moi aussi je suis deux... Il eût été plaisant de plier ces tendresses et puis d'écrire dessus l'enveloppe :

A domino, domino Tello, au bal de l'Opéra, à Paris.

« Est-ce que je ne devrais pas déchirer ceci une troisième fois ? Je fais vraiment tout ce que je peux cette nuit pour ne pas tomber dans le triste ou le tendre, ce qui serait d'un ridicule amer. Comme j'ai eu l'honneur de te le dire, — de vous le dire, — de te le dire ; car il y a toi et vous : toi, mon ange, c'est le domino ; — vous, c'est vous ; — vous ce serait toi, si vous vouliez. Voudras-tu ? »

La comtesse fut piquée :

« Savez-vous que vous devenez exigeant, beau rêveur ? Quoi donc, vous tutoyer ! vous tutoyer comme

un amant, moi qui hais l'amour!... Cependant si vous tenez à ce masque je vous l'enverrai, en supposant que je le retrouve. Adieu, nous nous verrons bientôt, le bal approche. D'ici-là, écrivez-moi encore; j'aime vos lettres, elles m'amusent; elles sont folles, tant mieux! Pourquoi tant mieux? je n'en sais rien, mais tant mieux! »

Gavarni répond :

« J'ai dit que je ne croyais pas au malheur, au malheur d'amour. — Non, — mais je crois au désenchantement, et c'est bien pis. Du cœur entre nous! — folie. J'ai pris le deuil de mon rêve; — parlons de chien perdu...

« Le masque, gardez-le, puisque vous ne savez pas le donner comme je le demande; maintenant je ne le désire plus. Vous voulez m'ôter mes enchantements un à un, n'est-ce pas? Donc nous voici devenus *convenables*, je vous écrirai l'épée au côté; — vous, vous ferez la révérence à ma lettre, — ce sera un vrai menuet; je vous dirai que je vous adore, et vous me répondrez que je suis bien bon. Soyons donc vulgaires, tant que cela ne vous ennuiera pas. »

Il n'y eut point de dénouement à cette intrigue si bien brodée. Nous avons donné les citations un peu longues de ces lettres qui, jusqu'à ce jour avaient presque complètement gardé le masque, parce qu'elles sont de Gavarni, parce qu'elles ont un imprévu tout à fait charmant, et, pour parler comme Mme Dash, parce qu'elles résument les mœurs d'une époque délicieuse, qui n'est point la nôtre, oh! non. Il faut revenir au *Pastel*, pour s'en bien rendre compte.

Les quatre volumes que la Comtesse Dash publia sous le titre : *Les galanteries de la cour de Louis XV* eurent un grand retentissement. Ils doivent être lus par tous ceux qui ont le désir de connaître les détails privés, les

passions, les amours de ce règne que l'histoire a fort maltraité, « mais sous lequel ne se fût point produit le bouleversement de 89. »

Pendant deux ans, Mme Dash collabora au *Figaro* et, d'une plume alerte, incisive, fixa les *Portraits contemporains*, qui sont encore fort intéressants. Elle les signa Jacques Reynaud et, longtemps, intrigua tout Paris. Ses jugements étaient sûrs, bien documentés, malicieux. On en peut juger par quelques extraits. Sur Emile de Girardin, elle écrit : « En amour, sa causerie est comme ses articles, par alinéas. Il a mille prétextes pour passer à la ligne ; un cheval qui galope, un oiseau qui chante, un papillon qui vole, il tire parti de tout. » Pour Alexandre Dumas père : « On a dit qu'il y avait deux Dumas en un ; il y en a dix : jamais âme, esprit et cœur ne furent aussi multipliés, aussi différents. On le retrouve rarement comme on le quitte, et il faut le connaître parfaitement pour le reconnaître quelquefois... » Et, plus loin : « Jamais il n'a su quitter une femme ; si elles ne lui avaient rendu le service de l'abandonner, il aurait encore toutes ses maîtresses depuis la première. »

Dumas fils n'est pas moins finement traité : « Le père éblouit, le fils pénètre. L'un est *éclatant*, l'autre est profond. On répète les mots de Dumas, on pense à ceux d'Alexandre... Si j'étais femme, je l'aimerais mieux pour ami que pour amant, et je commencerais tout de suite par où elles finissent... » Puis, reprenant les vilains reproches d'ingratitude et d'égoïsme qui couraient, elle répond : « Alexandre a-t-il du cœur ? Si vous écoutez les mieux enchantés de mordre sur une réputation qui les contrarie, ils vous diront qu'il est égoïste ; si vous écoutez ses amis, ils vous diront qu'il est prudent. Ils vous prouveront qu'il sait donner à propos, qu'il va chercher les infortunes intéressantes et honorables pour les soulager... Il n'a pas le laisser-aller généreux de son père ; il sait refuser, enfin, ce que celui-ci n'a jamais pu prendre sur lui. »

Et c'est Barbey d'Aurevilly, notre monarque : « Il a

souvent changé d'opinion. Son début a été un vif enthousiasme pour les idées républicaines, enthousiasme de jeunesse que la réflexion a éteint et qui s'est transformé sans transition en un légitimisme ardent. » Puis, « un beau matin, et tout à coup, une troisième transformation s'est opérée, le papillon est sorti de la chrysalide, armé d'une cuirasse et d'un cimier, arborant le drapeau napoléonien, aussi haut et aussi ferme que les lis de France et les couleurs de 89 : tout cela sans changer ses convictions. »

En publiant aujourd'hui les *Mémoires des autres*, que l'éditeur de Victor Hugo et de Michelet, M. Albert Lacroix, un lettré et un vrai poète, avait obtenus de Mme Dash par traité en date du 6 juillet 1862, nous pourrions leur appliquer comme épigraphe :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné sa plume.

Aussi bien, doit être suffisant, pour témoigner de leur intérêt réel, ce jugement de Roger de Beauvoir sur la Comtesse Dash : « Ses *Mémoires* seront à coup sûr l'un des livres les plus curieux et les plus piquants de notre temps. »

C'est à présent au lecteur de répondre.

Clément Rochel.

Paris, 31 janvier 1895.

MÉMOIRES DES AUTRES

CHAPITRE PREMIER

Petit avant-propos. — But de ces Mémoires. — Pourquoi je ne suis pas de mon siècle. — Ma famille. — Mon père. — Mon grand-oncle. — Mme Paulze. — Ma mère. — Différents séjours de mes parents. — L'ancien régime. — La société de Poitiers. — La marquise de Chasteignier. — Sa mort. — Le comte Duhamel. — L'émigration. — Réflexions sur son opportunité. — L'amour et la galanterie. — La marquise de *** et le grand-duc. — La comtesse de Boissagon. — La ville de Poitiers. — La promenade de Blossac.

Il est peut-être bien hardi à moi d'oser toucher à l'histoire de la société de mon temps; mais, j'aime la lecture des Mémoires, je m'intéresse vivement aux plus légers détails sur les siècles passés, et j'éprouve le désir d'apporter une très petite pierre à l'édifice de l'avenir.

Je suis peu de chose par moi-même. Aussi je parlerai très peu de moi; ce sont *les autres* dont je m'occupe, ce sont les gens célèbres que j'ai connus, c'est le monde dans lequel j'ai vécu que j'étudierai. Il me faudra néanmoins prendre pour cadre les faits qui se sont dévoilés sous mes yeux, où, souvent, j'ai joué un rôle; il me faudra dire ce que j'ai vu et entendu, ce qui peut intéresser le lecteur et lui donner une juste idée de ce que je veux peindre : je le

ferai sans fiel et sans scandale. Je n'ai jamais été méchante, et je n'ai jamais attaqué personne, même ceux qui m'ont fait du mal ; je ne saurais comment m'y prendre et je n'y essayerai pas ; lorsque j'aurai à traiter un sujet difficile, je ne nommerai pas les masques, on devinera si l'on peut, ou l'on ne devinera pas.

Je suis née à une époque de transition, mais j'ai le malheur ou le bonheur — c'est selon la manière d'envisager les choses — d'avoir conservé mes vieilles idées. Je vénère le passé, je lui reste fidèle ; j'ai le culte des souvenirs et celui des regrets. Il est des gens et des choses que j'aime, uniquement parce que je les ai toujours aimés ; je ne raisonne pas avec mes sentiments, je ne les explique pas, je les analyse encore moins. Les sentiments sont par ce qu'ils sont, l'esprit et l'intelligence ne s'en mêlant que pour les embellir, le fond c'est le cœur.

On m'a souvent accusée depuis quelques années de n'être pas de mon siècle. Pourquoi me le reprocher ? pourquoi ne pas m'accepter pour ce que je me donne, pour une fidèle ?

Ne faut-il pas qu'il en reste ? Autant vaut que ce soit une vieille femme, lorsque cette vieille femme n'a pas la prétention d'être plus, ou mieux, lorsqu'elle entre de bonne foi dans son rôle et que son ambition la plus chère est de faire respirer à la jeunesse d'aujourd'hui les souvenirs de la jeunesse d'autrefois.

Ma famille est d'origine italienne.

Nous avons les mêmes armes, m'a-t-on dit, que les comtes Cisterni de Rome ; un Cisternes vint en France, sous le roi Jean, comme envoyé de je ne sais quel prince de la péninsule. Il se plut à la cour de France, il y demeura, et le roi le nomma gouverneur d'Issoire ; il y fut pendu par le peuple dans une sédition.

Depuis lors, la famille resta en Auvergne ; elle y

tint son rang dans la province — un gros bourg des environs de Riom porte encore le nom de Cisternes-la-Forêt — elle eut de belles alliances, entre autres avec les maisons Roger de Canilhac, Montboissier de Beaufort, qui a donné trois papes à la chrétienté et dont est issu le fameux Roger, appelé *Pierre l'Ermite*, le prédicateur des croisades.

La branche aînée des Cisternes, éteinte dans le milieu du XVIII[e] siècle, était fort considérable par ses charges et par ses dignités. Toute la fortune de cette branche a passé dans la maison de Jouvenceau, dauphins de Montrodin et de Leyrol. Les branches cadettes ont toujours vécu honorablement, mais modestement, dans les différentes parties de l'Auvergne.

Mon père est l'avant-dernier de vingt-quatre enfants, issus du mariage de mon aïeul avec M[lle] Paulze. La sœur de celle-ci, M[me] Gallien, en a eu vingt-trois; j'en ai connu un qui avait épousé, en secondes noces, la marquise de Ravignan, mère du célèbre prédicateur et de M[me] Exelmans.

Cette fécondité diminua peu la part de mon père, dans la fortune du sien. On faisait les partages nobles en Auvergne, et les cadets n'avaient qu'une simple légitime ; on les élevait dans les abbayes où ils avaient presque toujours des parents. Ainsi mon père passa une grande partie de son enfance à la Chaise-Dieu, chez les Bénédictins, dont son oncle dom Paulze était un des principaux dignitaires; on l'envoya de là aux Jésuites de Clermont, et il leur garda rancune toute sa vie de lui avoir fait manger de la chèvre salée.

Quand il eut seize ans, on l'embarqua pour Paris. Le frère de sa mère, M. Paulze, était président de la ferme générale et fort riche ; il habitait, sur la place Vendôme, un hôtel qui lui appartenait et qui est devenu l'hôtel du Rhin; il s'était chargé de son neveu et, en effet, la Révolution le trouva dans une très belle position de fortune.

Ma mère était une orpheline. Il la connut chez la

marquise de Breteuil et l'épousa par amour. Elle s'appelait Harens et appartenait à une très bonne famille belge; un de ses oncles était chanoine au chapitre noble de Liège.

Cette histoire abrégée de mes parents était nécessaire à la suite de mes relations et à la position que j'ai occupée. Je dois ajouter que la Révolution les persécuta; mon père, complètement ruiné, se réfugia dans les montagnes de son pays, cherchant l'occasion d'émigrer en Suisse; ma mère se cacha à Paris sous un nom supposé; elle était alors grosse de l'aîné de mes frères, ce qui lui sauva la vie; dénoncée et reconnue, on attendait sa délivrance pour la guillotiner. Robespierre mourut huit jours auparavant, et elle échappa ainsi au sort qui lui était réservé.

Lorsque la tranquillité se rétablit, après la Terreur, lorsqu'une administration régulière se forma, mon père quitta son asile et essaya de se créer une occupation qui put réparer les désastres qu'il avait subis. Son dévouement à la cause royaliste ne se modifia pas plus que celui de ma mère; ils restèrent attachés jusqu'à la mort à la maison de Bourbon, et c'est dans ces principes que nous avons été élevés.

Pourtant il fallait vivre, lui et les siens. Après la conquête de l'Italie, mon père obtint la place de directeur des domaines à Alexandrie en Piémont; ma mère avait refusé pour lui la recette générale de Marseille, qui lui fut offerte.

Après Alexandrie mes parents furent envoyés à Guéret, puis à Poitiers. C'est là que commence la chaîne de mes souvenirs, non seulement par moi-même, mais par ce que les autres m'en ont appris.

Mon père était très curieux à entendre, lorsqu'il parlait de l'ancien régime. Il avait connu tout ce qui a laissé un nom dans les différentes conditions et dans tous les partis. Il avait même eu l'honneur d'être reçu assez intimement chez M. le prince de Condé, qui devint chef de l'émigration, et à qui M. Paulze

envoya trois millions en secret, sans exiger aucune reconnaissance. Ces trois millions n'ont jamais été remboursés.

Mon père était un homme éminent en finances, d'une probité scrupuleuse et d'une honorabilité incontestable. Il jouissait de l'estime universelle, je dirai plus, il était vénéré de tous ceux qui le connaissaient. Fort instruit, d'une haute intelligence, bien élevé, il avait de grandes manières, et il tenait à en rencontrer chez les autres. Il travaillait du matin au soir dans son cabinet ; il aimait peu le monde, sur la fin de sa vie. Bien qu'on reçût beaucoup chez lui, il se retirait de très bonne heure et laissait à ma mère le soin de faire les honneurs, ce dont elle s'acquittait à merveille.

La société de Poitiers était alors fort intéressante. J'ai connu les restes de ces belles dames, et de ces gentilshommes, revenus de l'émigration, ayant fort peu d'argent puisque leurs biens étaient vendus, cependant affamés de repos, de bien-être, après tant de souffrances et de si amères privations.

Le Poitou est une des provinces de France où il y a le plus de noblesse et de bonne compagnie. On comptait jadis dans la bonne ville de Poitiers plusieurs sociétés ; entre celle qui s'intitulait la première et les autres, un mur infranchissable s'élevait ; on eût plutôt reçu la cantinière à sa table que la femme d'un parvenu ; je ne juge pas, je raconte.

Presque tous les châteaux furent désertés en 89 et il n'en manquait pas dans le pays. Quelques familles pourtant étaient restées et l'échafaud se dressa pour elles sur la place du Pilori. Une personne, entre autres, laissa des regrets universels, et sa mort faillit causer une sédition : c'était la marquise de Chasteignier, la propriétaire du beau manoir de Touffou, un vrai bijou de la Renaissance, situé sur le bord de la Vienne. Mme de Chasteignier donnait tout aux pauvres ; elle avait payé du blé au poids de l'or, pendant la disette,

afin de le distribuer. On l'accusa d'accaparement, on l'accusa de connivences avec les émigrés ou de trahison envers la République une et indivisible; elle fut traînée en prison et exécutée aussitôt. C'était une sainte, ils en firent une martyre. Un de ses fils existe encore, je crois; il avait épousé Mlle de Rochambeau. Son petit-fils, le comte du Hamel, a été député; il est l'auteur de plusieurs romans.

Au moment où mes parents arrivèrent à Poitiers, la tourmente était passée depuis quelques années déjà, le Consulat tendait à sa fin, l'Empire se préparait. Les débris épars de l'ancienne société cherchaient à se rapprocher, ceux qui n'avaient pas reçu de blessures trop vives revenaient à la jeunesse et se réunissaient. On voulait s'amuser; pourtant les fortunes détruites, ou du moins fort diminuées, ne permettaient ni luxe ni dépense. On en prit son parti; on se rappela les privations de l'étranger; on se rappela les réunions sans cérémonie auxquelles on avait assisté et l'on se décida bravement à les reprendre.

C'était une étrange chute que cette émigration; on ne peut s'en faire une idée maintenant.

Les grandes dames, les grands seigneurs, accoutumés à la magnificence, n'ayant jamais pour ainsi dire compté ni avec eux-mêmes ni avec les autres, se sauvaient comme une volée d'étourneaux, non pas tant pour fuir une révolution qui les renversait que pour obéir à une mode impérieuse et tyrannique. Il fallait émigrer sous peine de passer pour des tièdes, et l'on envoyait une quenouille à ceux qui restaient; ainsi les sauvages envoient des jupons aux guerriers dont le courage menace de faiblir.

Ils partaient tous. Ce fut une faute pour la royauté et pour eux; en restant auprès du roi, en se réunissant autour de lui, ils eussent certainement sauvé le trône et la dynastie. Si des réformes étaient nécessaires, il fallait les accorder, il fallait les diriger soi-même, il allait être à la tête du mouvement, il fallait déployer

pour le salut de la monarchie le dévouement que l'on a trouvé pour une mort inutile. Au lieu de monter sur l'échafaud sans sourciller, au lieu de se réunir aux étrangers pour combattre l'hydre aux mille têtes qui dévorait les vieilles institutions, il fallait faire au monarque une barrière vivante, il fallait dire à ce peuple égaré :

« Nous te ferons heureux, mais ne foule pas aux pieds la foi de tes pères et le diadème de tes princes. »

En quittant leurs foyers, les émigrants étaient si pressés, si convaincus qu'ils reviendraient promptement, qu'on les rappellerait, qu'on ne pouvait se passer d'eux, ils en étaient si convaincus, dis-je, qu'ils emportèrent deux ou trois cents louis, peu de hardes, pas de joyaux, et s'en allèrent, sans regarder devant eux ; à peine regardaient-ils derrière. Ils continuèrent la même existence à l'étranger et leur argent y passa bien vite.

Les *quelques mois* s'écoulèrent ; la nation s'accoutuma vite à leur absence. On serra les rangs d'abord ; ensuite on s'empara de ce qu'ils laissaient, on s'installa chez eux, on s'y trouva bien et l'on n'eut pas de désir plus grand que de les empêcher de revenir ; les communications furent coupées et les demandes restèrent sans réponse. Comment faire ? Où trouver des ressources ? Ces créatures futiles avaient une énergie incroyable ; elles travaillèrent, elles mirent à contribution leur éducation et leurs talents : chacun prit une profession et l'exerça de son mieux. Les duchesses, les marquises et baronnes se firent couturières, maîtresses de langues, bouquetières, que sais-je ? Elles s'habillèrent avec des fourreaux de toile perse, elles vendirent leurs dentelles, leurs bagues et leurs croix de diamant pour acheter du pain et se résignèrent à toutes les privations, excepté à une seule : celle de leurs habitudes de société.

On n'avait qu'une robe : on la lavait, on la repassait, on y ajoutait des garnitures afin de se donner

un air d'élégance, et l'on arrivait fièrement à la réunion du soir, sur le poing de M. le comte ou de M. le chevalier. On faisait des révérences de cour, on avait des étiquettes dans des greniers, on avait de l'esprit, on lançait des mots, on soupait avec du vin de cabaret et du bœuf rôti, sans argenterie, dans de la vaisselle de faïence et l'on ne perdait pas un pouce de sa hauteur, on trouvait le moyen de se parer avec des oripeaux.

Quant à l'élégance, au savoir-vivre, à la distinction, c'était comme à Versailles, on n'y eût pas vu de différence ; les coquetteries, les rivalités régnaient dans toute leur force : on n'avait que cela à faire. Il faut bien l'avouer, l'amour et la galanterie jouèrent un grand rôle dans les événements privés de cette époque ; on aimait partout comme si l'on eût voulu se dépêcher, dans la crainte d'être interrompu par la mort.

Plusieurs des *Dames*, que j'ai connues vieilles et qui conservaient encore bien du charme, s'étaient fait une réputation européenne de beauté et comptaient beaucoup d'amis, non seulement parmi les émigrés français, mais encore dans les villes qu'elles avaient habitées.

Il se débitait une foule d'histoires sur leur jeunesse ; j'en rapporterai une, parce qu'elle me revient en mémoire et qu'elle a un cachet assez étrange.

L'héroïne était la marquise de ***, blonde, grasse, mignonne, prenant des airs de naïveté ou de malice, non pas par calcul mais suivant que la fantaisie l'inspirait. Elle était d'autant plus dangereuse qu'on ne s'en défiait pas et qu'elle-même ne préparait rien. Sa beauté était de celles qui s'imposent et qui ne se discutent pas : on en subissait le pouvoir. Je me la rappelle, elle avait plus de soixante ans. Lorsque je la voyais chez ma mère, je m'arrêtais pour la regarder ; enfant turbulente que j'étais, je m'asseyais sur un tabouret à ses pieds et j'admirais ses mains si blanches, si bien ornées de bagues. Les mauvaises langues pré-

tendaient que chacune d'elles était un souvenir.

Enfin, la marquise se trouvait en Allemagne, dans une jolie ville proprette, gaie, honnête, comme le sont ces capitales de petits États qu'on appelait, dans leurs cinquante lieues carrées, *la résidence*. Elle se promenait, accompagnée de sa femme de chambre, sous les arbres d'une innocente place où se réunissaient tous les badauds de l'endroit; elle avait un déshabillé de linon assez frais, quelques non-pareilles à son fichu, et un de ces bonnets montés que notre génération a encore vus sur la tête des vieilles femmes de charge dans les châteaux. On admirait cette taille et cette tournure qui n'avaient rien d'allemand. Les étudiants la guignaient en dessous, les bourgeois s'écarquillaient les yeux et les bourgeoises se scandalisaient; quelques militaires faisaient le tour de la place à son intention. Elle avait l'air d'une jeune fille étonnée de l'effet qu'elle produit et cherchant à s'y soustraire; tous ces regards ne lui *parlaient* pas français. Elle attendait impatiemment son beau-frère, afin de s'embarquer avec lui pour l'Angleterre, le plus sûr et le plus hospitalier des refuges pendant l'émigration.

Parmi ces militaires, il s'en trouva un assez beau. Rien ne le distinguait qu'une légère broderie aux manches de son habit, et un petit crochet fort anodin brodé sur sa poitrine. On lui parlait avec un certain respect. Il remarqua l'étrangère et s'arrangea de façon à la saluer en passant; elle rendit le salut et continua à marcher. Une seconde fois semblable politesse se renouvela; enfin, à la troisième, il lui adressa la parole.

Elle répondit en personne qui ne s'inquiète pas de si peu. La conversation s'engagea; il la reconduisit jusqu'à son auberge en lui demandant la permission de revenir le lendemain. Il se nomma: c'était un comte de je ne sais quoi, un nom allemand, avec cinq consonnes impossibles à prononcer à dix lieues de distance du Rhin. La marquise accorda la permission

sollicitée ; elle s'ennuyait. La visite fut longue ; l'officier montra de l'esprit, de l'instruction surtout et cette rêverie allemande, véritable livre clos pour les belles dames du XVIIIe siècle en France. La marquise le trouva peu récréatif ; cependant, elle l'accueillit pour passer son temps, et quelques-uns de ses camarades à la suite. Elle s'était fait connaître ; le retard que son beau-frère mettait à la rejoindre lui imposait le besoin d'une protection.

En ce temps, les hommes ne se fussent pas permis de manquer de respect à une femme, quelle qu'elle fût ; on allait aussi loin qu'elle acceptait qu'on allât ; on la suivait, on ne la devançait jamais.

Un beau matin, elle reçut une lettre d'invitation pour souper au palais ; le prince voulait la voir. Son premier mot fut un cri de :

— Je n'ai pas d'habit de cour !

On lui assura qu'il n'en était pas besoin. Elle se présenta avec sa robe de linon et fut introduite ; elle ne vit que le comte et les quelques officiers qui venaient chez elle. Il s'avança et lui dit simplement :

— Je suis le prince de ***.

— J'en suis bien aise, lui répondit-elle.

Ces femmes-là ne s'étonnaient de rien.

La conversation fut étincelante d'esprit et rompit la glace germanique. L'Altesse en vint à lui proposer de rester à ***, où il ne tiendrait qu'à elle de devenir la Pompadour de ce mignon royaume. Elle ne dit ni oui ni non, et demanda à visiter son empire ; elle parcourut toutes les salles et vit beaucoup de tableaux historiques. La maison de *** avait eu l'honneur de plusieurs alliances avec la Maison de France ; la marquise s'informa tout naturellement de ces princesses.

— J'ai fait ôter leurs portraits, répliqua le grand-duc, il ne me convenait pas de les voir.

— Vraiment, vous êtes bien difficile, monseigneur, reprit-elle.

Un instant après, il fut question de nos armées, que

le prince allait combattre et avait déjà combattues ; il les traita avec un sans-façon et une espèce de mépris qui firent monter le rouge au visage de la jeune femme. Elle eut peine à se contenir, mais comme la plaisanterie continuait, elle se leva furieuse.

— Monseigneur, dit-elle, vous oubliez sans doute que je suis Française ; moi, je m'en souviens, et je vous promets que vous ne l'oublierez plus !

Puis elle se mit à lui raconter que si lui et les siens battaient jamais les soldats de la République, ce serait grâce au concours des émigrés ; sans ce renfort, rien n'empêcherait les armées françaises de s'emparer de Vienne à leur nez et à leur barbe.

— Ils ont beau être républicains, ce sont des héros, ajouta-t-elle ; je les déteste pourtant, je ne souffre pas qu'on les insulte. Vous mettez au grenier celles de vos aïeules qui ont eu l'honneur d'appartenir à la France ; vous dédaignez la France. Apprenez d'une Française, monsieur, que nous pouvons bien nous battre et nous disputer entre nous, mais qu'aucun étranger ne nous fera la leçon. Adieu, je ne resterai pas une heure dans vos États.

Et, sans plus de façons, elle sortit triomphante, n'écoutant rien, colère et enragée à ce point que, si elle eût été un homme, elle eût demandé raison au prince.

— Un gentilhomme en vaut un autre, après tout !

Il fallait lui entendre raconter cela vingt-cinq ans après ; elle en était encore tout émue.

Une des personnes que je me rappelle avec le plus de plaisir, un des types qui ne s'est jamais effacé de ma mémoire, c'est la comtesse de B..., chanoinesse, sœur de la baronne de B...; elle m'a servi de modèle pour la comtesse de Villebelle dans plusieurs de mes romans ; c'est elle que j'ai essayé de peindre.

Son esprit était ravissant, elle n'avait pas été belle, mais cet esprit l'emportait sur toutes les beautés du monde. J'aurais passé des heures à l'écouter ; elle ra-

contait en perfection, disant tout ce qui lui passait par la tête, et cela d'un ton !

Elle avait eu pour première passion une oie ! alors qu'elle allait en congé de son chapitre chez ses parents. Cette oie était tout son bonheur ; elle lui avait sauvé la vie en la retirant toute petite de la gueule du labri du fermier ; elle l'appelait Martine, et Martine la suivait partout et venait à sa voix comme un chien. Sa mère la fit tuer à son insu ; on la mangea, elle en prit sa part et apprit le lendemain matin quelle chair on lui avait servie ; elle ne le pardonna jamais à sa famille, et faisait là-dessus les plus drôles de réflexions du monde.

Cette bonne ville de Poitiers possédait deux faubourgs Saint-Germain : le quartier Saint-Pierre et la rue des Hautes-Treilles. Là, demeuraient les plus grandes familles et se trouvaient les plus beaux hôtels. Poitiers est très vieux, il date d'avant les Romains, on le sait ; les Pictes étaient un peuple et ils ont donné leur nom à la province. Le pays est charmant, la ville est laide ; elle l'était surtout beaucoup alors, bien qu'elle soit fort curieuse par ses antiques monuments. Elle est bâtie en amphithéâtre ; le Clain, une petite rivière, dont les bords sont délicieux, tourne autour des anciens remparts, qu'on retrouve encore en nombre d'endroits ; quelques rues sont aussi raides que des échelles et presque impraticables aux voitures. La promenade, construite par M. de la Bourdonnaye de Blossac, intendant du Poitou sous Louis XV, est certainement une des plus belles de France. Elle s'appelait autrefois les *Gilliers*, mais elle a repris le nom de *Blossac*, de son fondateur, dont les armes surmontent sa grille principale.

CHAPITRE II

Différentes situations de la noblesse de province après l'émigration. — La ville et la campagne. — La ville. — L'heure du dîner. — Chère exquise. — Mon père et M. de Tudert. — Détails d'intérieur. — Les costumes. — Une élégante en 1802. Les Gilliers. — Les Laurence. — M. Laurence-Damail. — Les bons mots. — Les calembours. — Mme de Lauzon. — Les changements d'état. — Le couvent. — Le monde. — La mère Lauzon. — Le colonel. — Son mariage. — Son indulgence. Sa mort. — La petite rue. — Le jardin galant. — Le pari. — Les environs de Poitiers.

Toute cette société avait énormément souffert pendant la Révolution; la jeunesse s'était trouvée pour ainsi dire arrêtée dans sa sève; au lieu de s'amuser, on avait lutté et combattu ; il en résultait une soif de plaisirs inextinguible. On supprimait de sa vie les années perdues et, bien qu'on eût presque généralement passé la trentaine, on recommença les joies de vingt ans.

La partie sérieuse de la noblesse, celle qui n'avait jamais vécu qu'à l'émigration, dans quelque grenier, ou en province avant 89, se retira à la campagne pour y faire des économies. Quelques-uns retrouvèrent leurs châteaux, d'autres se contentèrent de maisons plus simples ; les familles se réunirent après avoir été si longtemps dispersées et ce fut un moment

de bien-être; on ne les revit à la ville qu'après la Restauration.

Ceux qui restaient à Poitiers — et je pense écrire à peu près l'histoire de toutes les provinces à cette époque — y étaient retenus, soit par des emplois, soit par une nécessité quelconque; le noyau n'était pas considérable, mais il était charmant.

On dînait alors à trois heures; c'était l'heure élégante, et l'on faisait une chère exquise. Le Poitou est un pays de cocagne; les volailles, les poissons, les gibiers de toutes les espèces y affluent. On y trouve des légumes excellents, des truffes presque aussi bonnes que celles du Périgord.

Les personnes considérables aimaient la table et y restaient longtemps. Mon père et un de ses amis, M. de T..., étaient les deux gourmets en renom et leurs maisons étaient citées comme celles où l'on dînait le mieux.

Toute l'existence des femmes était pour la société, excepté le matin, où elles s'occupaient de leurs enfants et de leurs ménages. Une fois l'après-midi arrivée, elles recevaient des visites, et presque toujours un ou deux convives partageaient le repas de la famille. On vivait à très bon marché. L'hospitalité était large mais simple, il n'était pas question de luxe. Le service se passait d'argenterie élégante; on sortait des cachettes les bonnes grosses pièces que la Révolution avait épargnées; on mangeait dans la faïence, on buvait du vieux vin et l'on portait des santés après avoir chanté quelque refrain au dessert.

Comme tout le monde était ruiné, on n'y mettait pas d'amour-propre; les dames s'habillaient l'été en percale ou en mousseline, l'hiver on portait de la laine ou les anciennes étoffes de soie exhumées des garde-robes des grand'mères, du moins celles qui n'étaient pas voyantes. La mode proscrivait les ramages et les grands dessins. Sans imiter strictement les Grecques et les Romaines de Paris, on s'en rap-

prochait le plus possible. Les robes étaient étroites et à queue, on les relevait sur son bras pour danser; les tailles et les manches très courtes, les cheveux bouclés en paquet sur le front et retombant sur le cou; beaucoup de perles et de corail.

Les cachemires étaient d'une rareté fabuleuse, ma mère a porté le premier qu'on eût vu, il en vint en quelques années deux ou trois autres, ce fut tout. Ils s'étalaient en écharpe relevée d'un côté aussi sur le bras, qu'on avait nu en été, avec de longs gants qui dépassaient le coude; celles dont le bras était beau les ôtaient souvent.

Je remarquerai en passant que c'est une des beautés les plus rares chez les femmes: un bras parfait dans sa forme est délicieux.

Les chapeaux affectaient une singulière forme; un voile de tulle ou de dentelle, si on en avait encore, s'attachait autour du fond et retombait en longs plis, plus bas que le genou. On le relevait de côté, ce qui devait être passablement incommode. On avait des ceintures larges comme le petit doigt, rattachées par des agrafes de camées, seulement elles se rapprochaient l'une de l'autre par un serpent tourné en S.

Vous voyez d'ici une élégante de 1802 ou 1803. Ajoutez son mouchoir, qu'elle portait à la main; les poches étaient allées rejoindre les paniers, la poudre et le reste.

Après dîner, c'est-à-dire vers les six heures, toute la société se réunissait aux Gilliers. On envahissait la grande allée et les rotondes, quelquefois la terrasse. C'était d'autant plus facile que, excepté le dimanche, il ne se trouvait pas un être à la promenade. On y restait jusqu'à neuf ou dix heures. Le concierge, qui vendait de la bière et des sirops, apportait des chaises qu'on ne lui payait pas directement et qui lui valaient cependant d'excellents pourboires.

Après les Gilliers, une des dames présentes proposait de rentrer chez elle; c'était à tour de rôle, et

sans la moindre cérémonie, sans toilette. On soupait avec un morceau de jambon ou de veau froid; on buvait le bon vin du pays — il rappelle le bordeaux — on riait beaucoup, on faisait des chansons — j'en ai retrouvé plusieurs dans les papiers de ma mère — on dansait avec un simple violon raclé par un homme de la coterie, et la réunion se prolongeait bien avant dans la nuit.

On s'amusait davantage avec cette simplicité, qu'on ne s'amuse à notre époque en dépensant des sommes folles. On avait de l'esprit, de la bonhomie, des manières exquises, pas trop de scrupules; après avoir beaucoup souffert, si l'on conservait des regrets, on n'avait du moins plus de craintes.

Les souvenirs étaient communs, la pauvreté à peu près égale; cette pauvreté noblement et joyeusement portée ne tourmentait personne; on ne la cachait pas; on n'en rougissait pas; au contraire, la seconde société, vis-à-vis de laquelle on prit plus tard des airs si superbes, était tolérée et presque admise; on se saluait, ce qui est beaucoup en province; on allait même quelquefois dans une famille qui fut proscrite quand les événements politiques apportèrent la discussion, et dont plusieurs membres, néanmoins, étaient fort appréciés.

Ils se nommaient L... et ils étaient banquiers. Le père de ces trois fils avait commencé leur fortune pendant la Révolution; on lui donnait le surnom de D... pour le distinguer, et je me le rappelle parfaitement. C'était un gros homme tout rond, haut en couleur, sans éducation, ayant la finesse du paysan et *n'attachant pas ses chiens avec des saucisses*. Il parlait haut, buvait bien, et n'avait pas la prétention d'entrer à l'Académie.

On cite de lui des mots assez drôles, qui ont presque acquis le droit d'entrer dans les anas.

Il disait toujours : *tomber de canif en syllabe.*

Il écrivait au préfet pour lui demander la libération

d'un conscrit, fils d'un de ses anciens métayers ; parmi les raisons qu'il faisait valoir, la plus décisive était celle-ci :

— La mère est infirme, monsieur le préfet, et son père est octogone.

Ceci, vous le comprenez, ne tombait pas dans l'eau et se répétait dans tous les rangs. Il avait fait bâtir une charmante habitation à la campagne qui s'appelait *Maison-Neuve*. On allait voir par curiosité les trois fontaines situées dans le bas du jardin; la plus belle était la Fontaine de l'Amour décisif, le tout parce qu'il y avait six ifs plantés autour.

Vous voyez que le calembour se cultivait déjà en province.

Les femmes les plus à la mode à Poitiers, dans ce moment où la société se reformait, étaient ma mère et Mme de L...

Mme de L..., charmante, bonne, assez spirituelle, mais légère et versatile, avait cinq ou six enfants, dont une fille aussi jolie qu'elle; elle les perdit tous, excepté un qui, je crois, vit encore; ces chagrins et d'autres peut-être, eurent une si grande influence sur elle, qu'un beau jour elle tourna à la dévotion exagérée et entra au couvent dans l'intention de se faire religieuse.

C'était celui où j'étais élevée; je l'y ai vue postulante, en robe de bure grise ; elle ne voulait pas en porter d'autre, n'ayant pas encore la permission de revêtir l'habit de novice; elle était jolie sous sa cornette à damner tous les sacristains.

Trois de ses enfants vivaient encore, dont était sa fille Maria; en sa qualité de veuve, elle était leur tutrice; notre supérieure, femme d'un très grand sens, n'était pas tout à fait sûre de sa vocation. Elle résista à ses instances et lui imposa une longue épreuve. Après le terme expiré, Mme Grosier ne se crut pas suffisamment autorisée à l'admettre; elle lui représenta que ses enfants avaient besoin d'elle, que peut-être

elle se repentirait plus tard de cette décision et qu'elle ne pouvait la recevoir.

Comme la néophyte insistait avec des cris et des larmes, elle lui conseilla de partir pour Paris, de se rendre à la maison-mère du Sacré-Cœur, située en ce temps-là rue des Postes, et de se mettre à la disposition de la supérieure générale, Mme de Bassal, femme d'un haut mérite et d'une sagacité reconnue.

Mme de L... se décida à partir, toujours embéguinée et cachant ses blanches mains dans ses grandes manches. Elle nous laissa. Mais elle espérait bien revenir : nous l'appelions la *mère Lauzon*, ce dont elle était infiniment flattée; on donnait ce titre aux religieuses professes.

Elle resta au couvent de Paris deux ou trois mois, toujours comme solliciteuse. Un hasard la fit sortir, ou plutôt une affaire concernant sa tutelle la força à rentrer momentanément dans le monde. Elle se détourna des plaisirs et des occasions de pécher ; elle refusa les invitations et accueillit à peine ses amis. On eût dit une jolie chatte blanche hésitant à traverser un chemin boueux, avançant une patte, la retirant, risquant l'autre, puis celle-là, puis toutes les deux, puis enfin entrant sur la route doucement, d'abord avec précaution et regrets, et se décidant tout à coup à courir dans l'espoir d'arriver plus vite, sauf à se crotter un peu.

Mme de L... revit quelques personnes ; elle accepta une ou deux invitations à dîner ; elle se laissa imprudemment conduire au spectacle, et bref, en six mois de temps, elle reprit ses habitudes, se décolleta, reparut au bal et y retrouva des adorateurs.

Si bien qu'une de nos jeunes compagnes, Athénaïs de la C..., naïve et délicate enfant, conduite par une de ses tantes à un bal où elle faisait tapisserie en sa qualité de petite fille, vit tout à coup passer dans un tourbillon de valseurs une femme à demi-nue, entourée de crêpes roses et blancs, aux yeux brillants et

animés, belle, charmante, adorée. Elle la reconnut et, se levant précipitamment, en joignant les mains :

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, au comble de la surprise, la *mère Lauzon* qui danse !

Ce devait être, en effet, pour elle une énormité. Elle ne l'avait pas revue depuis la robe de bure grise et les ferveurs de Poitiers.

Ce retour vers les joies mondaines fut court; elle avait fait venir Maria, et bientôt sa chère enfant tomba malade. Le remords entra dans le cœur de l'excellente mère ; elle vit là une punition du ciel et bientôt elle retourna vers le couvent. On comprend que Mme de Bassal fut encore moins pressée de l'admettre et que les épreuves furent plus sérieuses. Elle persista héroïquement plus d'une année, faisant taire les grelots joyeux qui tintaient à son oreille et qui la rappelaient vers un monde où elle devait briller comme à vingt ans; sa beauté n'avait jamais été plus frappante, bien qu'elle eût un fils sous-lieutenant dans je ne sais quel régiment d'infanterie. Elle dut aller le voir à sa garnison, où sa jeunesse avait besoin d'un guide.

En chemin, dans la diligence, elle rencontra un beau colonel; il se rendait comme elle à Bourbon-Vendée. Ils causèrent ; elle le trouva aimable ; elle souhaita beaucoup que son fils en eût un semblable, afin de l'intéresser à son avancement. Le scélérat voulut se ménager un coup de théâtre, il se garda bien de se faire connaître : c'était lui, pourtant.

La scène fut filée de manière à frapper l'imagination de la jolie dévote, et après un séjour de trois mois dans sa garnison, lorsqu'elle revint à Paris, bien loin de retourner rue des Postes, elle rompit tout à fait avec les bonnes *dames* et prit un appartement rue Caumartin, où elle reçut la cour et la ville.

Plus tard, elle épousa en secondes noces le colonel comte Dufays.

Elle vécut d'une vie agitée, ayant jeté pour la seconde fois sa robe de bure aux nuages ; toujours jolie,

elle le fut jusqu'à sa mort. Elle vieillissait néanmoins et les idées religieuses surgissaient de nouveau, mais avec moins d'exagération qu'autrefois ; elle ne songeait plus à prendre le voile, mais à mener une sainte vie et à expier les indécisions de sa jeunesse.

Elle fit officiellement sa troisième conversion, aussi de bonne foi que ses deux premières, très persuadée, très fervente ; seulement, elle se créa une religion à elle ; rien n'était plus étrange.

Sa légèreté indélébile ne se corrigea pas, elle resta la même jusqu'à sa fin ; son premier mouvement était toujours mondain, en dépit d'elle-même. Elle ne pouvait blâmer la jeunesse, l'amour, le plaisir ; elle s'était spontanément écrié, en parlant d'un entrainement motivé par un de ces trois mobiles :

— Elle a bien fait !

Et puis la morale, la religion, son état de dévote lui revenaient à l'esprit ; elle reprenait avec onction :

— C'est très mal, mais elle est excusable.

Son indulgence et sa bonté n'avaient pas de bornes, ses théories étaient d'une largeur fort discutable, et si quelque personne grave l'en réprimandait :

— Que voulez-vous ? répliquait-elle, je sais ce qui en est et je ne pourrais jamais les blâmer, ces pauvres enfants.

Aussi était-elle fort aimée du peu de gens qu'elle voyait encore. Après la mort de son mari devenu général et en retraite, sa position de fortune devint des plus gênées ; elle ne perdit ni sa gaieté ni sa philosophie, sa résignation resta admirable.

Elle s'est éteinte très âgée, ayant encore des chagrins de toutes sortes, toujours jolie sous ses cheveux blancs, toujours vive et drôle, toujours prête à obliger même les ingrats.

Nous voilà bien loin de Poitiers et de la brillante jeunesse de Mme de L..., née Amaranthe d'E... ; son père était attaché à la maison de Mgr le duc d'Orléans,

père d'Egalité. Elle avait un frère plus spirituel, plus étrange et plus extravagant qu'elle.

Revenons à Poitiers, cette fois.

Nous y avons laissé Mme de*** tenant le haut du pavé; parmi les excentricités de cette époque on cite celle-ci.

Il existe, ou du moins il existait, dans cette vieille ville, une ruelle qui montait droit comme une échelle, du boulevard à la rue des Basses-Treilles. Auprès de ce boulevard, un M. Galand possédait un fort beau jardin, côté public, où l'on vendait du lait, des fleurs, des fruits ou des légumes; ce jardin avait des bosquets, des charmilles fort agréables, on y allait boire du lait chaud dans les chaleurs du mois d'août. La vallée, traversée par la rivière du Boivre, un limpide ruisseau quand il est sorti des marais qui l'obstruent, la vallée donc est très fraîche et très ombreuse : des rochers fort élevés et la route du village de Biard, la verdeur d'un côté; de l'autre, ce sont les ruines des vieilles tours formant l'enceinte des fortifications de la ville, et puis, derrière le boulevard, cette vieille ville en amphithéâtre, c'est très pittoresque. Un soir on avait ri, chanté, on avait passé des heures charmantes; au moment de rentrer, il était tard, il faisait étouffant. Mme de L... demeurait dans le haut, il fallait faire un détour pour s'y rendre. M. de C... lui donnait le bras; il lui proposa de grimper la petite ruelle; elle se trouva trop fatiguée et refusa.

— Je vous porterai, dit-il.

Elle se mit à rire et les autres aussi.

M. de C... prétendit qu'il le ferait; les hommes présents assurèrent que non; l'entêtement s'en mêla, les paris furent ouverts et les conventions faites.

M. de C... porterait sur son dos la belle Amaranthe, jusqu'au haut de la côte, sans se reposer un instant, sans être par trop essoufflé, et la déposerait saine et sauve sur le pavé de la rue des Basses-Treilles. Encore ne devait-elle pas avoir à se plaindre d'être trop ca-

hotée; il fallait que ce palanquin improvisé eût les mouvements doux et souples.

Tout bien réglé, l'ascension commença; elle se termina heureusement aux applaudissements de la galerie, qui suivait avec des flambeaux. Il était plus de minuit; le voisinage était couché et les témoins indiscrets n'étaient pas à craindre.

Il en résulta un dîner excellent chez le traiteur à la mode, où l'on faisait une chère royale, surtout lorsque l'on commandait le repas d'avance; c'était encore un des plaisirs favoris de ce petit monde, si avide de se divertir après tant de privations et de dangers.

Les parties de campagne étaient aussi très en vogue; le pays est ravissant tout autour de la ville. Il y a vingt endroits qu'on irait voir, si ce n'était pas si facile.

Un petit village, appelé Saint-Benoît, tout près des restes d'un aqueduc romain, dont les arcades se dessinent sur le ciel au fond du paysage. Et mille autres points que je ne cite pas; nous n'en pourrions pas finir. Tout est présent à ma mémoire, comme si j'avais quitté hier mon pays natal, et rien ne peut me le faire oublier, rien ne me semble aussi beau, aussi riant.

CHAPITRE III

Les légendes. — Sainte Radegonde. — L'abbaye de Sainte-Croix-la-Grande-Gueule. — L'église de Sainte-Radegonde. — Son tombeau. — Ses miracles. — Efforts inutiles pour le détruire. — La servante et le prêtre. — La Vierge du pilori. — Notre-Dame. — Le miracle des clefs. — Délivrance de la ville. — Le vœu du lundi de Pâques. — Le manteau. — La procession. — Le progrès. — Réflexions. — Sylvain Giraud.

Il existe dans le Poitou bien des monuments curieux et bien des légendes ; j'ai envie de les raconter, car les légendes se perdent, et je suis trop amoureuse du passé pour n'en pas soigner la conservation.

La plus grande illustration de la ville, la plus ancienne, c'est sainte Radegonde, sa patronne, femme de Clotaire Ier, roi de France, qui, pour une plus grande perfection, le quitta et vint fonder l'abbaye de Sainte-Croix, cette grande et célèbre communauté, dont les princesses se montraient fières d'être abbesses et que la pieuse reine dota largement, d'argent d'abord, de miracles ensuite.

Le plus célèbre fut celui de la *Grande Gueule*, une espèce de *Tarasque* dont elle délivra son couvent par son courage et ses prières.

L'abbaye était située non loin de la rivière ; les bâtiments de l'évêché sont tout ce qui reste de ce vieux

séjour, il a été détruit par les siècles et plus tard par la Révolution. Du vivant de sainte Radegonde la maison n'était pas splendide, elle contenait juste le nécessaire pour les saintes filles qui cultivaient elles-mêmes leur jardin.

Un soir, une d'entre elles descendit dans les caves pour y chercher le vin du souper ; on eût beau l'attendre, elle ne revint pas; le lendemain, même disparition, le surlendemain également. On chercha partout sans rien trouver, aucune nonne ne voulait plus tenter l'aventure; la reine, désolée, jeûna et pria pendant vingt-quatre heures, se couvrit de cendre, le soir prit la torche et descendit.

Ces caves, comme toutes celles de ce côté de la ville, sont creusées dans le roc. Il y en a beaucoup de belles, même ailleurs. Celles de mon père, dans la première maison qu'il habita, rue de la Cloche-Perce, était voûtée avec des colonnes comme une église; j'ai entendu dire qu'elle avait été construite aux temps des premiers chrétiens.

En entrant dans le dernier souterrain, sainte Radegonde entendit un bruit étrange, comme des écailles qui se choquaient. Elle sentit une odeur pestilentielle, et se trouva en face d'un énorme serpent, un vrai dragon, qui s'avança vers elle, ouvrant une énorme gueule, pour la dévorer ainsi qu'il avait fait des infortunées qu'on ne reverrait plus.

La sainte ne s'effraya pas, elle mit toute sa confiance en Dieu et, tirant son crucifix de sa poitrine, elle le présenta au monstre, priant le Seigneur de la secourir. La bête s'arrêta soudain, se repliant sur elle-même et se tordit comme si un fer rouge l'eût touchée. Radegonde alors, armée d'un pouvoir surnaturel, lui commanda de la suivre et le serpent, obéissant à sa voix, se mit à ramper à ses pieds. Elle marcha devant lui, le conduisant par sa volonté seule et par la puissance d'en haut.

Les religieuses plus mortes que vives étaient en

prières dans la chapelle; qu'on juge de leur effroi lorsqu'elles virent paraitre la reine et son terrible compagnon! Elles se réfugièrent dans le sanctuaire. Radegonde fit appeler main-forte, beaucoup d'hommes accoururent avec des armes et des bâtons; ils tuèrent le serpent qui se laissa assommer sans se défendre.

On conserva sa peau et on en fit faire une représentation en carton, aussi fidèle que possible. La bête avait une énorme gueule, de là lui vint son nom, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

On la portait autrefois dans les processions et les paysans n'auraient pas cru avoir une bonne récolte, si, le lundi de Pâques, ils n'avaient pas jeté à la procession dans cette vaste caverne un échantillon des denrées qu'ils espéraient recueillir.

Cette effigie est restée depuis 89 dans la bibliothèque de la ville; elle y était encore quand j'ai quitté le Poitou. Existe-t-elle toujours? Je ne sais.

Le tombeau de sainte Radegonde, fort grossièrement taillé, est dans une crypte au-dessous de l'église, élevée en l'honneur de la sainte[1]. Des crampons de fer relient ensemble les morceaux de pierre prêts à se détacher.

Il s'est fait beaucoup de miracles au tombeau de la pieuse reine; Anne d'Autriche et Louis XIV la prièrent avec dévotion à leurs différents passages. Ils envoyèrent une belle statue en marbre blanc, que l'on plaça sur l'autel de la chapelle qui précède le tombeau.

Je retrouve une note écrite sous la dictée d'un

1. L'église, bâtie, vers 560, par la femme du roi Clotaire, fut appelée d'abord Sainte-Marie-hors-les-Murs, puis, après la mort de la reine, prit le nom de sainte Radegonde. Elle a été incendiée en 1083; réédifiée; dévastée en 1562 par les protestants qui, le 27 mai de la même année, pénétrèrent dans la crypte, brisèrent le couvercle du tombeau de la sainte et en firent brûler les ossements au milieu de la nef. Le tombeau actuel ne renferme que des cendres recueillies, dit-on, après la profanation, et replacées solennellement le 28 février 1565.

témoin oculaire, au sujet de la destruction tentée en 93 sur le tombeau de sainte Radegonde.

Il prétend que chaque coup frappé sur la pierre était rendu à celui qui le donnait; deux troupes d'ouvriers y renoncèrent. On prit alors des soldats, étrangers à la ville, mais ils y renoncèrent également.

Il ne m'appartient pas de juger les miracles, Dieu est le maître de les accomplir. Diverses personnes m'ont assuré en avoir été témoins, je le constate sans observations.

La foi était grande jadis dans ces contrées.

Je veux en citer un exemple dont Poitiers fut le théâtre pendant la Terreur.

Une bonne vieille dame habitant Croutelle, gros bourg situé sur la route de Bordeaux, avait donné asile à un prêtre dans un caveau au fond de son jardin. Elle et sa servante lui portaient à manger à tour de rôle : elles furent découvertes, dénoncées et conduites à la ville, où on les livra, ainsi que leur hôte, au tribunal révolutionnaire.

La servante, était, à dix-huit ans, d'une beauté tellement merveilleuse qu'elle frappa d'admiration tous ceux qui la virent. On la conduisit devant les juges avec les deux vieillards. Ceux-ci furent condamnés sans contestation, le *crime* était flagrant.

Lorsque cette magnifique créature se leva, il y eut un murmure dans l'auditoire :

— On ne peut pas tuer cette fille-là !

Les juges se parlaient entre eux, l'avocat qu'on lui avait donné pour la forme, lui souffla tout bas :

— Tout le monde est pour vous, niez et je vous sauve.

Elle ne daigna pas lui répondre.

— Tu n'es point complice de ta maitresse, n'est-il pas vrai, citoyenne? on t'a arrêtée par erreur, dit le président.

— Non, monsieur, on m'a arrêtée justement, c'est-à-dire aussi justement que ma maitresse.

— Tu ne connaissais pas la présence de ce calotin à la maison? Si tu l'avais soupçonnée, tu l'aurais dénoncée?

— M. le curé m'a baptisée, il m'a fait faire ma première communion, il a administré ma mère dans sa dernière maladie. C'est lui qui m'a appris à aimer le bon Dieu, à être une sage et honnète fille ; j'aurais volontiers donné ma vie pour lui, je la donnerai de bon cœur et je ne mentirai pas. D'ailleurs, j'ai rempli mon devoir, pourquoi le cacherais-je?

On eût beau faire, il fallut la condamner avec les autres. Le soir, dans la prison, on lui offrit sa grâce, à la condition de se rétracter; elle refusa en se glorifiant du martyre et le lendemain elle marcha radieuse à la guillotine en chantant des cantiques, remerciant les bourreaux qui lui donnaient le ciel ; les assistants pleuraient; si elle eût fait un geste, on l'eût arrachée à l'exécuteur.

Voici maintenant une légende de la même époque et du même pays; je dis légende, parce qu'il s'agit d'une sorte de miracle et que je ne veux entrer à cet égard en aucune discussion.

Il y a sur cette place du Pilori où l'on dressait l'échafaud, au-dessus de la porte cintrée d'une vieille maison, une petite statue de la Vierge portant l'Enfant Jésus. Il passa par la tête des iconoclastes de l'abattre un beau jour, et ils requirent des conscrits pour cette œuvre patriotique. L'un d'eux leva son sabre, aussitôt son bras resta paralysé, et ses camarades, frappés de terreur, s'enfuirent.

La statue fut sauvée.

Les nuits suivantes on y alluma des cierges : c'étaient les militaires, convertis par le malheur de leur camarade, qui reprenaient confiance dans l'image. Ils espéraient ne pas partir ou, du moins, obtenir la protection de la Vierge divine et revenir sains et saufs de la guerre. Ce fut une telle illumination que l'autorité s'en alarma et qu'on enleva mysté-

rieusement le fétiche; je l'ai vu rétablir dans sa niche et j'espère qu'on ne l'en a pas chassé depuis.

Un des monuments les plus remarquables de Poitiers est l'église de Notre-Dame; on la cite parmi les plus vieilles de France.

Les Anglais assiégèrent Poitiers sous le roi Jean, après la malheureuse bataille où le monarque fut fait prisonnier. Les habitants se défendaient avec ce qu'ils avaient pu réunir de soldats et la garde bourgeoise. Les portes de la ville étaient soigneusement fermées et, pour plus de sûreté, le maire mettait chaque nuit les clefs sous son traversin.

La porte de la tranchée au-dessous de la terrasse que forme maintenant la promenade de Blossac, était la plus facile à approcher, les autres étant défendues par la rivière.

L'ennemi gagna la servante du magistrat moyennant une grosse somme. Il fut convenu qu'il approcherait aussi près que possible et que la perfide jetterait les clefs par-dessus les créneaux.

Les statues des trois patrons de la ville étaient sur le couronnement, la Vierge au milieu, sainte Radegonde à droite, saint Hilaire à gauche. La servante tint sa promesse, elle parvint à s'emparer des clefs sans réveiller son maître — et il fallait être adroite, car ces clefs sont des vrais monuments. Elle courut ensuite jusqu'à la tranchée, donna le signal et, prenant son élan, elle lança les lourdes clefs dans l'espace.

Mais la Vierge veillait sur sa ville de prédilection; elle tendit son tablier et retint les clefs. La servante, effrayée de ce prodige, se vendit elle-même, réveilla les sentinelles qu'elle avait endormies en les enivrant, se promena par les rues en criant : « Aux armes! au miracle! » Les habitants se levèrent enthousiasmés par cette protection divine, dont la preuve était devant leurs yeux, puisque les clefs étaient encore à la même place; ils firent une sortie, chassèrent l'ennemi et délivrèrent le pays de l'étranger.

Il est facile de démêler la vérité dans cette légende, le fait est historique et la preuve est facile à donner.

En reconnaissance de ce secours inespéré, car la ville était épuisée, les provisions et les munitions manquaient, le maire et les autres magistrats firent un vœu.

D'abord les clefs furent consacrées à Marie et pendues à la voûte de l'église de Notre-Dame, au-dessus du sanctuaire, elles y sont encore. Les trois statues en bois peint furent enlevées et transportées chacune dans le temple qui leur était consacré. Ces statues sont les mêmes que nous vénérons aujourd'hui.

J'ai vu souvent de près celle de la Vierge. C'est une image assez grossièrement faite, elle ne tient plus que par les artifices, les vers la rongent. Est-ce le temps, est-ce la couleur primitive? Elle est noire comme la Vierge de saint Luc.

Le vœu du conseil municipal était celui-ci, et chaque année il l'exécute.

Le jour de Pâques, après les vêpres, la femme du maire et celles des adjoints arrivent en cérémonie à Notre-Dame; elles apportent à la Vierge et à l'Enfant Jésus un manteau, une couronne et des souliers en vermeil.

Autrefois cette toilette était neuve à chaque anniversaire, maintenant ce n'est plus qu'une fois sur trois. Ces dames habillent la Vierge, elles n'oublient pas de mettre aux mains de la Reine du Ciel le trousseau de clefs en argent dont la ville lui fit présent après le miracle.

Ainsi parée, la statue reste exposée, entourée de cierges, auprès de la grille de l'autel, et, toute la soirée, elle reçoit les vœux et les hommages d'une population empressée et fervente. On la veille la nuit, c'est une sorte de palladium.

Le lendemain, toutes les paroisses se réunissent à Notre-Dame, Mgr l'évêque et son chapitre en tête; les autorités, la garnison, toute la ville enfin

accourent; les deux statues de sainte Radegonde et de saint Hilaire sont apportées par le clergé de leurs églises[1]. On fait une procession solennelle; le maire est à la tête. C'est une fête municipale. Tant que la statue de la Vierge est dehors, un adjoint reste en otage et ne reprend sa liberté que lorsqu'elle est rentrée.

Cette procession est une solennité pour le pays; les villages des environs et même plus éloignés abondent, la foule est grande dans toutes les rues et sur les places. Beaucoup de maisons sont pavoisées et l'on jette des fleurs sur le passage. On jonche souvent le chemin d'une litière de fenouil, dont l'odeur forte et pénétrante m'est restée comme un souvenir de mon enfance et des joies naïves que me causaient ces pompes de la religion.

Je ne saurais trop le répéter — car il faut une explication à mes regrets — je suis la femme du passé et non pas celle de l'avenir. Je me souviens et je n'espère plus, je pleure sur les ruines et je ne vois pas bien clairement ce que l'on élèvera à leur place.

Certes l'ancien régime avait de grands abus, il avait des vices, et les injustices existent toujours; seulement le vice, autrefois presque restreint dans la classe fortunée et dans la lie du peuple, est maintenant généralisé. On est vicieux à tous les degrés de l'échelle. Cette bourgeoisie respectable des anciens jours s'est égalisée avec la noblesse, elle en a pris les travers sans abandonner ceux qu'elle avait déjà.

Le peuple est plus riche peut-être, mais est-il plus

1. L'église Sainte-Hilaire-le-Grand existait lors de la victoire de Clovis sur Alaric dans les plaines de Vouillé, en 507. Elle a été brûlée par les Sarrasins, en 732, avant que Charles Martel les eût écrasés à quelques lieues de là, dans les plaines de Moussais-la-Bataille; une seconde fois détruite, par les Normands en 863. Le monument actuel ne fut commencé qu'au x[e] siècle; la dédicace eut lieu en 1049. En 1562 les protestants y mutilèrent plusieurs tombeaux, notamment le mausolée d'Éléonore d'Aquitaine. Pendant la Révolution une moitié de l'édifice fut démoli.

heureux ? On lui a révélé de nouveaux besoins, inconnus jadis, on lui a ouvert de nouvelles voies, il veut y marcher à son aise et les moyens lui manquent, et, comme il ne peut les atteindre, il éprouve les mêmes souffrances qu'avant ce que l'on appelle la régénération.

A l'époque où l'on suivait l'état de son père on avait un avenir tout fait, la clientèle se transmettait de générations en générations ; on se mariait dans son entourage, et ces corporations de métiers étaient une des choses les plus respectables que je sache. A présent l'idée fixe est de monter, il n'y a pas au sommet d'espace pour tout le monde, les trois quarts restent en route.

Un seul fait donnera la mesure du temps passé et de celui d'aujourd'hui.

Mme du Deffand raconte, dans ses lettres à Horace Walpole, le suicide de deux soldats des gardes françaises qui s'enivrèrent dans un cabaret et se tuèrent ensuite. Ce fut le bruit non pas seulement de Paris, mais de l'Europe ; on en raisonna, on discuta, on s'étonna, c'était si extraordinaire : s'ôter la vie ! Un amour malheureux et désespéré, un moment de folie, de passion, avait été jusque-là l'unique explication d'un pareil crime.

Maintenant, il n'est pas de semaine où les journaux n'enregistrent au moins sept ou huit suicides, sans compter ceux qu'on ne connaît pas.

Est-ce donc là un siècle si content, si sûr de lui-même ? Se trouve-t-on si bien en cette vie, que les Révolutions nous ont faite, puisqu'on la quitte si facilement ?

La réponse et la comparaison sont aisées à faire.

Il y a progrès pour l'esprit, les sciences surtout. La vapeur, l'électricité, le bien-être matériel sont des évidences, il faut s'y rendre, mais que n'avons-nous pas perdu en gagnant ces améliorations ? L'intelligence s'est développée, le cœur s'est éteint, la foi

s'est endormie; l'éducation, les bonnes manières, la galanterie de notre nation n'existent plus. L'égoïsme a remplacé le dévouement, nous ne sommes plus que des individus, rapportant tout à eux-mêmes et n'agissant qu'en vue de ce qui nous reviendra personnellement.

Hélas! c'est un fait accompli, il se consolide de plus en plus, mes gémissements n'y changeront rien.

Pour en revenir à l'église Notre-Dame et à ses curiosités, la plus originale est certainement son sacristain : Sylvain Giraud. C'est une étude digne de Balzac, je ne crois pas qu'il ait son pareil au monde

Il y a en lui du Quasimodo, sous ce rapport qu'il est aussi identifié avec l'église que l'était le célèbre sonneur de cloches. C'est pour lui sa maison, son royaume; excepté l'heure des repas et celle du sommeil, il n'en sort point. Il en connaît toutes les pierres, toutes les chaises, il sait combien il s'y allume de cierges, combien il y entre de fidèles. Il n'y a pas un puceron sur la paroisse dont il ne puisse dire l'histoire et la demeure. Il numérote et classe les dévotes dans son cerveau, de façon à ne pas se tromper et à les traiter suivant leurs mérites ou leur importance.

A celle-ci, il apporte une chaufferette, à celle-là une chancelière ou un tabouret, à l'autre un coussin pour les genoux. Pour toutes, il a un mot approprié à la circonstance, il les tient au courant des sermons, des cérémonies religieuses. Il parle le pur poitevin, ce qui n'est que l'ancienne langue française, et sa conversation est des plus bizarres, des plus variées.

C'est une gazette, avec des gestes et des yeux en l'air qui lui forment la ponctuation la plus drôle. A quelque heure qu'on aille à Notre-Dame, on le trouve rangeant, époussetant, frottant, parlant entre ses dents, faisant des révérences profondes chaque fois qu'il passe devant l'autel, ranimant les lampes et nettoyant jusqu'aux derniers recoins. Il fait la police, chasse les chiens et les polissons. Il répond à ceux

qui se présentent, même quelquefois à ceux qui parlent à Dieu. Ainsi, on raconte qu'une vieille femme fort insupportable, et que chacun repoussait, sans qu'elle s'en doutât, bien entendu, répétait avec onction :

— Mon Dieu ! emmenez-moi !

Sylvain, agenouillé à côté d'elle, répliqua à demi-voix :

— Eh ! quecqu'a veut qu'il en fasse !

Pendant les offices, il rôde comme un lion dévorant autour de l'assemblée ; si une jeune tête se lève trop souvent, il la rappelle à l'ordre. Si les étudiants ou les officiers font le tour de l'église pendant les vêpres ou le sermon, pour chercher quelque joli minois, il les suit et s'arrange de façon à les congédier.

— Nous n'avons rien pour vous, messieurs, dit-il en se frottant les mains — c'est son tic — on ne vient à l'église que pour prier.

Si quelqu'un chante par trop faux dans l'assemblée, il le prie de se taire ; au cas où deux personnes ont envie de parler au sermon et se cachent de lui, un formidable « chut ! » leur est bien vite adressé. Enfin Sylvain, baptisé, je ne sais pourqoui, par les gamins, du nom de *Pessaguin*, est l'âme de la paroisse. Rien ne s'y fait sans lui ; c'est la plus riche église de Poitiers et cette richesse est due en partie à l'adresse, à l'intelligence, au savoir-faire de Giraud. C'est un type qu'on ne remplacera plus. Jamais curé n'eût un pareil premier ministre. Il doit être très vieux, car c'est lui qui m'a conduite au baptême, il ne l'a pas oublié. Ses fonctions particulières consistent dans les soins à la statue. Personne ne la touche que lui. Il s'intitule lui-même son *homme de chambre*, il prononce *houme*. Il a sous sa garde les manteaux et les bijoux, dons pieux de la ville, des souverains et des particuliers. Il faut voir avec quel ordre cela est tenu. Ces manteaux taillés en rotonde sont enfermés dans des boîtes faites exprès. Il y a là un échantillon de tous les gouverne-

ments, les aigles du premier Empire, les abeilles du second, les fleurs de lys de la Restauration, les étoiles de Louis-Philippe, la tiare du pape.

Ce sont de vrais trésors. Il y a longtemps, de hardis voleurs s'étaient introduits la nuit dans Notre-Dame et avaient emporté les souliers, les chapeaux, les clefs d'argent. Ce fut une désolation pour toute la ville, je crois qu'on les a retrouvés. C'est du plus loin qu'il me souvienne.

Le père de Sylvain, sacristain avant 93, a conservé, au risque de ses jours, les clefs et la statue miraculeuse. Son fils est un homme de bien, un homme respectable; il est bon, serviable et véritablement pieux; mais, je le répète, c'est un type que je ne pouvais laisser échapper, on n'en verra plus de semblables.

CHAPITRE IV

Mme de M... — Son petit-fils, le diplomate. — Un nouveau Werther. — Théodore de M... — Ses premières amours. — La marquise. — Ses boites. — Son costume. — Sa société. Sa femme de chambre. — Ses scandales. — Le salon de la marquise. — Sa voix. — Son esprit. — Ses réceptions. — Amour de dix-huit ans. — Le cabinet des antiques, les coqueluchons et les cafés. — La petite église. — Les différentes sociétés. — Les jupons. — Les habitudes des châteaux. — La marquise de Châteaumorand. — Les Pindray. — Le général de Vitré. — Sa femme. — Le comte de Chateaubriand. — La comtesse de Menou. — Le poisson d'avril. — Le comte de la Serre. — Sa vengeance.

La France commençait à revivre après la tourmente ; tout se régularisait peu à peu, on reprenait confiance. Les autorités instituées par le nouveau Gouvernement s'installaient, on donnait quelques fêtes ; toutes avaient le sans-façon de la vie d'habitude. Les toilettes fort simples. Les appartements encore plus, à moins qu'ils n'eussent conservé les restes du siècle précédent, magnificences fanées mais réelles.

Parmi les belles dames, et les bonnes surtout, dont je me rappelle, je veux citer Mme de M..., grand'mère du comte de M..., diplomate, que j'ai vu bien des fois jouer dans le jardin de son aïeule... Elle a aussi été un peu ma mère, car c'est chez elle que j'ai été sevrée. C'était une femme d'esprit et de cœur, veuve

au temps où nous nous reportons, ayant un fils charmant qu'elle adorait.

On aimait beaucoup en ce temps-là, on ne songeait ni à la Bourse ni à la politique; chacune de ces dames avait au moins quatre ou cinq chevaliers attelés à son char et qui, du matin jusqu'au soir, n'étaient occupés que d'elle. On parcourait la carte du Tendre : billets doux, billets galants, petits soins, et tous les lieux environnants étaient visités tour à tour. C'était de la pure galanterie; s'il s'y glissait quelque chose de plus sérieux ou de plus tendre, nul n'y faisait attention, nul n'en médisait surtout. On avait une indulgence sans borne les uns pour les autres, et les propos méchants n'avaient point de cours.

Mme de M... avait un soupirant fort tenace et à qui ces mièvreries ne suffisaient pas. Il la persécutait de ses plaintes et de ses prières; elle le refusait avec les ménagements et la bonté d'une honnête femme, qui ne veut affliger personne, sans cependant laisser une espérance qu'elle ne comptait pas réaliser.

Un jour, il la trouva seule et recommença ses supplications, lui jurant que, certain de ne jamais rien obtenir d'elle, il se tuerait.

Le suicide n'était pas dans les mœurs, je vous l'ai dit. Mme de M... n'en fit que rire, elle n'y crut pas. En vain lui montra-t-il un grand pistolet qu'il avait apporté sous son manteau, et qui lui fit l'effet d'un épouvantail. Elle lui répondit que cette menace ne l'effrayait point, qu'il avait trop de bon sens pour l'exécuter, et qu'à son âge l'avenir était trop vaste pour ne pas compter sur des dédommagements.

— C'est votre dernier mot, madame ?

— Assurément, monsieur.

— Vous ne changerez pas ?

— Non, certes.

Il était à ce moment à ses genoux, la seule position admise alors pour un amoureux; *ils* ne commandaient pas, *ils* suppliaient.

Après ce refus définitif et si bien accentué, il prit le fameux pistolet, qui n'était point un joujou, et se cassa la tête.

Cet événement fit beaucoup de bruit. C'était si rare !

J'ai su le nom du héros, je l'ai oublié ; il est vrai que je n'étais pas au monde quand cela arriva.

Mme de M... en fut profondément affligée, et si affligée qu'elle n'en parla jamais depuis, même dans l'intimité.

Elle s'était consacrée à son fils, que j'ai connu, un des plus charmants hommes qu'il fût possible de rencontrer. Il avait tout pour lui, ce pauvre Théodore, mort si jeune d'une maladie dont son père était mort aussi : une affection de poitrine. Il avait un esprit délicieux, une vaste instruction et des manières de grand seigneur.

La première année de mon mariage — il n'a pas vécu bien longtemps après, je crois, — un soir, dans le salon de la préfecture, où nous causions tous les deux, il me raconta ses premières amours. J'en ai fait une nouvelle que j'ai publiée je ne sais plus où, je l'ai un peu enjolivée, mais voici la vérité.

Il y avait à Poitiers une vieille marquise. Je me la rappelle bien. Elle avait un âge fabuleux et sa jeunesse s'était passée à la cour de Louis XV. Il ne restait plus même l'ombre de sa beauté célèbre. Dans l'émigration, elle avait été fort malheureuse et il lui restait à peine de quoi vivre. Elle habitait une petite maison très modeste, voyait très peu de monde et n'avait conservé de son ancienne opulence qu'une foule de brimborions et de fanfreluches dont l'usage lui était indispensable.

C'étaient des boîtes à poudre, à mouches, à cure-dents, de toutes les couleurs, d'une grande élégance ; des pots de pommade, des flacons, des essences, une toilette complète, comme à vingt ans ; on me laissait jouer avec tout cela, car j'allais souvent passer des

matinées chez elle. Les *siècles* de la ville s'y réunissaient, les femmes, entendons-nous; ce n'était pas l'heure du sexe masculin. Il y avait au moins sept ou huit douairières de plus de quatre-vingts ans; tout cela jabotait, parlant, ne se gênant pas devant moi, enfant de cinq à six ans. Elles racontaient leur jeune âge, leurs aventures, confondaient leurs regrets; c'est avec elles que j'ai pris mon penchant pour le XVIIIe siècle, c'est par elles que j'ai commencé à le connaître.

La marquise avait une femme de chambre appelée « mam'selle Sablet », plus jeune qu'elle d'une dizaine d'années, fort dévote et se scandalisant de tout. La maîtresse, au contraire, ayant connu tous les philosophes, était un peu voltairienne, et son esprit très vif et très caustique s'exerçait quelquefois sur des sujets ou des gens que Mlle Sablet respectait. Elle n'osait rien dire, mais elle s'en allait dans un coin faire une douzaine de signes de croix, se croyant ainsi purifiée.

Cette brave fille adorait la marquise; elle était née chez elle, où ses parents servaient de père en fils; elle ne l'avait jamais quittée et se ployait à tous ses caprices, Dieu sait ce qu'elle en avait!

Il en coûtait beaucoup à la déesse vieillie de renoncer à toutes prétentions; cependant elle eut assez de sens pour reconnaître les ravages du temps. Examen fait sérieusement de toute sa personne, elle fut obligée d'avouer qu'il ne restait rien de passable, si ce n'est son talon! Elle prit alors l'habitude de recevoir couchée, les pieds nus, à moins qu'il ne fît bien froid, c'était une mesure de santé, prétendait-elle. Ses pieds jolis, parce qu'elle était fort maigre, s'emprisonnaient dans des mules de satin, sans quartier, et ce talon, dernier débris d'une beauté effacée, avait du rouge!

Cette femme de quatre-vingts ans fut la première passion du charmant Théodore de M... — Je gage que vous allez le comprendre.

En perdant ses charmes, elle avait gardé son esprit

et la voix la plus harmonieuse, c'était une musique. Je crois encore lui entendre dire :

— Gabrielle, venez ici, mon cœur, que je vous donne une aveline.

Comme j'accourais !

La bonne dame connaissait la double séduction de l'esprit et de la voix; elle était heureuse de l'exercer pleinement.

Sous prétexte de sa vue faible, elle n'avait point de lumière le soir ; après son souper, elle recevait son cercle d'hommes, toujours les mêmes, ses anciens adorateurs, ses contemporains et Théodore, seul de son âge.

L'été, les fenêtres étaient ouvertes sur le petit jardin, la clarté était suffisante ; l'hiver, on allumait un grand feu et la flamme éclairait le salon. La chaise longue était toujours placée de manière à mettre dans une ombre épaisse sa tête et le haut de son corps ; ses pieds, le bas de sa robe se voyaient assez pour produire une illusion complète. Elle avait conservé la poudre, un bonnet à papillons retenu sur la tête par une fanchon de dentelle noire. Elle portait une mante garnie de dentelle, une robe de chambre de lampas ou de dauphine à ramages, ouverte sur un jupon à falbalas. On ne voyait que la silhouette, et comme la grâce ne se perd jamais, une jeune imagination sur illusion d'optique, une place un peu éloignée pouvaient faire se construire tout cela et ôter cinquante ans à cette ombre du siècle de l'élégance et de la coquetterie.

Théodore n'y manqua pas ; il alla tous les soirs s'asseoir à l'autre bout de la pièce, rêver et écouter. Cette voix, cet esprit lui montèrent la tête et le cœur. Il aima véritablement, non pas la femme qui achevait de mourir en galvanisant le passé, mais celle qui enchantait son oreille, à qui il rendait son printemps, qu'il croyait voir brillante de jeunesse et belle comme le portrait qu'il avait admiré une fois.

Sa conversation était délicieuse. Elle racontait en perfection, elle avait tout vu, tout su à cette cour, la plus spirituelle qui ait existé, pour ce qui est d'esprit léger, d'esprit de causerie, sans en excepter celle de Louis XIV. Le grand roi n'avait pas d'esprit naturel, il était sérieux et grave, son petit-fils en avait beaucoup, au contraire, il se montrait sensible à celui des autres, aussi tous les courtisans avaient de l'esprit.

Le jeune homme écoutait et s'enivrait; rentré chez lui, il écrivait des volumes à cette chimère évanouie. Il y pensait sans cesse, il attendait impatiemment le moment de la voir, son cœur battait en entrant chez elle et il se donnait bien de garde, en la quittant, d'aller baiser sa main, comme ses autres habitués. Il eût fallu s'approcher d'elle et l'illusion eût été détruite.

Il ne lui fit jamais d'aveu, bien entendu. Il a toujours cru qu'elle l'avait deviné, et cela à certaines phrases qu'elle lançait à son adresse. Il se forma beaucoup à cette école de bon goût; il y gagna ces façons exquises que n'avaient déjà plus les femmes de son temps et qui lui valurent tant de succès. Je n'ai pas oublié cette petite étude d'un cœur de dix-huit ans. Il est très certain qu'aujourd'hui, à pareil âge et même plus jeune, nos crevés riraient au nez d'un pareil amour.

Ce *cabinet des antiques* n'avait rien de commun avec la société dont je parlais tout à l'heure, c'étaient les restes vénérés de la vieille cour, les pères conscrits de l'émigration. Tout cela portait la culotte courte, les bas de soie, l'habit carré, le chapeau à trois cornes, la poudre et les ailes de pigeon, voire même la queue ou la bourse. Les femmes conservaient le bonnet et la mante noire. En ai-je vu de ces excellentes petites dévotes enveloppées de leurs coqueluchons de taffetas et cachant jusqu'au bout de leur nez chargé de lunettes, et tenant leur livre dans leurs mains d'ivoire, couvertes seulement de mitaines

à languettes ! Ceci paraissait moins étrange dans un paysan ; toutes les femmes du peuple portaient ce qu'elles appelaient la cape, sorte de pelisse à coqueluchons, l'hiver en drap, l'été en indienne. Les femmes des marchands qui tenaient aux anciens usages les conservaient à l'église surtout.

Il existait aussi à Poitiers, dans des coins obscurs, une autre branche de la société, que j'ai connue par ouï-dire. Celle-là était une secte, on l'appelait la *Petite Église*. Elle se composait de plusieurs personnes, hommes et femmes, dirigées par deux prêtres ; ils refusaient le Concordat, ils refusaient au pape le droit de traiter avec le gouvernement français et de changer les lois établies par l'Eglise. Ils se réunissaient dans une chambre dont ils avaient fait une chapelle et rien n'était plus sombre, plus solennel que ces figures enveloppées de leurs mantelets, ou cachées sous de grands chapeaux. On se les montrait avec une sorte de respect craintif et l'on parlait bas sur leur passage.

Ils ont persisté jusqu'à la mort du dernier d'entre eux, et pas un n'a abandonné le cénacle. Ils ne se mêlaient à rien de ce qui se faisait en dehors d'eux ; à peine si les intérêts matériels de première nécessité les tiraient de cette exclusion. C'étaient des espèces de puritains catholiques, ils en avaient la rigidité et l'intolérance ; avec eux la religion n'était ni de paix, ni d'amour, mais de luttes et d'anathèmes. Ils m'effrayaient beaucoup ; nous ne savions pas bien juste, au couvent, si c'étaient des saints ou des diables, parce que nos religieuses n'osaient pas s'expliquer là-dessus. Je crois néanmoins qu'elles penchaient pour la diablerie, à cause de l'infaillibilité du pape qu'il aurait fallu discuter.

Ainsi on le voit, cette ville de province, qui n'est pas une des plus grandes, renfermait cinq ou six cercles tous différents les uns des autres, sans compter les subdivisions et les solitaires. Quelques

vieillards pleuraient la monarchie, pleuraient les usages et les coutumes détruites; ils ne se consolaient pas et, semblables à l'affligée de l'Écriture, ils ne voulaient pas être consolés.

La société joyeuse dont j'ai parlé d'abord n'entrait pas dans ces désolations, elle menait gaiement ses regrets et les habillait en couleur de rose. Le mécontentement prenait son parti et se soumettait. La grande noblesse du pays, ceux du moins qui avaient consenti à rentrer, et beaucoup restaient à l'étranger, la grande noblesse donc habitait les châteaux et faisait la morte.

Nous retrouverons ces figures, maintenant effacées, sous la Restauration, où elles surgirent de toutes parts.

Je veux encore en crayonner quelques-unes des vivantes; j'entends vivantes en ce temps-là, car toutes ont depuis longtemps disparu.

Une des femmes les plus charmantes, les plus aimables, dans la vraie acception du mot, que j'ai connue de ma vie, était la marquise de C***, remariée depuis en secondes noces au comte de G***, son cousin. Il est impossible d'avoir plus de charmes, plus de *glu* après elle. Tout le monde l'aimait, non pas tant à cause de sa bonté facile, que pour son ravissant esprit et pour l'usage qu'elle en faisait. Elle avait toujours un mot agréable sur les lèvres, elle racontait merveilleusement et sa gaieté était inépuisable. Je ne vois plus de femmes comme celle-là.

Elle appartenait à cette famille de P*** où tous avaient de l'esprit. J'aurai bien à m'occuper des enfants de son frère, de l'un surtout qui est une des curiosités de ce siècle, où tout se nivelle; quand on rencontre une originalité, on est trop heureux de la faire ressortir.

Je citerai le comte de V*** devenu général plus tard, alors officier dans les hussards de Berchegny, je crois; c'était encore un esprit étincelant, il était

moins retenu, par exemple, et disait tout ce qui lui passait par la tête, un peu à la hussarde. Je ne sais ce qu'il était alors au physique, je me le rappelle vieux, lorsqu'il avait fait les guerres de l'Empire et l'on ne peut s'imaginer un pareil visage. Entièrement rouge, gonflé, lisse comme une engelure, ses joues rebondissaient, on ne voyait que ses yeux reluisant comme deux charbons au fond d'une caverne; ajoutez-y une douzaine de coups de sabre se croisant dans tous les sens et formant de profondes cicatrices. Cette laideur n'empêchait pas les bonnes fortunes du général, on se l'arrachait, et, comme la discrétion n'était pas absolument dans son caractère, son bonheur était fort envié.

Sa femme était la meilleure et la plus vénérée du monde; son salon, dans les dernières années, acquit une puissance et une autorité que Balzac eût aimé à peindre. Il tenait le haut bout au quartier des *Hautes-Treilles*. Toutes les dévotes s'y réunissaient et le bonheur du vieux général était de les *turlupiner*. Il leur disait des choses qu'elles n'osaient écouter et qu'elles brûlaient d'entendre. Elles se bouchaient les oreilles; pourtant comme il criait très haut, elles en attrapaient toujours quelque chose.

Il vint à Poitiers, dans un régiment de chasseurs, un comte de Chateaubriand, neveu du grand écrivain, marié à une très belle femme et charmant lui-même sous tous les points. Il était très pieux. Ces dames en raffolaient, elles disaient en baissant les yeux, n'osant pas même appuyer sur cette chaste pensée:

— Quel bonheur de faire son salut avec un homme comme cela !

— Vraiment, répondait le général, vous n'êtes pas dégoûtées, on vous en donnera des Chateaubriand pour faire votre salut.

Son omnipotence était entière sur ce qu'il appelait son vieux réveil. Il se moquait d'elles du matin au soir, il sortait peu et préférait trôner chez sa femme;

goutteux, rhumatisé, il passait ses boutades sur ce troupeau béni. Beaucoup étaient des vieilles filles — ce quartier là en fourmillait — de bonnes maisons ; presque toutes ayant été jolies et tachant de l'être encore sans pécher. C'était un synode de vestales.

Sa sœur, la comtesse de M***, avait beaucoup de lui ; de toutes façons, c'était le même genre d'esprit. Moins laide que son frère, elle avait cette même physionomie pétillante ; malheureusement elle était borgne et cachait son œil avec une boucle de cheveux. Sa malice, aussi piquante que celle du général, était moins éclatante ; elle avait plus de dissimulation.

Ma mère m'a souvent raconté un de ses tours et les suites qu'eut cette mystification, tout à fait de l'époque, et bonne à conserver à cause de cela.

C'était je crois en 1814 ou 1815, je ne puis pas bien l'affirmer ; je sais seulement que c'était le moment des grands prévôts, comme le prouvera la suite de l'histoire. Ma mère était seule dans son boudoir ; ce boudoir dominait la longueur de la rue, elle voyait arriver tout le monde et recevait suivant son bon plaisir. Ce jour-là, sa correspondance l'avait retenue fort tard, elle n'était pas habillée, et quand elle aperçut le colonel de la légion de la Vienne se dirigeant vers la maison, elle se hâta d'ordonner qu'on ne l'introduisît pas, et reprit son écritoire.

Le boudoir était au premier, fort loin du vestibule ; elle n'entendit plus rien et crut le colonel congédié. Le colonel était le comte de la Serre, un émigré aussi, homme excellent et de très bonne compagnie ; mon frère aîné était capitaine adjudant-major dans son régiment, bien qu'il eût vingt ans à peine. Mes parents le recevaient donc avec plaisir et empressement, et faisaient tout pour lui rendre la maison agréable.

Ma mère avait repris sa lettre, lorsqu'elle entendit parler dans l'antichambre ; la porte s'ouvrit et l'on annonça le comte de la Serre.

Il fallait faire bonne mine, mais elle était vivement contrariée et ne s'expliquait pas comment un homme aussi bien élevé avait pu forcer une consigne formelle. Il devait avoir des choses bien importantes à lui communiquer ; tout de suite, la tendresse maternelle s'alarme. Elle ne voulut pas néanmoins entamer le quartier et attendit que M. de la Serre le fît lui-même.

On s'assit. Le colonel était froid et peu causeur ; ma mère faisait admirablement les honneurs de chez elle ; elle parla de tout, il répondit oui et non, et puis la conversation tombait ; il n'avait nullement l'apparence d'un homme qui rumine une communication.

On dînait à trois heures en ce temps-là. Mon père tenait beaucoup à l'exactitude, il en avait besoin pour sa santé et pour ses travaux. Le dîner était prêt depuis longtemps, la cuisinière ne savait quel moyen employer, le domestique avait même risqué l'annonce, ma mère répondit : « Tout à l'heure ! » de l'air d'une femme qui ne sait comment se débarrasser d'un importun. Le colonel ne bougeait pas et ne faisait point mine de se lever.

Ma mère recommençait une conversation languissante, qu'il ne soutenait pas ; ils étaient là comme attachés à une vraie corvée, ce qui leur donnait une étrange figure.

De son côté, mon père s'impatientait fort et demandait à tous les échos pourquoi M. de la Serre s'obstinait à rester ; en désespoir de cause, il renvoie le domestique faire une seconde annonce.

— Je vous ai dit tout à l'heure ! reprend ma mère impatientée.

Immobilité toujours complète du visiteur.

Un quart d'heure après, mon frère paraît, envoyé par l'estomac souffrant de mon père. Après les premiers compliments à son chef, il fit entendre à ma mère qu'elle était attendue. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, elle engagea son hôte

à manger la *fortune du pot*, en lui faisant des excuses et pour sa toilette et pour le mauvais dîner qu'on lui servirait.

— Mais, mon Dieu ! madame, j'accepte d'autant plus volontiers que je suis invité depuis cinq à six jours.

— Vous, monsieur ? Impossible !

— Voyez, madame.

Il lui montra une invitation écrite à la main et en forme de cérémonial : « Monsieur et Madame, etc., prient M..... à dîner le 1er avril, à deux heures. »

Tout le monde se regarda.

— Voilà pourquoi je ne m'en allais pas, madame, reprit M. de la Serre. Je voyais très bien que je vous gênais et j'étais fort mal à mon aise aussi.

— Dans quel but ? Ah ! j'y suis, dit ma mère, c'est aujourd'hui le 1er avril, on nous donne un poisson. Mangeons-le et qu'il n'en soit plus question. Descendons, colonel, et, avec une omelette de plus, nous nous en tirerons.

Je crois l'avoir dit, mon père était fort gourmet ; il avait un ordinaire excellent, des habitudes d'hospitalité très larges, et un ou même deux amis pouvaient tomber chez lui inattendus sans qu'on rajoutât un hors-d'œuvre ; l'embarras, c'était que M. de la Serre était encore un étranger.

On rit néanmoins, on s'expliqua et le dîner fut fort gai. On venait de servir le rôti lorsque l'on entendit la voix de M. de Tudert disant au domestique :

— On est à table, je m'en doutais ; je suis bien aise qu'on ne m'ait pas attendu, il m'a été impossible de venir plus tôt.

— Mais on n'attendait pas monsieur ! répliqua le fidèle Antoine dont je me souviens encore.

M. de Tudert entra et s'excusa. Nouvelle explication, il était invité pour *trois heures*.

Enfin, au dessert, nouvelle arrivée du préfet en personne, invité pour *quatre heures*.

Ceci fut plus magique ; il ne restait plus que les os, et l'on ne pouvait pas renvoyer à jeun le premier fonctionnaire du département. Il fallut improviser je ne sais quoi. Jeannette était un cordon bleu qui soutint sa haute réputation.

Et ma mère, toujours en négligé devant tous ces gens-là !

On chercha beaucoup quel pouvait être l'inventeur de la mystification, et l'on demeura d'accord que ce devait être Mme de Greaulme. Le colonel résolut de venger tout le monde en conséquence; il ordonna à mon frère de prendre tous les tambours et de lui donner une aubade sur la pointe de trois heures du matin, ce qui fut exécuté. Vous jugez du train de trente ou quarante tambours. Personne ne dormit dans le quartier. Mme de Greaulme prit cette *galanterie* pour un hommage à son mari, qui venait d'être nommé grand prévôt. Elle remercia ces *messieurs*, leur fit donner un bon pourboire, en ajoutant que M. de Greaulme était à Paris et que ce n'était pas la peine de continuer.

Ils n'en tinrent compte, la sérénade dura plus d'une heure; la maison tremblait jusque dans ses fondements; mon frère, caché derrière le coin de la maison, savourait la vengeance et donnait l'ordre de continuer.

Hélas ! Mme de Greaulme était innocente et la coupable dormait bien tranquillement dans son lit.

On ne l'a su que plus de dix ans après.

CHAPITRE V

Le Parlement de Poitiers. — Le président de Chassenon. — Son hôtel. — Son château de Curzay. — Sa parcimonie. — Son fils Esprit. — Le second Casimir. — Son portrait. — Les culottes de velours d'Utrecht. — Amusements à Curzay. — Les danses. — Les toilettes. — La vicomtesse de Lescours. — Ses mots. — Mme Nicolas. — Ses prières. — Le marquis de Lescours. — Sa toilette. — L'ail. — Le mannequin. — Les farces. — M. de Curzay. — L'émeute de Bordeaux. — On le sauve. — Ses blessures. — Sa mort. — Mme de Curzay. — Ses fils. — Le président et la présidente Irland. — L'abbé Irland. — Mme de la Fenêtre. — Mme de la Guéronnière. — Le vicomte Arthur. — L'officier du régiment du roi. — L'escalade de Blossac. — Le baiser. — Les différentes classes d'émigrés. — Ma naissance. — Mes frères et leurs alliances.

J'empiète sur l'avenir et je ne suis pas l'ordre des temps ; aussi me faut-il retourner en arrière et revenir à cette société du Consulat, où l'on s'amusait tant.

Poitiers était une ville de Parlement ; avant la Révolution, il s'y trouvait plusieurs familles parlementaires, vieux restes de cette magistrature qui jeta autrefois un éclair lumineux.

Parmi les plus considérables, on citait celle du président de Chassenon ; sa grande fortune et son importance personnelle relevaient encore sa position, et il avait échappé comme par miracle au couteau révolutionnaire.

Il possédait, à la ville, un hôtel superbe, près de l'église de Saint-Hilaire; cet hôtel est resté gravé dans ma mémoire d'une manière ineffaçable; c'est là que j'ai été au bal pour la première fois.

Son château de Curzay est une magnifique habitation; situé près de la petite ville de Lusignan, à quelques lieues de Poitiers. Tant qu'il vécut, l'hôtel et le château ne s'ouvrirent pas; son économie sordide lui défendait de recevoir qui que ce fût, à peine sa famille; il eût pu servir de modèle à Harpagon.

Il avait deux fils et une fille.

Celle-ci devint Mme de Belau.

Son fils aîné, Esprit de Chassenon, a toujours passé pour un peu fou. Il a fait mille extravagances et s'est séparé presque absolument de sa famille.

Le cadet, Casimir, fut très connu dans la politique, sous la Restauration. Il portait le titre de vicomte de Curzay et il hérita de presque toute la fortune de son père, suivant les dispositions prises par celui-ci.

C'était un homme très agréable, de fort bonne compagnie, très bon et très dévoué à ses opinions et à ses amis. Tant que leur père vécut, il les tint de si près, qu'il ne leur donnait même pas le nécessaire.

Esprit ne s'en souciait, il faisait des dettes; Casimir, plus rangé, plus timide, après quelques tentatives de révolte, finit par se soumettre. Il accepta de son père toutes les privations. A peine lui donnait-on à manger; pour ses jours de gala, il avait des culottes de velours d'Utrecht, à la grande joie de ces dames et des autres jeunes gens, qui en riaient avec lui, car il faisait bon marché de lui-même.

Après la mort de son père, lorsqu'il devint propriétaire de Curzay, la bande joyeuse s'y transporta, on y joua la comédie, on y mena cette vie de château sans façon, si amusante et si gaie, qui n'a plus de raison d'être avec le luxe et la dépense insensée que nous avons introduits partout.

Alors on s'amusait franchement, sans toilette et

sans apprêts. Les femmes savaient être jolies avec une rose dans leurs cheveux et une robe de mousseline. Elles s'habillaient pour plaire aux hommes et non pas pour les éblouir, ou pour inspirer de l'envie à leurs rivales. Les voisins et les amis du dehors arrivaient à cheval ou dans n'importe quel véhicule : un tape-cul était aussi bien reçu qu'une calèche. Une fois tout le monde réuni, les fêtes commençaient : on faisait des repas homériques; le pays est excellent pour les amateurs de bonne chère, le vin parfait, et, dans ce temps-là, la vie était fabuleusement bon marché.

On déjeunait toute la matinée, on faisait quatre repas successifs, on courait comme des enfants, on dansait le rond de *Renchin*, ou le *Grand-Père*, dont on a fait aujourd'hui les *Lanciers*, seulement les figures étaient moins prétentieuses.

La toilette du matin était celle du soir. On faisait de longues promenades, on pêchait des écrevisses, on dansait au son du crin-crin du village qui annonçait les figures en tapant du pied pour la mesure et en criant du haut de sa tête :

— En avant, les quatre-z-autres!

On en riait, et l'on avait bien plus d'entrain que nous avec nos orchestres entraînants. La génération actuelle ne peut pas se faire une idée de cela, j'en ai encore vu les restes dans nos bonnes provinces de l'Ouest, loin de Paris.

Parmi les amis de ma famille et les personnes à citer, il ne faut pas oublier le vicomte et la vicomtesse de Lescours, appartenant à la plus haute noblesse du pays : Mme de Lescours était Mlle de Rechignevoisin, singulier nom, mais grande race. Elle avait un esprit charmant. La Révolution les avait tout à fait ruinés; elle prenait très philosophiquement sa position. Un soir, elle était en visite chez une Mme Nicolas — pour laquelle je vous demanderai la permission d'ouvrir une parenthèse—elle n'avait, pour tout laquais, qu'une

petite servante, laquelle même venait la chercher, non pas avec une lanterne, mais avec un bougeoir, ce qui amusait énormément sa maîtresse.

Ce soir-là, en la reconduisant, Mme Nicolas s'obstinait à crier :

— Les gens de Mme de Lescours! les gens de Mme de Lescours!

La petite fille se montra, et la vicomtesse, impatientée de ne pouvoir faire taire cette boufissure, la poussa légèrement devant elle en lui disant :

— Allons! marche, mes gens, et prends garde d'éteindre ta chandelle.

Une autre fois, après la Restauration, alors que les plus petits hobereaux prenaient des titres, entendant annoncer pompeusement : « M. le comte ceci! la marquise cela! Mme la baronne! M. le chevalier! » dans le salon de ma mère, elle se retourna vers elle et lui dit :

— Ah! çà, ma chère, je n'y comprends rien et je ne vois qu'un moyen de me distinguer : la première fois que je viendrai chez vous, je me ferai annoncer « La Lescours! »

J'ouvre donc la parenthèse au sujet de Mme Nicolas, qui faisait la joie de ses nièces par sa façon consciencieuse de réciter ses prières; nous en riions à nous rouler; c'était bien, du reste, la meilleure et la plus honnête femme du monde.

— Mon Dieu, disait-elle, me voici à genoux devant vous... non, je me trompe, je suis assise. C'est aujourd'hui lundi... non, mon Dieu, je me trompe, c'est vendredi, mais comme c'était hier l'Ascension, je croyais que c'était dimanche. Prenez pitié de mon fils Jean-Pierre-Frédéric-Nicolas... non, mon Dieu, je me trompe, pardonnez-moi, il ne s'appelle pas Jean-Pierre-Frédéric, il s'appelle Jean-Louis-Frédéric.

Et ainsi de suite. Parce que le bon Dieu entend tant de demandes que si on ne lui mettait pas les points sur les *i*, dans le nombre, il pourrait confondre.

Cette logique ne valait-elle pas bien la parenthèse?

Le frère aîné du vicomte de Lescours était le marquis; il n'était pas ruiné, il n'avait pas émigré, je crois, mais enfin il avait conservé une certaine fortune. C'était un petit maître de l'ancien régime,

« Poudré, paré, beau comme Déiphobe. »

Il exhalait des parfums à ses moindres mouvements, tout ce qui le touchait sentait l'ambre. Homme d'excellente compagnie, homme de cour même, il en avait les façons un peu apprêtées, un peu affectées aussi, et il ne riait que du bout des lèvres.

Ces dames, après avoir essayé, dans leurs jeux à Curzay, de déranger sa coiffure ou les plis imperturbables de son habit, n'y pouvant résister, lui jouèrent un tour dont il se tira avec plus d'esprit qu'on ne l'aurait supposé.

Elles lui frottèrent d'ail tous les objets de sa toilette, depuis sa brosse à dents jusqu'aux boucles de ses souliers. Elles l'attendaient le lendemain au déjeuner avec impatience, convaincues qu'il n'y paraîtrait pas et que la désinfection lui tiendrait au moins toute la matinée. Il vint le premier au son de la cloche; il n'y parut pas, les senteurs n'en étaient pas moins délicieuses, pas la moindre pointe alliacée. Comment avait-il fait?

Seulement, après le déjeuner, il annonça son départ; ses malles étaient déjà faites. Il prit congé du maître de la maison, salua ses belles ennemies et court encore.

Une autre *farce* — cela s'appelait ainsi alors — les en guérit encore mieux.

Il se trouvait dans la campagne un jeune homme assez fat, se vantant de ses bonnes fortunes, spirituel, néanmoins, et n'ayant guère que ce travers; je ne le nommerai pas, il a eu une fin malheureuse.

On habilla un mannequin en femme, c'est-à-dire en

déshabillé fort coquet, de manière à produire une véritable illusion. On le coucha sur son canapé, le visage tourné du côté du dos, mais, en ouvrant la porte, il était impossible de ne pas croire à une vraie femme.

Au moment de se coucher, on le retint au salon quelques instants, pour donner le temps aux belles malicieuses de se mettre en observation derrière un œil-de-bœuf, d'où l'on plongeait sur le lieu de la scène. Elles s'y empilèrent, montées sur une table, se réjouissant d'avance de la punition infligée à un *avantageux*.

Il entra, ne se doutant de rien, et qui sait? Il ne sembla point étonné, et son premier mot fut celui-ci :

— Quoi ! ma chère, déjà !

Elles n'en demandèrent pas plus et furent bientôt rentrées chez elles. Attendait-il quelqu'un réellement? ou bien se doutait-il de la plaisanterie? On ne l'a jamais su.

Je ne vous parle pas du crin coupé, des cuvettes d'eau et de toutes les habitudes élémentaires du métier. On regarderait tout cela aujourd'hui comme *shocking;* alors la bonne grosse gaieté gauloise l'emportait sur la cérémonie, et l'on s'amusait.

Il faut aussi faire une réflexion en passant. Il n'est plus possible aux femmes d'avoir cette gaité, les hommes sont trop mal élevés. On doit les tenir en bride et de près, autrement ils se permettent tout, si on leur passe la liberté la plus légère ; et l'on n'aime pas à se fâcher pour si peu, on reste sérieuse.

M. de Curzay fut longtemps député de la Vienne sous la branche aînée. En 1830, il était préfet de Bordeaux, et, dans toute la France, lui seul a peut-être fait son devoir ; il y a du moins bien peu d'exceptions et les hommes énergiques sont rares.

Il résista à l'émeute de toutes ses forces ; abandonné par la troupe, il résista encore. On l'enleva de la Préfecture, on lui attacha les mains et on le conduisit à la rivière, pour l'y précipiter. Chemin faisant on

l'insulta, on le couvrit d'immondices, on le frappa sur la tête avec une barre de fer; il n'y voyait plus, le sang l'aveuglait, il se traînait à peine, les bourreaux n'en étaient que plus acharnés.

Le funèbre cortège passait dans une rue. Un des chefs du parti révolutionnaire se jeta sur lui, le secoua fortement, le tenant par le collet de sa redingote en lambeaux.

— Oui, mes amis, cria-t-il, oui, vous avez raison, il faut le noyer, l'assassiner! C'est un traître, un infâme! Laissez-moi faire, je vous guiderai, moi.

Et mille autres bravades qui enthousiasmèrent la canaille. Un petit embarras se produisit dans la marche, un temps d'arrêt eut lieu. Tous les regards se tournèrent sur l'obstacle, pendant cette seconde. Une porte était ouverte, celle de la maison même de cet homme si zélé. Il y poussa le malheureux, la referma en un clin d'œil et se plaça devant.

— Pour l'avoir, dit-il, il faudra maintenant passer sur mon corps. Vous êtes des lâches et des misérables; cet homme tient au serment qu'il a prêté, il fait son devoir et vous n'avez pas le droit de l'en punir!

Il les harangua ainsi quelques instants et convainquit la multitude, excepté quelques forcenés qui le repoussèrent et pénétrèrent dans la maison. Elle avait deux issues. On avait fait fuir le pauvre fonctionnaire; il trouva un asile chez d'honnêtes gens non royalistes, qui lui prodiguèrent mille soins et où personne ne songea à le chercher.

Dans la nuit du lendemain, son fils le rejoignit. On les embarqua tous les deux seuls avec un homme de confiance, on leur fit traverser la largeur de la rivière et puis on les conduisit dans les landes sous des costumes de paysans; ils y restèrent cachés dans une chaumière jusqu'à ce que M. de Curzay pût retourner chez lui.

Depuis ce jour, sa vie ne fut qu'un long martyre.

Il perdit l'odorat et à peu près l'ouïe. Il y voyait à peine, il éprouvait d'horribles souffrances dans tout le corps par suite des coups qu'il avait reçus. Il se retira à Curzay, où je le vis en 1835 dans cet état déplorable. Il n'existait plus, ce n'était plus que l'ombre de lui-même. Il a succombé bien peu de temps après.

Sa femme était Mlle de l'Epinay, d'une excellente maison de la Vendée. Elle était jolie, un peu froide, mais la plus honorable personne du monde, dévouée à son mari et à ses enfants dont il ne lui restait plus qu'un seul, Octave, mon ami, mon camarade d'enfance.

Mme de Curzay avait une tante dont le mari, M. Irland de Bazoges, était aussi un président au parlement de Poitiers. Quelle charmante vieille; comme je l'aimais et comme je me la rappelle ! Une toute petite femme avec un nez pointu, pâle, de grands yeux un peu enfoncés. Qu'elle était bonne et qu'elle avait d'esprit ! Je ne bougeais de chez elle, et même la grande figure de M. de Bazoges ne m'effrayait pas.

Ils habitaient leur hôtel de famille, dans un coin assez retiré, près de Notre-Dame. Cet hôtel, bâti sous Louis XIV, était imposant et d'un grand effet, sur le jardin surtout. L'escalier en pierre, avec une de ces belles rampes en fer travaillé, tenait presque tout le milieu. Et quels salons, quelles chambres ! Je vois d'ici les meubles, les œufs d'autruche pendus, les trumeaux, les grands et lourds fauteuils, les lits à baldaquins, et la petite présidente en douillette puce avec un petit châle blanc, toujours gaie, toujours sémillante, racontant des histoires de sa jeunesse et faisant son piquet avec son beau-frère, l'abbé Irland, un bon gros chanoine, propriétaire d'un domaine appelé Piéclais et près de Croutelle.

Le président, l'abbé avaient deux sœurs, Mme de la Fenêtre et Mme de la Guéronnière, grand'mère du vicomte Arthur, qui depuis s'est fait connaitre par son grand talent de publiciste. On disait dans le

monde M. et Mme de Bazoges, mais eux ne se faisaient jamais appeler que le Président et la Présidente Irland. Leurs cartes, leurs invitations ne portaient pas d'autres noms que celui-là, suivant l'usage parlementaire dont ils ne se départirent jamais.

Mme de Bazoges avait été fort jolie et fort gracieuse, elle le savait bien. Elle avait fait la pluie et le beau temps à Poitiers dans sa jeunesse. Elle le racontait assez volontiers et ne craignait pas la plaisanterie. Je me suis toujours souvenu d'une galanterie qu'elle nous citait pour nous montrer la déchéance des hommes et de leur dévouement aux femmes.

Il y avait à Poitiers un régiment d'infanterie en garnison, le régiment du roi, il me semble. Parmi les officiers, un capitaine de fort bonne naissance, très élégant, rendait des soins à la présidente, qui se contentait d'être coquette.

Un jour, on se promenait à Blossac. On riait, on faisait des compliments, et le capitaine s'écria que, pour obtenir d'une dame la faveur de l'embrasser, il était capable de tout.

— Quoi ! lui dit-elle, en lui montrant la terrasse, même de monter là ?

— Même de monter là, madame, et je vais vous le prouver à l'instant, si vous daignez me promettre une telle récompense.

Ces jolies têtes poudrées étaient toutes un peu étranges. L'amour-propre fut flatté : le baiser n'était pas dangereux en face de tant de témoins.

Cette terrasse de Blossac ressemble à une fortification. La muraille, à pic sur la grande route et les terrains qui l'avoisinent, a bien cent pieds de haut. Elle est ornée de trois ou quatre rotondes et tourelles, comme un château du moyen âge, et il ne se conçoit pas comment pareille idée a pu entrer dans une cervelle d'amoureux. Il y avait véritablement un grand danger.

Ajoutez-y le costume peu commode pour une ascen-

sion. Des culottes de casimir blanc, des bas de soie idem, des souliers à boucles, une veste et un habit blanc à revers bleus, un jabot et des manchettes de dentelle, la coiffure poudrée en neige à l'oiseau royal, et l'épée au côté.

Comment fit-il ? On frémit en y pensant. En ce temps-là personne n'entendait la gymnastique. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il réussit. Il monta sur la muraille même, comme une mouche ou une souris, s'aidant des lierres, des plantes grimpantes, peut-être de quelques moyens inconnus dont il ne se vanta pas. Arrivé en haut, il embrassa la présidente, aux grands applaudissements de la galerie. Il pouvait se rompre le cou. Aussi disais-je à Mme de Bazoges, lorsqu'elle me faisait assister par son récit à ce petit drame, que son souvenir avait conservé :

— Ma bonne amie, à votre place, je l'aurais embrassé dix fois pour qu'il ne le fît pas.

Je ne finirais pas si je voulais peindre toutes les figures de cette société en enfantement d'une autre. Je n'ai cité que les plus saillantes, celles qui peuvent le mieux donner l'idée de ces temps effacés et qui diffèrent le plus de nous.

Il faut se représenter cette époque où l'on sortait de la tourmente révolutionnaire, où Paris, après s'être livré aux saturnales du Directoire, se casait un peu plus tranquillement dans les joies et dans les victoires du Consulat.

En province, on prit les choses autrement. Ce que l'on appelait le monde était mécontent et ruiné ; toutefois, on espérait un peu en l'avenir, on temporisait avec ses désirs et ses opinions, on regrettait la royauté, mais on se disait :

— Si cet homme-là remet tout en ordre et nous donne une sorte de repos, il faut voir.

Les imaginations vives, les cœurs ardents assuraient que Bonaparte travaillait pour les Bourbons, qu'il pacifiait tout et leur rendrait ensuite leur couronne ;

ils en faisaient un héros, plus surhumain que tous ceux de Plutarque. Ces rêves les berçaient et, la légèreté française aidant, ils s'amusaient pour réparer le temps perdu.

Ainsi, pour avoir un tableau fidèle de ces premières années du siècle en province, il faut se représenter les différentes catégories qui le composaient.

Les émigrés restés sans fortune, sans position, flottaient entre l'espérance et les regrets, les uns retirés à la campagne, vivant en famille, dans une retraite profonde. Ceux dont les biens n'étaient pas vendus — et c'était le petit nombre, — faisaient faire des démarches pour les reprendre et très souvent ils réussissaient.

Ceux, au contraire, qu'on avait tout à fait dépouillés se cachaient dans des coins inabordables, s'imposaient des privations sans nombre, enrageaient, se plaignaient, ce qui se conçoit parfaitement. Il était peu agréable de voir leurs châteaux et leurs hôtels envahis par leurs persécuteurs, tandis qu'ils n'avaient plus de toit où se reposer, ni de pain pour se nourrir.

On répond à cela :

— Pourquoi émigraient-ils ?

Parce qu'on leur aurait coupé la tête et qu'il vaut encore mieux conserver sa vie que sa fortune. Parce qu'ils se fussent trouvés obligés de renoncer aux idées, aux principes de leurs pères, ou de se voir arracher de chez eux et conduits en prison. Un gentilhomme campagnard, peu accoutumé aux discussions politiques, n'ayant lu ni les *Droits de l'homme* ni le *Contrat social*, mais ayant appris, de père en fils, que désobéir au roi était une félonie, ce pauvre gentilhomme donc, auquel on envoyait une honteuse quenouille, s'il restait chez lui, n'avait rien à faire de mieux, d'après ses visées personnelles, que de s'en aller défendre sa cause, soit à l'émigration, soit dans la Vendée, enfin dans les endroits où l'on se battait pour elle.

Afin de juger les gens, il faut se mettre à leur

place, il faut entrer en eux-mêmes, pour ainsi dire, et ne pas leur prêter nos pensées et nos lumières d'aujourd'hui ; alors on ne raisonnait pas dans la généralité de la noblesse, on obéissait. On ne s'informait pas si un ordre était opportun, on l'exécutait, quel que fût le péril. La foi et le dévouement étaient les mobiles de tout ; bien plus chez les gentilshommes campagnards que chez la noblesse de cour, où l'ambition et la soif des honneurs étouffaient chez beaucoup la chevalerie.

La troisième classe d'émigrés rentrés était les hommes et les femmes jeunes, ou près de cesser de l'être ; tous étaient également avides de leur temps ; les uns n'en avaient pas joui, les autres le sentaient échapper. Ceux-là ne pensaient qu'au plaisir, en attendant l'occasion de refaire leur situation et leur fortune. Leurs anciens compagnons de voyages et d'aventures les traitaient d'extravagants, pour ne pas dire pis ; ils ne pouvaient leur pardonner de ne pas pleurer avec eux sur le passé, au lieu de regarder l'avenir.

Presque tous ceux qui composaient en ce moment la société vivante et gaie de ma ville natale acceptèrent, sollicitèrent peut-être des places sous *l'usurpateur*. Beaucoup entrèrent au service et se battirent bien ; plusieurs parvinrent à des grades élevés. En un mot, ils ne boudaient pas, ce qui ne changeait rien ni à leurs sentiments, ni à leurs sympathies.

On n'était pas dévot dans ce monde-là, on remplissait ses devoirs religieux, c'est-à-dire on allait à ia messe, je crois bien que c'était tout. Le reste de la vle se passait en plaisirs, toujours fort gais et très simples en même temps, je ne saurais trop le répéter, parce que rien ne nous ressemble moins et que les belles dames feraient une moue dédaigneuse en se reportant à la jeunesse de leurs grand'mères.

C'est au milieu de tout cela que je vins au monde, mes parents étaient à Poitiers depuis deux ou trois

ans. J'avais déjà deux frères, l'un né à Paris, huit jours après la mort de Robespierre, le même que nous avons vu capitaine dans la légion de la Vienne. Il a suivi cette carrière et il est maintenant depuis longtemps en retraite dans le Vendômois. Il a épousé une ravissante Catalane, dont il a deux enfants, un fils et une fille.

Mon second frère, Ernest, beaucoup plus jeune, né à Paris également, est mort à Paris, il y a quelques années, conservateur des hypothèques à Mortagne. Il s'est marié deux fois : la première avec Mlle Eparvier, morte, après un an de mariage, en couches d'une fille. La seconde avec Mlle de Laurencey, petite-fille du maréchal duc de Reggio. Il en a eu un fils.

CHAPITRE VI

Le Docteur Joslay. — Les Pertés. — Dom Mazet. — L'église du Saint-Sépulcre. — L'abbé Martin de la Bessière. — Le Deux-Septembre. — La maison des Carmes. — Il est sauvé! — Mon père à Lyon. — Le perroquet. — Ma mère et mon grand-oncle le chanoine. — La visite domiciliaire. — La baronne de Ferica. — Son costume. — Ses conversations avec Louis XVIII. — Ses pensées. — Le chevalier de Cubières et le médaillon. — L'urne lacrymatoire. — La famille de Péronny. — Mme Desmarates. — Moulek. — La baronne de Keating. — Ses chats. — Mme Bechier. — Les petits jambons. — Le bal d'animaux. — Mme Lapeyre. — Tivoli. — Ma première confession. — Vengeance de Moulek contre Mme de Keating. — Baudoin Desmarates.

Le jour de ma naissance fut marqué par un sinistre, — était-ce un présage des tempêtes de ma vie? — Un orage terrible éclata; le Clain, chassé de son lit par une trombe, engloutit un des faubourgs situé sur ses bords, en face de la ville et qui s'appelait Montbressage. Près de mille personnes périrent en ce désastre, ma mère accouchait en ce moment même.

Le général de Vitré me disait, quand j'étais petite fille et qu'on riait des saillies de mon âge : « Il est mort tant d'imbéciles le jour de sa naissance, que de tout cela, elle s'est composé de l'esprit. »

L'accoucheur de ma mère, le docteur de Joslay, était un homme distingué de toutes façons. Je me souviens

d'une particularité assez bizarre. Il ne pouvait souffrir l'odeur des roses, ni celle des pèches qui s'attachent aux noyaux, dont je n'ai jamais su le nom en français et que l'on appelle en poitevin des *Pertés;* s'il entrait dans une chambre où il y en eût une seule, quelque bien cachée qu'elle fût, il se trouvait mal. Pourquoi? Je ne sais, et lui n'en savait rien non plus.

Je veux parler de moi le moins possible, aussi passerai-je les détails de mon enfance, sauf ceux qui pourront se rattacher à autre chose. Je continuerai à étudier les détails de cette société écroulée, dont je désire conserver le souvenir; je voudrais être un peintre plus habile, pour n'en pas manquer les effets, car ces modèles-là ne se retrouveront plus.

Mon père voyait tous les jours de sa vie un vieux Bénédictin auvergnat, qu'il avait connu dans son enfance, à la Chaise-Dieu, et qui s'appelait dom Mazet. Il s'était un peu sécularisé pendant la Révolution, du moins il ne disait plus la messe et s'était livré tout à fait à la science. On sait quels étaient ces moines, les plus érudits et les plus distingués de tous les Ordres.

Dom Mazet avait habité successivement Chaise-Dieu, l'abbaye de la Trinité à Vendôme et celle qui est devenue les Incurables à Poitiers, sur le bord du Clain, en face de la ville. La Révolution l'en chassa. Il vécut caché chez de bonnes âmes jusqu'au moment où il put reparaître. Des amis obtinrent pour lui la place de bibliothécaire de la ville et une petite pension. Il eût un héritage très médiocre d'un frère. Tout cela réuni lui donna à vivre.

Il habitait, avec une vieille servante, une maison dans un quartier retiré. Comment avait-il sauvé ses livres, sa collection de médailles et de pierres? Je ne sais, mais il avait réuni tout cela dans une sorte de grenier, tenant tout le haut de sa maison, et il en avait fait un cabinet que les étrangers venaient voir.

Entre autres curiosités dont je me rappelle, il avait un ouvrage merveilleux d'ébénisterie, un projet d'église

pour le Saint-Sépulcre; la basilique actuelle devait être conservée et un temple splendide serait bâti au-dessus. On voyait donc l'intérieur, tel qu'il existe à présent, et la magnifique enveloppe que je ne sais quel prince voulait faire construire à ses frais. C'était un peu le genre oriental, avec des coupoles; tout cela en chêne, incrusté d'ivoire, de nacre, d'écaille, de différentes pierres, telles que le lapis-lazuli, le jaspe, l'agathe, etc. C'était travaillé avec une délicatesse et un soin incroyable, un véritable objet d'art.

Par son testament dom Mazet me l'avait donné, ainsi que sa collection de pierres et de camées. J'ai toujours eu de la chance. Il en était déjà ainsi. Le testament fut cassé, à la suite d'une réclamation de la ville, pour des livres qui manquaient, prétendait-on, et certes le pauvre homme était bien incapable de les avoir pris. Le cabinet tout entier y passa et mon église aussi; je n'eus rien.

Un autre ami de mon père, qui se réunissait à lire chez dom Mazet, était l'abbé Martin de la Bessière, une victime échappée au Deux-Septembre. Il fut massacré avec les évêques et les autres prêtres aux Carmes. Laissé pour mort dans l'église, parmi les cadavres, il y resta jusqu'au soir où il reprit ses sens, et se trouva dans une mare de sang, ayant la gorge percée de deux coups de couteau et je ne sais combien de blessures. Il fut un instant avant de se rendre bien compte de sa situation. Enfin la mémoire lui revint; les égorgeurs, ivres de carnage et de vin, s'étaient retirés; il n'entendait aucun bruit, l'instinct de la conservation lui rendit de la force et du courage.

Il parvint à se lever, se traîna comme il put hors de l'église et s'en alla sans savoir où, dans les cloîtres. Bientôt il trouve une porte ouverte, entre dans l'obscurité et va tomber dans un coin, hors d'état de se soutenir. Il avait à peu près bandé ses plaies, mais le sang recommençe à couler. Il demeure là, évanoui, jusqu'au lendemain matin. Une soif ardente le rappelle à

lui-même ; il râlait, incapable de se remuer ; les assassins reviendraient probablement et l'achèveraient. Il l'espérait, il le désirait, tant ses souffrances étaient atroces.

Tombé par hasard derrière un amas de planches, il était assez bien caché pour qu'on ne le vît pas du dehors. Cette pièce était une espèce de resserre ; on y avait mis des tonneaux et tous les débarras, depuis la profanation du saint-lieu.

Il entendit marcher bientôt un pas assez léger : celui d'une femme ; il reprit un peu confiance et l'appela.

Elle eut peur d'abord, ne sachant d'où venait cette voix, et s'enfuit ; puis elle se ravisa et se mit à chercher jusqu'à ce qu'elle découvrît le pauvre prêtre gisant inanimé, couvert de sang des pieds à la tête. Elle poussa un cri et chercha à le ranimer.

C'était la fille du concierge et, par un hasard bien heureux pour lui, ces gens étaient bons et charitables. Elle courut prévenir ses parents. Après le conseil tenu entre eux, il fut convenu qu'il resterait là jusqu'au soir ; il était trop dangereux de l'en faire sortir pendant qu'on allait enlever les cadavres et nettoyer l'église et les corridors. On lui donna les premiers soins, en lui recommandant de ne pas se plaindre, de ne faire aucun bruit et de ne répondre qu'à ceux qui l'appelleraient mon frère.

Le concierge prit la clef ; pour plus de sûreté, il poussa un des meubles qu'on avait enlevé du réfectoire devant la porte, et s'en alla à ses affaires. On juge ce que ce pauvre abbé Martin dut endurer toute cette journée ; c'est à faire frémir.

Le soir, on lui amena un médecin, on le transporta dans une des chambres abandonnées où il ne restait rien à prendre et, par conséquent, on n'irait pas y voir. Ils lui firent un lit à la hâte et s'établirent près de lui, l'un après l'autre, pour le garder. Le médecin se tut aussi bien que ses hôtes et, dès qu'il fut en état de suppor-

ter la route, il le conduisit chez son père, à la campagne, où il acheva de se guérir.

Il lui en resta cependant l'asthme le plus effroyable que j'aie vu de ma vie. Il soufflait comme un bœuf; les yeux, injectés de sang, lui sortaient de la tête, il avait des quintes à étouffer. Il est pourtant mort assez vieux.

C'était un oratorien, moins instruit et moins aimable que Dom Mazet. Le moyen d'être aimable et de bien causer quand on étouffe et qu'on tire la langue comme les diables à surprises pour les enfants !

J'ai eu sur cette époque de la Révolution bien des détails par les gens que j'ai connus et par mes parents en particulier. Lorsqu'ils étaient à Lyon, mon père cherchait le moyen d'avoir un passeport et d'émigrer; en attendant, il s'était caché chez d'anciens domestiques de sa famille.

Dès que l'aurore paraissait, il sortait déguisé pour prendre l'air. Un matin, il s'en allait rasant la muraille, tremblant d'être reconnu. Il entendit tout à coup une voix nazillarde qui lui cria :

— Te voilà, f... aristocrate !

Il n'en demanda pas plus, se hâta de se sauver et resta au moins quinze jours sans mettre le nez dehors. Enfin, il se risqua à essayer une petite promenade. Parvenu au même endroit, il fut salué des mêmes paroles ; mais, cette fois, il eut plus de courage et leva les yeux, car la voix venait d'en haut.

Il se trouva en face d'un gros perroquet, niché avec sa cage à l'entresol d'un marchand de vin. On lui avait appris cette phrase et, dès qu'il voyait quelqu'un, il la répétait.

Depuis ce jour, mon père ne s'inquiéta plus, mais il frissonnait encore en pensant combien il croyait avoir vu la guillotine de près.

Il parvint à retourner en Auvergne et à s'y cacher dans les montagnes. Ma mère demeura à Lyon, en attendant son départ pour Paris ; un oncle de mon père, chanoine du grand chapitre, y resta avec elle. On su-

bissait à chaque instant des visites domiciliaires. Elle lui avait trouvé une cachette dans un cabinet, dont on masquait la porte avec le lit de la femme de chambre : ils n'avaient pas songé jusque-là à le déranger.

Un jour, ils arrivèrent. Le chanoine était très enrhumé, il toussait à s'arracher l'âme ; ma mère se dit qu'il ne pourrait pas s'en empêcher et qu'il serait découvert. C'était l'échafaud pour tous les deux. La femme de chambre était malade et couchée.

Il fallut recevoir les gens de la section et les conduire partout ; ma mère, malgré ses inquiétudes, les accueillit le sourire sur les lèvres. Les femmes ont du courage ! Elle avait changé de nom et se faisait passer pour n'être pas mariée. Ils lui firent des plaisanteries sur le célibat ; une jolie citoyenne comme elle devait trouver un bon patriote. Ils la tutoyèrent, elle le leur rendit.

En entrant dans la chambre de la femme de chambre, ils l'entendirent se plaindre, elle souffrait beaucoup ; un d'eux dit :

— Cette femme crie trop pour que ce soit naturel, il doit y avoir quelque ruse et quelque cachette par là.

Vous jugez quelle frayeur pour ma pauvre mère !

La femme de chambre ne jouait point la comédie ; quand on ouvrit son rideau et qu'on la regarda, on en fut heureusement convaincu. La porte secrète ne fut pas découverte et, par miracle, l'oncle ne toussa pas.

Ils s'en allèrent ; ma mère les accompagna jusqu'au haut de l'escalier, ensuite elle se mit à la fenêtre et les regarda s'éloigner. En face d'elle demeurait un mauvais savetier ; lorsqu'il les vit paraître, il les interpella :

— Eh ! bien, vous n'avez rien trouvé chez la petite citoyenne ?

— Non.

— Pourtant le calotin y est bien.

Ils se consultèrent un instant, relevèrent les yeux, virent ma mère à la fenêtre qui leur souriait, bien

qu'elle fût plus morte que vive ; elle avait tout entendu. Ils continuèrent leur chemin.

— Si elle était laide, murmura le dénonciateur, ils y regarderaient davantage.

Mes parents avaient connu à Lyon une femme fort singulière que j'ai revue depuis avec ma mère à Paris, lorsque je vins pour mon éducation : la baronne de Ferica. C'est une des curiosités du siècle. Quand je lui fus présentée, elle était très vieille et j'en avais une peur horrible. Je n'ai jamais rencontré rien de pareil.

Toujours vêtue de noir et de jaune, elle avait le plus étrange accoutrement du monde : de la poudre, une mante, un bonnet à pouf, un coqueluchon, je ne sais quoi. Les enfants la suivaient dans les rues. On l'appelait la *Physique ;* ce qu'elle racontait était inimaginable. Elle allait à la cour dans cet équipage, et Louis XVIII aimait fort à causer avec elle ; il s'en divertissait.

Un jour, elle lui apporta un bouquet de pensées et lui dit en le lui présentant :

— Sire, je n'en ai pas une qui ne soit pour vous.

— Aussi les conserverai-je, baronne, répondit le roi.

Dans sa jeunesse, elle avait eu un faible pour le chevalier de Cubières[1] et portait dans un médaillon le

1. Michel de Cubières-Palmezeaux, connu sous le nom de Dorat-Cubières, né à Roquemaure (Gard), le 27 septembre 1752, mort à Paris, le 18 août 1820. Publia ses premiers vers légers dans l'*Almanach des Muses* de 1772 et, de son autorité privée, ajouta, en 1791, à son nom celui de Dorat dont il n'était nullement parent, mais qui avait encouragé ses premiers essais. Il remplit les fonctions de secrétaire greffier de la Commune du 10 août. Lors des massacres de septembre, il sauva la vie au comte de Barruel-Beauvert et à la comtesse d'Angiviller. Tour à tour il chanta le 18 Brumaire, Marengo et le retour des Bourbons. Sa vieillesse et sa fin furent malheureuses. Il écrivit des vers en grand nombre et composa quelques pièces de théâtre. Ch. Monselet a cité des stances charmantes sur une lettre brûlée, dans un volume intitulé *Les Oubliés et les Dédaignés*.

seul souvenir qu'il lui eût laissé, en la quittant, l'ingrat. Ce souvenir était un insecte, que je ne me permettrai pas de nommer et qu'elle avait sans doute cueilli dans les beaux cheveux de son infidèle.

Le jour de son départ, elle traversait, éplorée, la place de Bellecour, lorsqu'elle rencontra ma mère accompagnée d'une jeune femme qui s'appelait, je crois, la comtesse de Montries. Dès qu'elle les aperçut, elle courut à elles, en s'écriant :

— Eh bien, mesdames, il est parti !

— Et qui donc?

— Le chevalier de Cubières ; il ne m'a laissé qu'un... Je le conserverai toute ma vie !

Elle a tenu parole; et ce n'était pas la seule relique de ce genre qu'elle possédât. Avant d'aimer le chevalier, elle avait beaucoup aimé son mari et elle l'avait perdu. On l'embauma, elle se fit donner ses ongles, puis lorsqu'un homme lui faisait la cour — il paraît que, si elle avait toujours été folle, elle avait été jolie autrefois — elle lui demandait comme preuve de tendresse de couper ses ongles chez elle. Personne ne comprenait rien à cette fantaisie. Quand elle eut complété sa collection et que l'âge lui défendit de la rendre plus considérable, elle fit fondre toute cette corne et en confectionna un petit vase, une sorte d'urne lacrymatoire, qu'elle posa sur sa commode, tout orné d'immortelles, et qu'elle couvrait de ses pleurs chaque fois que ses regrets collectifs devenaient plus violents.

Elle montrait volontiers ce joli vase et en racontait l'origine avec complaisance.

Elle demeurait rue de la Lune, ce qui me semblait bien choisi pour une lunatique comme elle. Du reste, bonne femme, incapable d'aucun mal et capable de beaucoup de bien. Elle avait de l'esprit et des saillies fort drôles, mais il lui manquait des phases dans le cerveau.

Cette ville de Lyon était très bien habitée avant la Révolution. Je ne me souviens pas de tous les gens

dont j'ai entendu parler, si ce n'est de la famille de Peronny, probablement celle du célèbre avocat de ce nom; puis d'une créole amie intime de ma mère, avec laquelle j'ai passé toute mon enfance.

Mes parents l'avaient connue fort riche, mais la révolte des noirs, à Saint-Domingue, lui fit tout perdre. Elle devint je ne sais quoi pendant la Terreur et vécut comme elle put. Quand mon père fut fixé à Poitiers, lé premier soin de ma mère, qui l'aimait beaucoup, fut de l'engager à venir chez elle. Elle y arriva peu de temps après avec une jolie petite guenon qui s'appelait Moulek et dont je raffolai bientôt, car elle avait une intelligence et une malice sans pareilles, et bien des gens n'auraient pas médité et exécuté comme elle ses plans et ses vengeances.

J'ai envie de raconter tout de suite un de ses traits, qui m'entraînera dans une longue digression et dans la peinture de plusieurs portraits; nous reviendrons ensuite à Mme Desmarates, sa maîtresse. Les originaux ne manquaient pas en ce temps-là à Poitiers. C'est une vraie galerie et, je le répète, impossible à retrouver.

Il y avait à cette époque, une vieille femme, nommée la baronne de Keating. Elle avait peut-être été belle du temps du roi Guillemot, elle ne l'était plus; on l'accusait d'être coquette, parce qu'elle mettait du blanc et du rouge, se peignait les sourcils et portait un tour noir formidable. Elle avait des loques et des toilettes comme il n'en existe pas; on s'en moquait assez volontiers dans le monde, où on est sans pitié pour les ridicules. C'était pourtant une personne d'excellente compagnie, distinguée et très aumônière; les pauvres de la ville en savaient quelque chose.

Sa seule passion, c'étaient les chats, des angoras splendides; comme Mme Helvétius[1], elle leur faisait les

1. Mlle de Ligniville avait épousé Claude-Adrien Helvétius, né en 1715, mort en 1771, fermier général, un des protecteurs de la

honneurs du salon, elle les nourrissait au blanc de poulet et les comblait de tous ses soins ; ils étaient célèbres, on en parlait partout.

J'avais alors quatre ou cinq ans ; j'allais quelquefois passer la journée chez une amie de ma mère, M[me] de Richier, qui m'avait prise en très grand goût, qui me donnait des poires tapées, surnommées par moi des petits jambons. Elle me faisait beaucoup causer, et voilà qu'un jour, j'ignore à propos de quoi, je lui raconte une histoire incroyable à laquelle elle ne comprit rien, et je le conçois.

M[me] de Keating avait donné un bal pour les chats, elle y avait invité tous les animaux célèbres de la ville. Moulek y était allé en habit rouge. On avait fait ripaille d'ortolans et de dindes aux truffes. Pour ces messieurs, ils avaient été servis dans de la vaisselle plate par des laquais en grande livrée. Les propriétaires des invités en étaient sortis contents et ravis, mais certains amours-propres étaient ulcérés, on avait oublié plusieurs caniches et deux ou trois matous. M[me] Lapeyre entre autres, était exaspérée : Tivoli n'avait pas été prié ! M[me] Lapeyre était une excellente amie de ma mère, elle avait un abominable carlin du nom de Tivoli, affligé d'infirmités et de parfums insolites. Elle l'adorait jusqu'à broder son portrait sur un tapis. La petite-fille de M[me] Lapeyre, M[lle] Coinchon, a été la première femme de M. Lafarge.

Cette histoire annonçait des dispositions futures à l'état de romancier, car il n'y avait pas un mot de vrai. Il paraît que j'y étais sujette, car lors de ma première communion, ma mère en avait prévenu le curé de Notre-Dame, le respectable M. Montrousseau.

philosophie au XVIII[e] siècle. En 1750 il abandonna sa ferme et publia son œuvre capitale, *de l'Esprit*, où il établit la nécessité d'appuyer la morale sur l'amour de soi, et de faire reposer sur le matérialisme la conception de l'univers. Le livre, condamné par le pape, le Parlement et la Sorbonne, fut brûlé en place de Grève.

Voyant que je ne m'en accusais pas, il m'interrogea à cet égard et me parla des beaux contes que je débitais. Ce n'était point un péché à mes yeux sans doute, car je répondis sans hésiter :

— Oh! quant à cela, mon père, quand je n'en sais pas, il faut bien que j'en fasse.

Je ne sais comment j'avais envoyé Moulek chez M[me] de Keating, car il avait pour elle une haine que rien ne put apaiser, et cela parce que la baronne l'avait traité une fois de sale et de vilaine bête.

M[me] de Keating dînait chez nous. La guenon était sur le poêle de l'antichambre, elle adorait le tabac, sa volupté suprême était de se rouler dedans. Son ennemie, pour se raccommoder avec elle, lui donna sa tabatière et en reçut un parfait accueil. On se mit à table, on n'y pensa plus. Avant de remonter, M[me] de Keating voulut reprendre sa boîte, Moulek la lui rendit avec force danses et grimaces; elle s'était frottée de tabac, sa gaieté était extrême. Elle avait des airs de malice triomphants.

Lorsque M[me] de Keating ouvrit la tabatière, elle la trouva entièrement vide de tabac, mais pleine de quelque autre chose que Moulek y avait soigneusement déposé, dans l'espoir probablement qu'elle y plongerait les doigts sans y regarder.

Vous conviendrez que ce tour était disposé, préparé en perfection et que rien n'y a manqué, pas même l'hypocrisie. Une femme n'aurait pas mieux fait.

M[me] Desmarates est restée plusieurs années à la maison, elle y est même venue à deux reprises différentes, et cela sans la plus légère rétribution. On était si hospitalier alors!

Plus tard, elle obtint la place d'ingénieur du cadastre à Poitiers, pour son fils Baudoin, garçon très distingué de toutes façons. Parente de l'impératrice Joséphine, elle fut très protégée par elle, elle en eut une pension et des secours, je crois.

Baudoin Desmarates fut ensuite nommé à Vannes. Sa mère y est morte et lui probablement aussi. Je l'ignore, ils avaient cessé toutes relations avec nous. Le passé s'oublie si vite.

CHAPITRE VII

La gloire et la poudre à canon. — M. Chéron, auteur du *Tartufe de mœurs*. — Son enterrement. — Les prêtres. — Effroi qu'ils inspirent. — Mme Chéron. — L'abbé Morellet. — Le fils de Marmontel. — Talent de Mme Chéron. — Sampa-relli. — M. Leydet, premier président. — Le président de Bonnegens. — Les assemblées. — Les bottes. — Le président *Bonbon*. — La pomme. — Le vicomte de la Châtre. — Mirecourt. — Leur costume. — Leurs habitudes. — Leur mort. — Le chevalier Dancel. — Mme Keant. — Histoire des trois sœurs. — La folle. — Mme de Saint-Fief.

Tout se remettait. L'Empire se consolidait. Les places et les emplois étaient occupés par des gens que le gouvernement cherchait ou acceptait, mais qu'on triait le plus possible. Il accueillait avec bienveillance ceux de l'ancien régime et ne prenait, au contraire, qu'avec une extrême réserve les hommes de la Révolution. Il s'en défiait, et leurs antécédents le rendaient timide pour l'avenir.

Le vœu général de la nation était le repos intérieur ; elle respirait à peine, et elle savait déjà qu'il lui faudrait fournir les frais de la guerre contre l'Europe, qui nous menaçait. L'idée de la gloire est toujours puissante sur les Français et leur fait consentir à bien des choses.

Avec de la poudre à canon
La gloire a sucré sa tisane.

Celui qui a dit cette bêtise sur nous était un observateur, ou bien il n'en a pas senti la portée. Nous avalons toutes les tisanes de la main de la Gloire.

Les départements avaient des préfets : celui de Poitiers était M. Chéron, auteur du *Tartufe de mœurs*, une des bonnes pièces données en ce temps-là à la Comédie-Française. Je ne puis pas dire que je me rappelle rien de lui, si ce n'est sa mort. Je rencontrai son convoi dans la rue, en me promenant avec ma bonne. Je ne vis qu'une chose : les prêtres qui l'entouraient et qui le portaient en terre ; j'en ressentis une si vive frayeur, que depuis ce moment et pendant plusieurs années, dès que j'en apercevais un, je me trouvais mal.

M. Chéron[1] était un homme excellent en même temps qu'un homme de grand mérite. Ma famille était intimement liée avec lui. Sa femme, que j'ai souvent vue depuis, était une personne de beaucoup d'esprit et d'une éducation supérieure. Nièce de l'abbé Morellet, l'encyclopédiste, elle habitait avec lui et une autre de ses sœurs, un appartement dans l'hôtel de M. d'Aligre, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Je n'ai vu l'abbé Morellet qu'une fois; je ne me rendais pas compte alors de son importance, de sorte que j'y portai peu d'attention. Marmontel était le beau-frère de Mme Chéron, il avait épousé sa troisième sœur, qui mourut jeune de la poitrine et ses enfants aussi.

Je vois encore un de ses fils qu'on avait envoyé à

1. Louis-Claude Chéron de la Bruyère né à Paris (1758), administrateur de Seine-et-Oise (1790), député à l'Assemblée Constituante (1791), suspect et incarcéré, délivré par le 9 thermidor; nommé membre du conseil des Cinq-Cents il refusa d'accepter. Préfet de la Vienne (1805), il mourut à Poitiers (1807). Il composa plusieurs pièces : *Caton d'Utique*, 3 actes (1789), le *Tartuffe de mœurs*, imitation de Sheridan (*School for scandal*), produite en 1789 en 5 actes, puis en 1801 en 3 actes, enfin remise en 5 actes (1805). Il a laissé divers ouvrages en manuscrits et a fait une bonne traduction de *Tom Jones*.

Poitiers chez sa tante, espérant que le changement d'air lui ferait du bien; il avait un beau visage pâle, des cheveux noirs. Il venait souvent rendre visite à mon père et à ma mère, et il était si faible, qu'il lui fallait s'asseoir aussitôt qu'il avait monté l'escalier. Il retourna mourir à Paris bien peu de temps après.

Mme Chéron avait un grand talent sur le piano, et sa sœur, Mlle Beltz, une voix superbe. Elles faisaient à la préfecture d'excellente musique. Je me rappelle parfaitement un artiste italien qu'elles avaient fait venir et qui s'appelait Samparelli. Il composait de jolies romances qui, depuis lors, me sont restées dans la tête, une entre autres, sur des paroles de Gœthe, qu'on a si souvent mises en musique depuis, mais jamais d'une façon plus heureuse :

La connais-tu, cette heureuse contrée
Où croît l'olive et l'orange dorée?

Après la perte de son mari, Mme Chéron retourna près de son oncle, mais les relations sont restées très intimes entre les deux familles, tant qu'elle a vécu. Elle a laissé un fils unique, propriétaire du château d'Auvers, près de Pontoise.

La cour royale avait remplacé le parlement de Poitiers; le premier président était M. Leydet, ancien avocat à Bordeaux, mort plus que centenaire, et à son poste, alors inamovible. Parmi les présidents de chambre, il s'en trouvait un, dont toutes les femmes raffolaient, c'était encore un original.

Je ne me souviens pas de ses antécédents, mais il était de Saint-Jean-d'Angely et il s'appelait M. de Bonnegens. Il avait dû appartenir à l'ancienne magistrature; très vieux, infirme des jambes, il allait toujours; sa coiffure à l'oiseau royal, ses ailes de pigeon poudrées, son crapaud se voyaient à toutes les *assemblées*. Ainsi s'appelaient les soirées. Il portait un petit chapeau de soie à claque, qu'il plaçait sous

son bras et ne mettait jamais sur sa tête, même dans les plus grands froids de l'hiver : aussi sa poudre était-elle irréprochable. Toute la ville le connaissait, il passait par les rues, nu-tête, vêtu de noir, obligé de mettre des pantalons à cause de ses jambes, ce qui le contrariait bien. Quant à des bottes, il n'en voulut jamais entendre parler, non plus que mon père et tous les hommes de cet âge-là. Ils portaient des bas de soie et des souliers à boucle d'or. C'était pour eux aussi obligatoire que la tabatière guillochée et le jabot plissé. Ils disaient avec un grand mépris :

— Les bottes sont bonnes pour les cochers, et les pantalons pour cette génération manquée, qui a des jambes mal faites.

Et ils montraient orgueilleusement leurs gros mollets et leurs jarrets fins.

Cependant, j'ai vu un autre vieillard de cette époque accepter un arrangement bien étrange à cet égard. Je vais vous le raconter après avoir achevé le chapitre du président Bonnegens. Nous l'appelions le président *Bonbon*. Il vivait encore quand je me suis mariée et il en avait plein les poches. Ses bonbons étaient exquis; il les faisait venir de Paris, des meilleurs endroits. C'était une sorte de représentation de la pomme; il ne les donnait qu'à la plus jolie, ou du moins qui lui semblait l'être. Il fallait qu'il nous eût toutes vues avant de faire son choix, alors il se décidait. Quand on avait obtenu la boîte de fines pralines ou le sac de fruits confits, on prenait un certain air d'importance. Il distribuait des accessits en manière de consolation à quelques autres; c'étaient deux ou trois dragées. Il fallait s'en contenter; et celles qui n'avaient rien du tout faisaient la moue; c'est qu'elles étaient laides ou que leur toilette était peu réussie.

L'autre vieillard dont je vous parlais était tout l'opposé de celui-ci. Il avait une apparence formidable, grand, gros, des yeux à fleur de tête, de gros sour-

cils en brosse hérissée par-dessus, haut en couleur, un nez et un menton de polichinelle ; il ne parlait à personne et vivait d'une façon étrange.

Il s'appelait le vicomte de la Châtre et appartenait à une des plus hautes familles du pays. C'était un ancien officier, qui avait été à Fontenoy! Quand je l'ai connu, il était âgé de quatre-vingt-six ou sept ans. Chaque après-midi, quelque temps qu'il fît, il allait se promener à Blossac, ou plutôt s'asseoir sur un banc où mon père le rejoignait; ils parlaient de leur jeunesse et du temps passé. Je les retrouvais presque toujours, j'allais jouer autour d'eux, je les écoutais sans les comprendre, hélas ! et que je le regrette aujourd'hui ! combien de choses j'aurais à dire ! Il ne m'est resté de la fréquentation de ces gens-là qu'une seule impression : celle d'un penchant invincible vers ce temps qui me semblait si beau et que l'on ne devait plus revoir.

Le vicomte habitait une petite maison, rue de la Tranchée, avec un vieux valet de chambre, Mirecourt, qui ne le quittait jamais. Personne n'y mettait le pied, on n'y recevait pas un être, pas même des marchands et des fournisseurs. Le maître et le domestique mangeaient à l'hôtel des Trois-Piliers, l'un à la table d'hôte, l'autre à part dans un office séparé. L'attachement de ces deux vieillards l'un pour l'autre avait quelque chose de touchant. Mirecourt était un de ces serviteurs modèles comme on n'en trouve plus : un Caleb. Il avait trois ou quatre ans de plus que son maître et disait avec complaisance et d'un ton naturel dont je ne peux donner l'idée :

— M. le vicomte est un enfant !

Tous les deux étaient vêtus de drap gris, seulement de nuance différente, l'habit français, la veste, la culotte et les bas de même couleur. M. de la Châtre portait une perruque à marteaux avec une bourse ; on ne la poudrait pas souvent. Celle de Mirecourt était ronde, il ne se fût pas permis autre chose.

Vous comprenez que les pantalons leur étaient en horreur; cependant sur la fin, le vicomte ayant eu froid, se mit à en porter avec un amendement qui réjouit toute la ville. Il ne se décida pas à quitter ses culottes et les garda par-dessus, la jarretière serrée aux genoux, de sorte que le bas du pantalon sortait en plis, comme les canons du temps de Molière. C'était bien drôle.

Le vicomte mourut et le pauvre Mirecourt ne put lui survivre que quelques mois, peut-être moins. Son maître l'avait laissé gardien de sa maison; il n'en sortait littéralement que pour manger, sans échanger un mot avec personne. Le reste du temps, il restait appuyé mélancoliquement à la croisée, regardant sans voir ce qui se passait dans la rue, et achevant de mourir, sans se consoler d'avoir perdu celui qu'il avait aimé uniquement toute sa vie.

Puisque je suis aux habitués de Blossac, il m'en reste encore deux à faire connaître. Le premier était le chevalier Dancel, un émigré rentré sans sou ni mailles, vivant d'une manière phénoménale et dont l'honorabilité ne fut pas suspectée une minute, au milieu de ses misères et de ses industries pour la cacher.

C'était un petit homme à profil de polichinelle aussi, mais qui sacrifiait à la mode du jour par un affreux gazon se confondant avec les sourcils. Il s'habillait en couleur marron, et ses vêtements, toujours propres et soigneusement entretenus, lui duraient des années entières.

Sa gaîté était inouïe; au milieu de ses tribulations, il riait sans cesse et faisait rire les autres. Un roi l'eût pris pour son fou; il avait de l'esprit et des saillies. Je l'aimais extrêmement et je l'appelais mon chevalier. On se l'arrachait dans le monde. Il avait chaque jour cinq ou six dîners en ville, son couvert était mis partout.

Passionné pour la musique, il raclait du violon-

celle et organisait chez lui des quatuors avec tout ce qu'il pouvait dénicher d'amateurs. Beaucoup de gens le prenaient pour fou et s'en moquaient. C'était une nature artiste, enthousiaste, ardente. Il avait dû avoir les passions vives et dévouées, car son cœur était bon et sa loyauté sans pareille.

Inutile d'ajouter que tous ces personnages-là étaient d'ardents royalistes ; on ne les eût pas admis sans cela dans la société. La première question, lorsqu'il s'agissait d'un nouveau venu, était celle-ci :

— Comment pense-t-il?

Et la réponse devait être :

— Il pense bien.

Autrement, toutes les portes lui étaient fermées.

L'autre habitué de Blossac était une femme et, qui pis est, une folle appelée Mme Keant, veuve d'un sellier. Ceci n'a pas l'air d'un commencement de roman et pourtant c'en est un véritable, par les antécédents du moins.

Une pauvre famille avait trois filles de dix à treize ans, qui annonçaient devoir être très belles. C'était avant la Révolution. Leurs parents moururent, elles restèrent orphelines et abandonnées ; les voisins en eurent pitié et les recueillirent en attendant qu'on pût les placer quelque part. Parmi les bourgeois du voisinage, trois étaient renommés pour leur amour du plaisir, ils avaient une petite aisance, ils étaient jeunes et ils comptaient sur un avenir qui ne devait pas leur manquer.

Ils virent ces trois jeunes filles et ils eurent un bon mouvement ; les mauvaises langues leur prêtèrent de coupables intentions, l'avenir ne les justifia pas.

Ils prirent à leur charge, chacun une de ces enfants et les placèrent dans un couvent, afin de leur donner de l'éducation. La Révolution éclata ; deux d'entre eux se jetèrent dans les hasards, le troisième resta à son commerce ; ce fut le seul obscur. Ses amis devinrent, dans la suite des temps, l'un, le militaire,

général de brigade, l'autre receveur général. Ils sont tous les deux bien connus et leurs enfants occupent encore de belles positions.

Quand leurs protégées furent en âge, ils les épousèrent ; elles avaient tenu les promesses de leur enfance et étaient devenues d'une beauté splendide. Il paraît que l'éducation leur avait peu profité ; néanmoins, l'une d'elles surtout est devenue célèbre par ses bons mots et ses *pataquès*.

La plus jeune, échue au sellier, l'épousa comme ses sœurs, appelées à des destinées plus brillantes ; elle en fut très aimée et l'aima tant que en le perdant, le chagrin la rendit folle. Une folie douce, il est vrai, et bien inoffensive, qui ne manquait pas d'une certaine poésie. On voyait qu'elle avait été charmante ; elle prenait encore un soin infini de sa personne. Toujours vêtue de blanc, n'importe la saison, elle portait une sorte de peignoir, avec une grande pèlerine, comme un camail, des souliers de satin rose et un chapeau en casque, quelquefois en soie, quelquefois en papier.

Elle se promenait toute la journée à Blossac, appuyée sur son ombrelle, sans regarder personne, sans parler à qui que ce fût. Elle chantait souvent et toujours des airs inconnus, pleins de tristesse, sur des paroles qu'elle composait et qu'on ne distinguait pas facilement. Dès que les grilles s'ouvraient, elle arrivait, et le concierge devait l'avertir avant de les fermer. On prétend qu'en été elle a passé plus d'une nuit à errer au clair de lune, comme un spectre, dans ces grandes allées, quand on ne la retrouvait pas.

Je ne me souviens plus de l'époque de sa mort. Je sais que nous allions souvent, nous enfants, tourner autour d'elle, surtout quand elle avait le fameux casque de papier, orné d'une queue de cerf-volant. Elle se laissait approcher et regarder même par les petites filles bien vêtues ; mais les petits garçons et les

enfants déguenillés ou malpropres lui étaient antipathiques, elle les chassait avec son ombrelle.

Pauvre femme! qui sait quelles étaient ses pensées et ses regrets?

Puisque je suis dans une galerie de portraits, je veux encore faire celui d'un gentilhomme assez incompris pour tout le monde et qui vivait aussi à sa guise, autrement que les autres. M. de Saint-Fief était fort instruit, fort savant même; c'était un ingénieur amateur. Il s'était complètement retiré du service et avait pour les gouvernements nouveaux une répulsion allant jusqu'à la haine. Il s'exprimait dans des termes les plus violents, comme Alceste, sans rien ménager; il enveloppait le genre humain tout entier dans cette colère, n'admettant pas que quelqu'un ou quelque chose pût avoir une valeur depuis la chute de la République.

Il avait chaudement adopté les idées nouvelles, sans pour cela donner dans les excès sanguinaires. Athée en ce pays dévot, il était aussi exécré qu'il exécrait les autres. Mon père le voyait et ma mère aussi, parce que tous les deux aimaient les gens distingués; celui-là l'était beaucoup. Il jouait assez gros jeu en comparaison des autres personnes de la société, et il perdait presque toujours. Le jeu à la mode était le quinze.

Ma mère racontait qu'un soir elle l'avait surpris se promenant sur la terrasse; il avait quitté le jeu en y laissant son dernier écu; il se frappait le front, faisait des grands bras et répétait :

— Il ne peut pas y avoir un Dieu! s'il y en avait un, il ne me persécuterait pas ainsi, car je ne suis ni juif, ni mahométan, ni même gentil...

Il s'arrêtait là-dessus, il est vrai qu'il ne l'était pas.

Brusque, brutal, grognon, il ne put jamais vivre avec une aimable et excellente femme qu'il avait; plus il vieillit, plus il se comprima dans son incrédulité et dans ses utopies. Ses opinions lui étaient propres;

aussi ne voyait-il absolument personne d'aucun parti. C'était un homme tout d'une pièce, inflexible, un de ces caractères de fer qu'engendrent les guerres civiles ; il eût joué un rôle remarquable du temps de la Ligue ou même du temps de la Révolution, s'il eût eu des principes en harmonie avec ceux de quelque chef de parti.

C'était un rêveur positif, singulière espèce de rêveurs. Ceux-là sont encore plus difficiles à satisfaire que les autres ; ils veulent allier l'idéal avec la matière, ce qui est plus antipathique que l'eau et le feu.

M. de Saint-Fief est mort très âgé. Il eut une verte vieillesse et pas ou très peu d'infirmités. Je descendis chez lui à un voyage que je fis à Poitiers, en 1835, et il me parut bien extraordinaire, je l'avoue ; il m'inspirait une sorte de crainte par l'impossibilité de le satisfaire en quoi que ce soit. Je n'ai pas souvenance d'avoir connu un homme aussi bizarre, aussi curieux que celui-là !

CHAPITRE VIII

La maison de ma mère. — La société des Hautes-Treilles. — Les vieilles femmes. — Nos jeux à la douairière. — L'abbé de Pradt. — Sa tabatière. — Mes vers et mes bonbons. — La neige. — Le bal par la fenêtre. — La robe de satin à queue. — Comparaison. — La roche Posay. — Les diamants bêtes. — Première éducation. — Les vers sur la mort d'Henri IV. Les Feuillants. — Mon entrée au couvent. — Mme Chobelet. — Mes plans de conduite.

Ma mère recevait beaucoup. Elle avait une *assemblée* tous les samedis, de grands dîners, au moins une fois par mois et un bal immense le Mardi-Gras, de fondation. Ce qu'il s'y mangeait de truffes, de galantine, de hures de sanglier et je ne sais quoi encore, ne peut se dire. Mon père avait la meilleure cave de la ville, il donnait des vins exquis et on ne s'en faisait pas faute.

Chaque jour, un ou deux amis venaient s'asseoir à sa table, justement renommée pour sa délicatesse. La société tout entière affluait chez nous. Un des quartiers de la ville, dont j'ai déjà parlé, le quartier des Hautes-Treilles, ne se mêlait pas aux autres, si ce n'est dans les occasions solennelles. Là demeurait toute la vieille noblesse, dont la manière de vivre ne ressemblait en rien à celle des autres.

On allait à la messe le matin, puis l'on déjeunait,

puis l'on restait chez soi jusqu'à midi, heure irrévocable de dîner. Ensuite, commençaient les visites. Dans les maisons les plus huppées, il y avait toujours cinq ou six parties de boston, de reversis ou de piquet. Le whist y était inconnu, excepté de quelques douairières, anciennes émigrées, qui l'avaient appris en Angleterre. Pendant le jeu, on recevait. Là s'échangeaient les nouvelles et se faisaient les réputations. Les vieilles femmes tenaient une place importante dans le monde.

Je me souviens de l'effet que me produisaient ces douairières. J'étais impressionnée en leur présence, je n'osais pas lever les yeux ; un blâme ou un éloge de leur part me touchait extrêmement. C'étaient pour nous toutes des êtres sacrés. Nous les écoutions en silence, avec une attention ou un plaisir très vifs ; je dirai plus, nous les cherchions. Il est vrai qu'elles étaient charmantes ; elles savaient tout dire, elles avaient des manières de grandes dames, des airs de tête, des modes de traîner leurs robes et de relever leurs mantes qui nous ravissaient.

Un de nos jeux favoris était de nous répandre de la farine sur la tête, pour imiter la poudre, et de nous donner la tournure de Madame telle ou telle, celles qui nous plaisaient le plus. J'ai joué bien des fois à la douairière et j'étais la grand'mère de mes compagnes, ce qui m'amusait infiniment.

Dans les grands dîners, mon père engageait les autorités de la ville. Parmi celles-ci était l'évêque, abbé de Pradt[1], l'*aumônier du dieu Mars*. Il m'avait

1. Dominique Dufour de Pradt, né à Allanches (Auvergne) en 1759, mort à Paris en 1837. Son père s'appelait simplement Dufour, il ajouta à son nom celui de sa mère. Envoyé en 1789 aux états généraux, il vota avec la minorité de l'Assemblée. Duroc, dont il était un peu le parent, le présenta au Premier Consul qui l'attacha à sa personne en qualité d'aumônier. Après le sacre, il fut nommé évêque à Poitiers, baron de l'Empire et reçut une gratification de 40,000 francs, plus une tabatière. En

prise dans une affection singulière, et pour une singulière raison.

Un jour, il dînait à la maison avec les grands-vicaires et je ne sais combien de curés ; il y avait eu une cérémonie religieuse, qui avait amené ce repas. Tant il y a, qu'il devait y avoir au moins sept à huit prêtres, ce qui me fit dire à maman :

— Vous avez l'évêque avec tous ses abbés ; avez-vous aussi le bon Dieu ?

Ce mot fut répété à table. M. de Pradt voulut me voir. Vous savez mon aversion pour cet habit : lorsque j'en vis un si grand nombre autour du couvert, je me mis à pousser des cris affreux. L'évêque, pour m'apprivoiser, me mit entre les mains une magnifique tabatière en or, enrichie de brillants avec le portrait de l'empereur, qui lui en avait fait présent. Je m'en saisis et je me mis à courir au jardin, où mon premier soin fut d'enterrer le bijou, afin de me venger sur lui de la crainte que m'inspirait son propriétaire. On vint me le redemander et je m'obstinai à me taire, ce qui poussa au plus haut point l'inquiétude de l'évêque. Je crois qu'il se repentait amèrement de m'avoir confié un pareil jouet. On le chercha partout, ce qui m'amusait fort ; ma mère avait une peur effroyable que je ne l'eusse jeté dans le puits. Enfin, je me décidai à le rendre et, depuis ce moment, l'aumônier de l'empereur eut pour moi une amitié qui ne se démentit pas tant qu'il resta à Poitiers.

Chaque matin son valet de chambre m'apportait de sa part un bouquet de roses et un cornet de bonbons, et cela l'hiver comme l'été. L'hiver, c'étaient des roses du Bengale. Je n'étais pas peu fière d'un tel hommage

1805 il officia à Milan lors du sacre de Napoléon comme roi d'Italie, devint archevêque de Malines, grand-officier de la Légion d'honneur. En 1814, il fut l'un des premiers au partage de la curée. Louis XVIII le nomma grand-chancelier de la Légion d'honneur.

et les autres petites filles me l'enviaient. Elles m'appelaient la bonne amie de Monseigneur.

Je me souviens encore de plusieurs particularités de mœurs.

Une année, il y eut tant de neige que les voitures ne circulaient pas et qu'elle était relevée autour des maisons jusqu'au premier étage pour faire un chemin. Ma mère avait un grand bal à l'*Olympe*. C'étaient des bals de souscription, dans une chambre assez laide, où n'allait que la première société. Impossible de sortir par la porte encombrée tant la neige tombait à flots. Elle se couvrit bien, mit des chaussons de lisières et se disposait à braver les frimas, lorsqu'on constata l'impossibilité. Elle se résignait à rester alors, mais ce n'était pas le compte de ces messieurs. Arrivés au bal et n'y trouvant aucune femme, ils se partagèrent pour aller les chercher toutes et leur faciliter les moyens de transport.

Pour ma mère, ils appliquèrent une échelle à la fenêtre de son boudoir et ils la firent descendre par là ; j'y étais, je m'en souviens comme d'hier. Ensuite, ils avaient amené une chaise à porteurs et elle s'en alla ainsi. Sa toilette était une robe de satin blanc, garnie de draperies de crêpe cerise, relevées de distance en distance par des perles. Pour danser, on relevait la queue de sa robe sous son bras et la grande difficulté était de le faire gracieusement.

Voilà comment on aimait le plaisir et comment les hommes étaient soigneux pour les femmes alors. Aujourd'hui, en pareil cas, ils s'en iraient tranquillement chez eux ; à moins qu'il ne s'agit de drôlesses, pourtant, auquel cas ils iraient les chercher sur les toits. Pour ces demoiselles, ils ne reculent devant rien.

Un autre de mes souvenirs, c'est un voyage à la Roche-Posay, petite ville où l'on prend les eaux minérales et qui n'est pas loin de Poitiers. Le pays est délicieux, les maisons sont bâties sur le bord de la Creuse, en amphithéâtre sur des rochers. Presque

toute la bonne compagnie des villes environnantes s'y rendait l'été ; on s'y amusait beaucoup. C'étaient des parties de campagne continuelles, des visites aux châteaux voisins, entre autres à celui d'Arambure, très proche de la ville. On courait dans les bois, puis on revenait au salon, où l'on dansait, où l'on jouait la comédie ou des charades, toujours simplement et sans prétentions.

On emportait deux ou trois robes, pas davantage ; on les lavait quand elles étaient sales, et c'était tout. On allait au salon avec la toilette de promenade, les cheveux ornés de quelques fleurs des champs qu'on y avait placées. Un jour, j'avais la tête couverte de vers luisants et l'on me demandait ce que c'était que cette nouvelle parure.

— Ce sont des diamants bêtes, répondis-je.

Nous passâmes là deux ou trois mois et nous revînmes à Poitiers, pour l'hiver. On m'avait donné des maîtres de toutes choses, malgré mon jeune âge. J'annonçais des dispositions et l'on voulut les cultiver. J'appris promptement à lire et à écrire ; je mettais l'orthographe d'instinct, et, bien que j'aimasse passionnément à m'amuser, j'avais une telle mémoire que mes leçons n'en souffraient pas essentiellement.

Je griffonnais tout ce qui me passait par la cervelle, et puis j'allais courir avec mes chats, mes chiens, mes lapins noirs, donnés par la présidente Leydet. J'ai toujours adoré les bêtes.

Il en résultait une éducation fort décousue. On ne pouvait pas toujours être derrière moi, et je m'échappais dès que j'en voyais le joint. J'avais l'imagination poétique, cependant à ma manière, car ma mère étant allée un soir dans le monde, j'étais restée seule avec Mme Desmarates ; j'avais passé tout mon temps à écrire, sous prétexte de faire des vers sur la mort de Henri IV.

Le lendemain, ma mère me demanda à les voir. Je lui montrai cette sublime composition qui devait être

une curieuse rapsodie. Elle lut attentivement et n'y trouva pas les moindres lignes coupées.

— Mais ce ne sont pas des vers, dit-elle.

— Ce sont des vers en prose, je n'en veux pas faire d'autres.

Je n'étais pas très avancée, comme vous voyez, et ma science ressemblait un peu à celle de M. Jourdain. Mes parents s'occupaient sérieusement de moi et, après plusieurs consultations, ils demeurèrent d'accord que, dans une maison ouverte comme la nôtre, à cause des bureaux de mon père d'abord, et des visites incessantes d'un autre côté, l'éducation d'une jeune fille aussi étourdie et aussi éveillée que moi, était impraticable.

On me menaça du couvent, je ne fis qu'en rire, je ne savais pas trop ce que c'était. La mode des gouvernantes n'était pas trop répandue et l'on en n'eût pas trouvé une dans toute la ville certainement.

Au lieu de cela, la maison des Feuillants avait une réputation universelle. On y élevait toutes les jeunes personnes distinguées de la province. Ma mère hésita beaucoup avant de se décider; elle me représenta que, si je le voulais, je ne la quitterais pas, que je conserverais les délices de la maison paternelle. On ne me demandait pour cela qu'un peu d'aptitude au travail, que de ne point me déranger à la moindre mouche et d'être un peu plus obéissante.

Je le promettais chaque jour, et chaque jour je manquais à ma promesse. Il fallut donc prendre son parti. Ma mère alla s'entendre avec les religieuses. Il fut convenu que j'entrerais le 20 juin, et, comme je n'avais pas sept ans, je me trouvais la plus jeune de tout le pensionnat.

Je n'éprouvai aucun chagrin à cette nouvelle, j'ai la honte de l'avouer; c'était du nouveau et, à mon âge, la nouveauté avait un grand charme.

Mon père fut surtout douloureusement affligé; j'étais sa favorite, il m'aimait plus que tout au monde,

mais il était trop intelligent pour ne pas comprendre la nécessité de mon départ.

La veille au soir on fut bien triste. La maison allait être vide, mon frère aîné était à l'école militaire, le plus jeune au collège. Je fus bien embrassée, pleurée et chargée de bonbons et de jouets.

Le 20, avant huit heures du matin, je partais avec ma mère.

Je me rappelle mon entrée dans cette petite chapelle, bien modeste et pourtant si claire et si parfumée, le jour de Saint-Louis de Gonzague, patron de la jeunesse et du couvent. Ma mère m'avait conduite par la main dans le cloître jusqu'à la porte, et puis elle m'avait remise, en étouffant ses sanglots, à l'assistante-économe, Mme Lydie Chobelet, grande femme maigre, infirme, qui n'entrait pas dans les stalles de *ces dames* et qui se tenait près de la table de la communion, afin d'y aller tout droit, sans avoir besoin de marcher !

Moi, je ne pleurais pas, j'étais étonnée et contente ; j'avais vu beaucoup de petites filles de mon âge, qui jouaient l'instant d'auparavant dans le parterre, en attendant l'heure de vêpres. J'étais vêtue de blanc comme elles, j'avais une belle ceinture verte, des rubans verts à mon chapeau, ce qui indiquait ma destination à la quatrième classe. J'ouvrais de grands yeux, je comptais sur des récréations infinies et sur des travaux fort légers, puisque ma mère ne les dirigerait plus.

Ces religieuses avec leurs voiles baissés, leurs longs manteaux, leurs croix d'argent, me semblaient moins redoutables qu'elle. Je me sentais autre avec ces étrangères, dispensée de révolte que je n'aurais pas osé concevoir contre ma mère. Si elles n'étaient pas contentes, après tout, le malheur ne serait pas bien grand. Je me résignais d'avance aux pénitences et aux mercuriales. Qu'est-ce que cela, en comparaison de mon dîner retardé jusqu'à ce que j'eusse appris

une carte d'histoire ou de géographie ! Là était la privation humiliante. Mais ces béguines ! Je ne sais où j'avais entendu ce mot-là ; peut-être M. de Tudert ou le général de Vitré l'avaient-ils prononcé devant moi. Je m'étais empressé de le retenir, comme l'on retient ce que l'on ne devrait pas savoir.

Ma pauvre mère s'en allait prier et pleurer dans la *chapelle des étrangers*. Nous appelions ainsi un coin réservé pour les personnes du dehors, à côté de la sacristie ; une balustrade de bois nous en séparait seulement. Je la voyais très bien, agenouillée et le visage caché dans ses mains. Je ne comprenais pas sa douleur et je me disais :

— Pourquoi donc maman pleure-t-elle? Je suis très bien ici, et elle viendra me voir deux fois par semaine !

La Fontaine a raison, cet âge est sans pitié.

CHAPITRE IX

Éducation des couvents, supérieure à celle des pensions. — Mme Grosier. — Mme de Charbonnel. — Mme Laurent. — Le parloir. — Le jardin de M. de Pradel. — Mme de Chasseloup. — Le petit Chasseloup. — Mme des Brosses. — Mme Beaumont. — La nuit. — La classe supérieure. — Caroline de Moissac. — La mère Boué. — La rapiette. — Le bas de Pénélope. — Les quatre classes d'élèves. — Beautés de notre couvent. — La chanson du tambour. — *Me Festina.* — Ma composition de religion. — Mes amies. — L'ingrate. — Les Treize. — Le comte de l'Oiseau-Mouche. — Découverte.

Cette vie de couvent est, pour les petites filles qui ne sont pas élevées par leur mère, incontestablement la meilleure. Toutes les pensions, quelque bien tenues qu'elles soient, offrent des dangers et des inconvénients. Les maisons cloîtrées en présentent d'autres, mais ils sont moins graves et, entre les deux, l'hésitation n'est pas possible.

Je ne sais ce que sont aujourd'hui les communautés religieuses, mais à l'époque où j'y faisais mon éducation elles étaient fort régulières. Les *Dames du Sacré-Cœur* ne portaient pas encore ce nom, elles s'appelaient les *Dames de la Foi;* les Jésuites ne rentraient qu'en cachette, ils se déguisaient, et mes estimables maitresses étaient des jésuites *femelles*, ainsi que l'avouait avec orgueil une de nos sœurs.

La supérieure, Mme Grosier, était une personne de tête et de mérite, et elle eut, quelques années après, comme assistante, une femme de condition, parente éloignée de mon père, Mme de Charbonnel ; celle-ci avait les manières de la bonne compagnie, tandis que la supérieure conservait des façons bourgeoises. Je le distinguais à merveille, tout enfant que je fusse.

Je me souviens encore d'une belle créature appelée Mme Laurent; c'était pour nous la colombe de l'arche; elle nous ouvrait la porte du parloir quand nos parents nous y attendaient. Ce parloir était un grand salon triste, donnant sur la basse-cour et sur un certain pré bâti en terrasse, comme les jardins de Sémiramis, où nous n'allions qu'aux fêtes carillonnées ; on l'appelait le pré de M. Pradel.

A ce parloir trônait Mme de Chasseloup, avec ses lunettes et son tricot de laine, des couvertures éternelles! Elle en a fait, pendant sept ans que je l'ai vue là, deux fois par semaine. Elle a dû en faire jusqu'à sa mort. Mme de Chasseloup était veuve, elle avait un beau-fils, le *petit Chasseloup*, dont elle nous parlait sans cesse et qu'elle ne voyait plus.

Ce petit Chasseloup était pour nous un sujet inépuisable de conversation. Il avait ses partisans et ses détracteurs. On nous le donnait pour modèle, je soutenais qu'il était entêté et paresseux et que j'en ferais bien autant que lui.

Cette mère de Chasseloup était de Bordeaux ; elle en avait l'accent, dont nous nous moquions, bien entendu. L'accent traînard du Poitou ne valait pas mieux, il était moins spirituel et moins élégant. Notre directrice du parloir était née Mlle Laffitte et son mari appartenait, je le crois bien, à la même famille que tous les Chasseloup, très connus dans le monde.

Parmi nos maîtresses, celles que j'aimais le plus étaient Mmes Desbrosses et Beaumont. Chacune de ces dames avait une clientèle d'élèves, qui s'attachaient à elle et qui la regardaient comme leur mère ; on était

libre de choisir. La mode n'avait pas pénétré jusque-là et quelques-unes d'entre elles étaient peu recherchées, tandis qu'on regardait les autres du haut de sa grandeur. La question de choisir *sa mère* était fort importante et celle d'en changer devenait fort difficile ; il fallait pour cela de puissants motifs. Chacune d'elle était sans doute chef d'une faction, il y avait là les Montaigu et les Capulet, les Guelfes et les Gibelins, et, en quittant *la mère*, on quittait nécessairement son drapeau, ce qui n'était pas sans inconvénients pour la tranquillité de sa vie.

La mère était un intermédiaire bienveillant entre nous et les hautes puissances ; elle nous donnait des conseils, elle demandait notre grâce quand nous étions punies, elles nous soutenait dans nos découragements, elle partageait nos joies. Le jour de sa fète était le plus beau de l'année : ses filles obtenaient la permission de lui offrir des fleurs et leurs petits travaux. Il y avait une émulation particulière pour l'emporter sur ses rivales et une émulation générale pour que cette fête-là dépassât celle des autres familles ; nous n'en dormions pas, et nous nous serions volontiers battues contre celles qui osaient critiquer notre présent.

Mme Desbrosses était une bonne et douce personne, peu intelligente, mais d'une mansuétude adorable. Elle avait son père, haut dignitaire de la Compagnie de Jésus. Mme de Beaumont était vive, ardente, méridionale ; elle avait des yeux et des cheveux noirs comme du jais ; le couvent devait convenir peu à son tempérament et à son imagination ; elle est morte l'année de mon mariage.

Ces deux dames étaient tout à fait du bel air pour ces maternités. Leur clientèle était la plus nombreuse et la plus choisie. Les autres n'avaient guère que quelques rogatons ; j'errais de l'une à l'autre, je me décidai enfin pour Mme Desbrosses et je devins un de ses plus rudes champions.

Les élèves de la classe supérieure n'étaient presque jamais que deux ou trois ; il était rare qu'on demeurât assez longtemps pour arriver jusque-là ! Elles n'avaient point de mères, celles-là, elles étaient, au contraire, des *sous-mères*, pour les plus petites et des mères supplémentaires pour les plus difficiles à gouverner. J'ai eu longtemps pour mère adjointe Mlle Caroline de Moissac, une belle créole ; elle est entrée, il y a longtemps, chez les Sœurs de Charité. Elle avait la charge de secrétaire du pensionnat ; elle écrivait en notre nom aux évêques, aux grandes dames, au préfet, voire même aux princes et princesses à qui l'on jugeait nécessaire de nous faire faire une politesse. On nous répondait toujours, et le secrétaire nous lisait ces réponses, dont nous n'étions pas peu fières, je vous assure.

Une figure curieuse que je n'ai pas oubliée, la seule de *mes professeuses* qui vécut encore à mon dernier voyage à Poitiers, était la mère Boué. Pauvre créature ! que de niches nous lui avons faites ! Jamais il n'exista rien de si nul et de si taquin ; elle nous servait de jouet et nous lui manquions de respect continuellement. Nous ergotions avec elle sur la moindre chose ; c'était à qui ne céderait pas. Elle n'avait ni assez d'esprit ni assez de dignité pour nous faire taire et, comme nous le savions, nous ne manquions pas d'en abuser.

Je me rappelle qu'un jour, dans l'intention de mal faire, tout simplement sans doute, j'avais imaginé une drôle de cuisine ; c'était une fricassée de petits lézards de murs (nous les appelions des rapiettes), coupés en morceaux, comme une matelote, dans une carte pincée aux quatre bouts, pour former un plat, et assaisonnés avec du suif et de l'encre. Le tout était cuit à la chandelle et dans le four du poêle. Rien que la pensée m'en fait lever le cœur ; je me mis pourtant à en manger fort résolument, sans faire la grimace.

La mère Boué remplissait son office de surveillante :

s'en aperçut-elle ou quelque bonne âme lui signala-t-elle ce méfait, je ne sais ; tant il y a qu'elle se précipita sur moi en m'appelant : « Petit monstre ! »

— Manger ainsi de la viande le vendredi. Je vous l'avais souvent répété, vous mourrez sur l'échafaud et vous serez damnée, vous brûlerez toute l'éternité !...

— Allons donc, ma mère, lui répondis-je insolemment, le bon Dieu n'est pas aussi bête que vous.

Et là-dessus j'entrepris une thèse pour lui prouver que la *rapiette* doit être mangée, que les solitaires s'en nourrissaient au désert et que d'ailleurs c'était bien assez mauvais pour cela. Elle m'écouta gravement, rétorqua mes arguments erronés et finit par me prouver, croyait-elle, que la rapiette ne pouvait se manger un jour d'abstinence, puisque ce n'était ni un poisson, ni une sarcelle. Quant à s'inquiéter pour ma santé des suites de cet infernal ragoût, elle n'y songea même pas.

Il va sans dire que je fus punie sévèrement et que je ne m'en souciai guère.

Cette mère Boué nous surveillait pendant l'étude du soir ; elle se promenait de long en large dans la classe en tricotant son bas de laine bleue. Après la demi-heure, lorsque sonnait la cloche du souper, elle ployait son bas autour de son peloton, l'y attachait avec sa cinquième aiguille, portait le tout dans une des cases de la première classe, invariablement la même, et attendait la fermeture de nos pupitres pour nous conduire au réfectoire. La cérémonie de nous mettre en rangs amenait toujours un peu de tumulte. Soit moi, soit une autre de mes acolytes, nous en profitions pour courir à la case défiler les aiguilles, défaire les cinq ou six tours qu'elle avait tricotés pendant la surveillance, et remettre le bas au même point où il était la veille. Les mailles étaient vite reprises, le tour était fait ; si une circonstance nous empêchait qu'on ne pût l'exécuter le soir même, c'était la première action du lendemain.

Jamais elle ne s'en est doutée, jamais elle n'a pensé que son travail n'avançait pas, et cela pendant des années, car nous sommes restées fidèles à cette tradition.

L'éducation qu'on nous donnait était très chrétienne, trop peut-être, si on peut mettre de l'excès à ce qui est de Dieu.

Je vais m'expliquer :

On nous faisait envisager la religion sous un point de vue trop rétréci, en l'entourant de petites pratiques et de minuties qui avaient pour résultats de nous fausser le jugement. Ainsi les bals, les réunions du monde nous étaient donnés pour des lieux où on ne pouvait mettre le pied sans être vouées à l'enfer ; il était louable de désobéir à ses parents lorsqu'ils s'obstinaient à vous y conduire. On nous citait comme un exemple méritoire celui d'une de nos compagnes qui, après sa rentrée chez son père, apprit qu'elle devait se rendre avec lui sous peu de jours à une *sauterie* de famille. Elle pria, elle intercéda, elle pleura, pour obtenir la permission de rester au logis, on ne voulut rien entendre, on lui signifia que, dût-on la porter de force, elle y viendrait.

Elle eut alors une magnifique idée : une maladie seule pouvait la préserver de ce malheur; il fallait se rendre malade à tout prix et elle se portait à ravir. Elle avala deux ou trois chandelles ! Le dégoût amena des vomissements et l'indigestion ; elle en resta au lit huit jours, mais elle n'alla pas au bal !

Il est résulté de ces exagération un fait incontestable.

J'ai bien vu passer cinq ou six cents élèves pendant les six ans que j'ai habités cette maison ; je les diviserai en quatre classes.

La première, la plus nombreuse, celle des intelligences bornées, destinées à vivre dans des villages, dans des trous de campagne, n'ayant jamais été en contact avec aucune personne éclairée et n'ayant lu que le catéchisme et l'almanach. Celles-là ont tout adopté,

tout cru, le bon et le mauvais. Elles n'en sont peut-être pas plus pieuses et plus saintes pour cela, mais elles composent la classe des dévotes intolérantes et impitoyables, celles qui ne passent rien aux autres et qui, comme la mère Boué, les vouent à l'échafaud et à l'enfer pour une robe un peu décolletée, pour une parole étourdie ou une pensée douteuse. Elles sont heureuses de condamner, en opposition avec leur divin Maître, si heureux d'absoudre au contraire.

La seconde se compose des demi-esprits qui n'approfondissent pas, qui ne se donnent pas la peine de distinguer le bien du mal. Le frottement du monde leur a appris à reconnaître l'inutilité, la niaiserie de certaines habitudes qu'on leur avait données comme articles de foi, et des choses essentielles au salut. De ce que celles-ci ne valent rien, elles induisent que le reste ne vaut pas mieux, et elles se mettent à vous nier, à professer l'incrédulité, elles se proclament voltairiennes, après avoir lu quelques bouquins, dont elles ne comprennent que les doctrines nuisibles.

Ces deux résultats d'une éducation incomplète ne peuvent manquer de frapper les yeux.

La troisième catégorie est celle des grands cœurs, des natures parfaites qui restent pieuses en restant bonnes, parce qu'elles sont irréprochables, parce qu'elles sont réellement en communication directe avec la divinité par l'élévation de leur âme. Il se peut que leur intelligence soit bornée, il se peut qu'elles n'aient, en fait de lumière, que des reflets. Mais ce sont des anges, et elles passent leur vie à prier pour les autres, sans les juger, sans les accuser surtout. Celles-là sont rares, Dieu les compte.

Enfin, les dernières, très rares également, ce sont les organisations hors ligne, les esprits supérieurs, doués d'un grand sens et d'une sensibilité réelle. Elles séparent le bon grain de l'ivraie, elles adoptent les sublimes doctrines de l'Église, elles aiment Dieu, elles croient, elles voient la religion d'en haut et la fougue

des passions. Si les entraînements de la jeunesse les empêchent de suivre exactement les préceptes de leur foi, au moins cette foi reste inébranlable et elles y reviennent toujours.

C'est du moins ce que j'ai observé chez mes compagnes de pension, depuis que j'en ai retrouvé de toutes les sortes, et je ne vois, je l'avoue, aucune exception.

Nous habitions un ancien couvent de Feuillants, très vaste, avec de beaux jardins. La maison était sur une hauteur et nous avions ensuite trois étages de prés, de vergers, de parterres. Nous ne descendions dans le bas que les jours de fêtes et de longues récréations. Une petite chapelle dédiée à saint Joseph, au bout d'une allée de tilleuls, nous servait de bornes.

De là nous voyions le boulevard, le Clain et les dunes en face, nous voyions passer les charrettes et quelques rares promeneurs. Nous ne nous en occupions guère, il est vrai, et nous songions bien plus à nos jeux. Une règle très sévèrement observée nous interdisait de rester deux seules ensemble, il fallait être au moins trois. On nous surveillait beaucoup et je ne crois pas qu'il y ait au monde une innocence plus parfaite que la nôtre. La plus âgée d'entre nous ignorait certainement ce que savent aujourd'hui les enfants de dix ans, en fait de science défendue.

On allait même un peu loin à cet égard, parmi les plus régulières. Je me souviens qu'une sœur converse, souvent mêlée avec nous à cause de ses fonctions à la cuisine, nous voulait faire dire le manche d'un chien au lieu de la queue, et qu'elle me trouva une variante à une chanson dont je ne savais que les premiers vers, l'ayant entendue dans mes rares sorties.

C'était :

> Amour, amour, excuse mon délire !

Elle me fit mettre à la place :

> Tambour, tambour, excuse mon délire !

Ce qui me plaçait dans une position délicate vis-à-vis de ce tambour, convenez-en.

Aussi mon petit esprit, porté à la malice, imagina bien autre chose. C'était peut-être aussi un peu dans l'espoir de mieux faire, il y avait de l'un et de l'autre. Il était expressément défendu de nommer certaines parties de notre corps, dont je ne vous ferai pas la nomenclature; je vous dirai seulement que cela était presque de la force d'une de mes cousines, laquelle n'en admettait que deux, toujours par dévotion, le creux de l'estomac et les jambes.

Je m'étais donc avisée, en lisant les vêpres, d'une consonance assez malhonnête, selon moi, et je cherchais le moyen de la changer à l'instar de la sœur Félicité. Il s'agissait de *me festina*. Rien ne me parut plus naturel et plus synonyme que de dire *me cuistina*. J'allai faire part de ma découverte à mes amies et à la mère Boué. Ici je crois bien que la malice était la plus forte. Celle-ci ne se montra pas trop satisfaite; puisque je changeais, elle eût voulu plus ; je crois qu'elle eût préféré *me jambina* et peut-être même *me piétina*, ce qui eût fait un drôle de calembour.

Cette petite histoire n'est peut-être pas d'un goût très pur, mais elle me semble un trait de mœurs et je n'ai pas cru devoir l'omettre.

Presque aussitôt après mon entrée au couvent, bien que je fusse la plus petite, je devins une puissance. Les maîtresses me gâtaient fort, justement à cause de mes sept ans. On me permettait de jouer pendant la classe, ce qui ne m'empêchait pas d'écouter les maîtresses. J'étais assise par terre, faisant des châteaux avec des livres, et retenant néanmoins ce que l'on disait. J'en ai pour témoin une composition de religion que ma pauvre mère avait conservée et que j'ai retrouvée dans ses papiers à sa mort. Elle remporta le prix et je n'en ferais certainement pas autant aujourd'hui.

J'eus tout de suite des amies et presque une pha

lange. J'avais la rage de faire des niches et j'organisais mon armée en conséquence ; avant Balzac, j'avais inventé les Treize. J'ai oublié les noms de quelques-unes, celles qui n'étaient pas de mes amies, mais celles que j'aimais je me les rappelle toujours. Je les nommerais bien, je crains de leur être désagréable. Il en est une que j'ai tendrement chérie et qui s'est montrée bien ingrate. La rigidité de son esprit a rétréci son cœur ; j'aurais pourtant bien du plaisir à me rappeler notre enfance commune, je ne comprends pas comment ces souvenirs-là ne font pas tout oublier, surtout lorsque des généralités seules ont refroidi les relations.

Cette association se traduisit par une société complète. Nous prîmes des noms et des titres nous-mêmes, aussi des *assemblées*, des repas et des étiquettes ; nous eûmes même une langue. Je n'en sais plus que deux mots : *Irnic*, Monsieur ; *Irnica*, Mademoiselle. Je m'appelais le comte de l'*Oiseau-Mouche*, il y avait le *marquis du Chevreau*, la baronne de l'*Autruche* et je ne sais quoi encore.

Les repas se donnaient avec les oranges et les bonbons que nos parents nous envoyaient. On ne laissait pas tout entrer, c'était même fort difficile, mais ma mère savait si bien *embobiner* la mère Chasseloup, qu'elle me laissait glisser dans les poches de mon tablier une foule de friandises ; alors il y avait grand gala dans la classe et les invitations se faisaient en règle.

On jetait les vieux papiers dans un grand cabinet noir, situé dans un escalier au bout du cloître. Ces dames y cherchaient suivant leurs fantaisies ; la mère Boué fit un jour la sublime découverte de deux lettres attachées ensemble ainsi conçues :

« Le comte de l'*Oiseau-Mouche* prie le *marquis du Chevreau* de lui faire l'honneur de venir dîner chez lui tel jour. Il voudra bien amener la baronne de l'*Autruche*. »

Et l'autre :

« Le marquis du *Chevreau* aura l'honneur de se rendre à l'invitation du comte de l'*Oiseau-Mouche*. Quant à la baronne de l'*Autruche*, l'état de sa coiffure ne lui permet pas d'être libre à cette heure. »

Suivaient dans les deux billets de longues phrases en langue des animaux.

La *baronne de l'Autruche* avait probablement la coiffe rousse, une de nos grandes pénitences qui nous privait de la récréation ; c'était Amaranthe de Linières, filleule de Mme de Lauzon. Le *marquis du Chevreau* était Clémentine de Cressac. J'oubliais le chevalier du *Prot* (dindon), Emilie de la Roche-Saint-André.

La mère Boué, à la lecture de ces invitations, ces noms masculins, ces titres, cette écriture inconnue et incompréhensible, crut à un complot, à des séductions, à tout ce que l'enfer peut inventer. Elle porta sur-le-champ et tout émue les pièces de conviction à la mère Grosier. Celle-ci comprit la chose, mais cette langue lui parut une façon nuisible de correspondre entre nous, et elle voulut savoir à quoi s'en tenir là-dessus. Nous étions si bien surveillées !

Après en avoir conféré en conseil, il fut décidé qu'on rassemblerait le *pensionnat*, ce qui ne se faisait que dans les circonstances officielles ; nous en étions bien aise, parce que cela nous ôtait au moins une demi-heure de travail ; nous en étions aussi effrayées, parce que cela signifiait souvent un sermon de Mme la supérieure, pour quelque sujet de mécontentement.

Ordinairement, nous avions quelques données sur la mercuriale ; cette fois, nous n'en avions aucune et nous nous interrogions vainement.

Nous vîmes paraître les dignitaires et notre directeur, l'abbé Soyer, vicaire général du diocèse.

Les circonstances étaient graves, puisqu'il était

appelé à la séance publique. Quant à moi, je tremblais, j'avais commis tant de crimes !

N'en riez pas, je me regardais comme très coupable. J'ai encore un livre de messe de ce temps-là ; sur la feuille blanche du commencement se trouve cette phrase :

« Grand saint François-Xavier, *qui avez converti* les Indes et le Japon, obtenez-moi ma conversion auprès de Dieu. »

Pour obtenir ma conversion, il ne fallait rien moins qu'avoir converti les Indes et le Japon ; un moindre convertisseur n'eût pas suffi.

Une autre fois, il faisait un orage terrible à l'heure du souper, je m'en allais par les classes à mon rang, récitant le fameux sonnet de Desbarreaux, en me frappant la poitrine et très convaincue de mon sujet :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice.
Mais *j'ai fait tant de mal* que jamais ta bonté
Ne me peut pardonner sans choquer ta justice.

J'étais de bonne foi, je le croyais.

CHAPITRE X

L'abbé Soyer. — Son caractère. — Ses jours. — La cloche de M. Soyer. — La liste. — Les confessions. — Costumes. — Suite de notre affaire. — Nous nous dénonçons. — Professeur de grimaces. — Passage de l'empereur à Poitiers. — Je vais le voir. — Il m'embrasse. — Ma mère à l'armée. — L'officier aux bottes rouges. — Le général Lasalle et ses enfants. — Le bois de buis. — La rentrée en ville. — Vive le roi! — Les lis. — Le *Te Deum*. — Les Cent-Jours. — Les cocardes blanches. — Guerre avec la cavalerie. — La visite domiciliaire. — Mlles de Beaumont d'Autichamp. — La maison de M. Pradel. — Les réunions. — Le père Loriquet. — Le père Desbrosses. — Les proclamations de la Vendée. — Quittes pour l'*espérance*. — Mon hérisson. — L'enfant terrible. — Mon père destitué, puis rétabli. — Mme la duchesse d'Angoulême. — Nous lui portons des fleurs. — La décoration du lis. — Le congé sans cloches.

C'était un homme remarquable que notre directeur, l'abbé Soyer, et je ne saurais l'oublier. Il est devenu plus tard évêque de Luçon et il a beaucoup marqué sous Louis-Philippe, dans le temps des conspirations légitimistes.

J'ai toujours vu sous ses traits cet abbé de Grignan, le coadjuteur d'Arles, que Mme de Sévigné appelle le bel abbé. Il était grand, d'une taille majestueuse, d'un blanc pur. Il avait une belle main, qu'il montrait volontiers, sans affectation pourtant.

Sa tête était bien attachée, ses cheveux noirs légèrement poudrés, très épais, retombaient sur son cou. Il avait de beaux yeux, les dents très blanches, le teint fleuri et la lèvre vermeille; sa mise très soignée ne sortait pas des strictes règles de son état. Mais la soutane était en drap le plus fin, sa ceinture en soie magnifique, toujours de la plus grande fraîcheur, bordée d'effilés retombants. Il portait la culotte courte, des bas de soie admirablement tirés et assez clairs, et des souliers à boucles d'or.

Je le vois d'ici.

C'était un homme d'esprit, un homme de courage et de résolution; il avait fait les guerres de la Vendée, fort jeune, et on nous en racontait les détails qui nous enthousiasmaient. Il s'était sauvé à la débâcle, déguisé en gendarme, ce qui nous paraissait une énormité. M. Soyer en gendarme ! Rien ne peut vous rendre l'effet de cette image sur nous ; cela nous paraissait une profanation.

Il était le confesseur des élèves et venait de fondation tous les samedis, toutes les veilles de fêtes, quelquefois dans la semaine. Une cloche annonçait son arrivée, nous la connaissions bien, elle était intitulée la *cloche de M. Soyer;* que de fois elle m'a fait battre le cœur, en m'annonçant le moment d'aller avouer mes crimes!

On faisait le matin une liste où l'on inscrivait les postulantes à l'absolution Cette liste était présentée à l'abbé, qui, selon ce qu'il jugeait convenable, acceptait ou effaçait les noms. Une sœur venait appeler les élèves. On se rendait à la chapelle pour les préparer ; et que d'émotions ! que de ferveur, quelle foi aveugle et entière ! Combien je regrette ce temps-là !

Avant la première communion, on se confessait seulement tous les mois; ensuite, c'était toutes les semaines, à peu près, et d'obligation pour les fêtes. Nous avions deux voiles, pour la chapelle et pour approcher des sacrements : un de crêpe noir, qui servait

les dimanches ordinaires et lorsqu'on allait au confessionnal ; quand on ne communiait pas, on gardait aux offices le chapeau de paille, garni de rubans, à la couleur de la classe, que nous portions toute l'année, excepté les jours de grandes fêtes, où nous étions en voile blanc, dont les bouts retombaient sur la poitrine et nous enveloppaient le visage.

Revenons à la découverte du grand complot *aristocratique*.

En voyant entrer M. Soyer à la suite de la supérieure, la crainte s'empara de nous, ainsi que je l'ai dit. Nous nous mîmes à sonder nos consciences, mais nous eûmes beau chercher jusqu'au tréfond, nous étions loin de la vérité.

Mme Grosier commença son discours, montra les pièces à conviction et demanda quelles étaient celles d'entre nous qui faisaient partie de l'association inconnue, en ajoutant que, si nous ne voulions pas nous déclarer, on saurait bien découvrir les coupables et que le seul moyen d'obtenir l'indulgence était la franchise. C'était à y regarder à deux fois.

Pour ma part, je ne voyais pas de mal à manger mes oranges et mes confitures avec celles de mes compagnes, en nous faisant la révérence et en nous appelant monsieur le comte ou monsieur le chevalier, mais je n'avais nulle envie de me dénoncer moi-même à mes risques et périls. Nous étions toutes dans le même sentiment sans doute, car nous nous regardions en dessous ; c'était évidemment à qui ne commencerait pas.

— Réfléchissez, mesdemoiselles, reprit la voix grave de la supérieure, on a déjà des soupçons, rien de plus facile que de savoir la vérité et alors on sera impitoyable.

— Mesdemoiselles, ajouta M. Soyer, qui devait avoir grande envie de rire, je vous promets d'intercéder pour vous, afin que votre aveu vous serve de punition.

Je compris qu'il fallait en finir et que le grelot une fois attaché, les autres viendraient à la rescousse. En ma qualité de très petite, j'étais placée sur le banc le plus près de nos juges ; je me levai, je fis deux pas au milieu du cercle et, après une révérence à ma façon :

— Je suis le comte de l'Oiseau-Mouche, pour vous servir, madame, dis-je en tremblant bien fort.

Mme Grosier eut bien de la peine à ne pas éclater, tant ma figure était comique, m'a-t-elle raconté souvent depuis.

Aussitôt mes complices, ne voulant pas rester en arrière de générosité, parurent successivement et se nommèrent. Le sanhédrin fut bientôt complet. On nous interrogea alors avec ordre ; nous avouâmes *tout !*

Les dîners, les cavalcades sur des bâtons, les *murails*, les promenades, et surtout le dictionnaire et la grammaire secrète, il fallut les livrer après avoir subi une mercuriale fort humiliante, en face de nos compagnes assez satisfaites de ce dénouement, car nos festins avaient fait beaucoup de jalouses.

Ne sachant à quoi employer mon temps, afin de ne pas être tout à fait comme les autres, j'appris d'une de mes camarades de classe à danser en pantin et je devins forte dans cet art. Je donnai des leçons à mon tour. Je m'intitulai professeur de grimaces. Pour des noisettes, des cerises ou autre monnaie de ce genre, suivant la saison, je montrais à tirer la langue et différentes gentillesses. Mes récréations se passaient à cela.

C'était un beau temps que celui-là ! J'étais gaie, rieuse, contente de tout, je m'amusais d'un rien, ce qui ne m'empêchait pas de pleurer régulièrement tous les jours, pour quelque pénitence qui m'était infligée et que la bonté de mes maîtresses m'enlevait ordinairement, lorsque j'en avais demandé pardon.

Je fus malade ; ma mère me retira chez elle pendant cinq ou six mois. Je ne sais si c'est à cette

époque-là, ou bien à une autre plus ancienne, c'est-à-dire avant mon entrée au couvent, qu'il faut reporter un de mes souvenirs les plus précieux, dont je ne puis préciser la date, et qui reste tout à fait isolé dans ma mémoire.

L'empereur passait à Poitiers. Où allait-il? Je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il ne s'arrêtait pas et que c'était dans le temps des gardes d'honneur. Il avait été fort difficile de les faire partir dans ce pays, tout à fait opposé au gouvernement. L'empereur ne devait pas entrer dans la ville, il devait seulement traverser le boulevard, près du Jardin-Galant, pour aller d'une route à l'autre. Il s'arrêta à un quart de lieue de Poitiers, dans une auberge isolée qui s'appelait, je crois, la *Maison blanche*.

Probablement, le préfet et les autorités allaient le saluer, je ne m'en souviens pas, mais je me souviens que les gardes d'honneur y étaient, rangés autour d'un grand salon. C'était le soir.

Pourquoi, comment ma bonne était-elle parvenue à s'y introduire avec mon frère et moi? Je l'ai oublié. Je sais seulement qu'on nous laissa entrer. Les jeunes gens qui étaient là nous connaissaient tous et nous mirent à côté d'eux.

L'empereur nous vit, il demanda qui nous étions. Il ne parla pas à mon frère, mais à moi. Il me demanda si j'épouserais un militaire quand je serais grande.

— Oh! monsieur, lui dis-je, sans me troubler le moins du monde, mon mari est déjà à la guerre.

— Bonne disposition, répliqua-t-il en me tapant sur la joue, et il m'embrassa.

J'étais alors une petite fille blanche et rose avec de beaux cheveux blonds, bouclés, tombant jusque sur mes épaules. Il eut l'indulgence d'ajouter que j'étais jolie, et j'en fus très fière. Quant au mari dont je me vantais, c'était le fils de Mme Lapeyre; il était déjà au service depuis plusieurs années et il est aujourd'hui général au cadre de réserve.

Je me rappelle les circonstances de cette soirée comme si c'était hier. Seulement, je le répète, tout ce qui est en dehors de l'auberge m'échappe. Je vois parfaitement le salon, les gardes d'honneur, Napoléon : c'est tout.

C'est probablement aussi à cette même époque qu'il faut classer une sorte de vision qui nous est restée en tête, à moi et à plusieurs enfants de mon âge. A un bal chez ma mère, un bel officier de hussards parut avec des culottes blanches et des bottes de maroquin rouge. Il était tout chamarré d'or, et nos petites imaginations en furent si frappées que nous ne cessâmes d'en parler depuis.

Cet officier était le comte de Labourdonnaye, devenu général et ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

Je me rappelle aussi, mais beaucoup plus confusément, avoir joué dans ma première enfance avec les enfants du général Lasalle[1]. Il partit de Poitiers pour aller se faire tuer.

Les maladies contrarièrent beaucoup mes débuts dans mes classes, car je me trouve encore chez ma mère, en vacances de santé, au moment de la seconde Restauration. Je ne l'oublierai jamais. Il paraît qu'on s'attendait au retour du roi dans Paris ; ceci, on ne nous le disait pas. Nous étions allés nous promener avec M[me] de Châteaumorand, devenue M[me] de Gréaulme, son fils, Charles de Châteaumorand, Alexandre de Gréaulme, mon père, Ernest et Junie de Lescours. On nous avait conduits à Croutel ; nous jouions à

1. Antoine-Charles-Louis, comte de Lasalle, né à Metz en 1775, fils d'un commissaire ordonnateur. Il était sous-lieutenant de chasseurs lorsqu'il fut privé de son grade, en 1793, comme appartenant à la noblesse. Il se réengagea alors comme simple soldat, devint aide de camp de Kellerman et fut fait prisonnier à Brescia. Conduit devant le feld-maréchal Wurmser, celui-ci lui demanda quel était l'âge du général Bonaparte. « Il a, répondit le jeune officier, l'âge qu'avait Scipion lorsqu'il vainquit Annibal. » Le général autrichien, flatté de la comparaison, rendit la liberté à Lasalle qui fut nommé peu après chef d'escadron.

cache-cache dans un petit bois de buis, lorsque, tout à coup, nos mères nous rappelèrent. M. de Gréaulme était venu à cheval les chercher, la nouvelle était arrivée, ces dames étaient folles de joie. Nous rentrions dans la ville en calèche découverte, nous criions :

— Vive le roi !

Et tout le monde nous répondait dans les rues. La joie était générale dans cette ville, presque exclusivement dévouée à la maison de Bourbon.

Le lendemain était un dimanche. Il y eut un *Te Deum* à Saint-Pierre ; toutes les dames avaient des lis sur la tête, et la foule était si grande qu'on ne pouvait se remuer dans cette immense cathédrale. Il me semble que j'y suis encore.

Je ne me rappelle plus les détails de la première rentrée du roi, mais je me rappelle parfaitement les Cent-Jours ; bien des circonstances les ont gravés dans ma mémoire.

Nous étions très royalistes, aux Feuillants ; nous avions écrit sur tous nos cahiers, en lettres immenses : « Vive le roi ! vivent les Bourbons ! », qui n'avaient que faire d'y être. La politique ne regardait nullement les marmailles, mais nous l'avions prise chaudement et hautement ; nos maîtresses, sans nous exciter, nous laissaient faire et entretenaient ce feu par des congés, des chansons et des récits.

Celles d'entre nous dont les parents partageaient ces opinions, et c'était le plus grand nombre, ne trouvaient que des encouragements. Les autres n'osaient parler tout haut. Les vrais bonapartistes retirèrent leurs filles, mais il y en eut si peu que cela ne se remarqua pas.

Quant à nous, qui restions, nous nous posâmes en martyres et en combattantes ; je vous garantis que c'était très drôle, pour un observateur. J'en ris encore en y pensant.

On voulut nous faire quitter la cocarde blanche ;

nous déclarâmes que nous ne la quitterions pas. Nous en avions toutes d'immenses sur nos chapeaux, elles étaient en papier. La mienne raffinait encore : c'était une grande feuille entière ; je l'avais plantée sur la calotte, où elle était cousue à plat; elle me faisait une sorte de parasol. Nous allions ainsi à la chapelle. Les étrangers qui venaient les voyaient; on en parlait dans la ville et notre résistance aux faits accomplis se répandit bientôt assez pour que l'autorité s'en occupât.

La caserne de cavalerie est très près du couvent. Elle donne sur le même boulevard; les soldats et les officiers y passaient quelquefois, à l'heure des récréations. Dès que nous apercevions un uniforme, nous nous mettions à crier : « Vive le roi ! », à chanter : « Vive Henri IV! », la fameuse cantate : « *Vive le roi ! vive la France !* » et quelquefois même à injurier le Corse, le tyran, tout ce que nous avions pu retenir de mots que nous ne comprenions pas.

Ceci était d'un ridicule achevé. Les militaires n'y faisaient d'abord pas attention ; enfin, poursuivis, lassés par cet essaim de petites mouches qui les piquaient sans cesse, ils se fâchèrent et nous firent dire que, si nous ne les laissions pas tranquilles, ils viendraient nous fouetter.

Vous jugez quels cris, quels dédains, quelles provocations nouvelles ! Fouetter des personnes de notre importance !...

Nous nous croyions très en sûreté derrière nos murs, sans penser que rien n'était aussi facile que de les franchir. Le préfet apprit l'exaspération du régiment ; il envoya prévenir la supérieure qu'on eût à nous renfermer dans nos classes et à nous faire taire. Quelques amis officieux ajoutaient qu'une visite domiciliaire était imminente et qu'il fallait prendre les précautions en conséquence.

Une visite domiciliaire n'était pas une plaisanterie pour nos maîtresses. Non seulement la maison renfermait beaucoup de choses suspectes, mais elle était

pleine de proscrits, et c'était le centre des communications de la Vendée.

Nous avions deux nouvelles compagnes depuis quelque temps, Elisa et Armandine de Beaumont. Rien ne nous semblait mystérieux en elles ; leur mère venait les voir, les jours de parloir, comme les nôtres.

Toute cette famille avait dû prendre non pas un nom supposé, mais au moins un nom qu'elle n'avait pas porté jusque-là. C'étaient la femme et les filles du général comte Charles d'Autichamp, commandant pour le roi dans la Vendée.

Ce secret me fut connu, ou plutôt je le surpris; j'en fus très fière et je ne l'aurais pas trahi pour l'univers entier. On m'en avait confié bien d'autres ! Cette petite maison de M. de Pradel, dont j'ai parlé, devenue une annexe du couvent, afin d'agrandir nos cours, était le foyer de la conspiration royaliste. Il s'y réunissait secrètement beaucoup de femmes et d'hommes, dont plusieurs y logeaient en qualité de pensionnaires, et, je crois, sous des noms déguisés, ceci je ne l'assure pas.

Je ne me souviens plus qui ils étaient, excepté le fameux père Loriquet, que nous vîmes, et le père Desbrosses, père de ma *chère mère* du couvent. Ils venaient à la chapelle et ne se défiaient pas de nous. Il me sembla, pourtant, qu'on les désignait seulement sous des noms de baptême, et qu'ils ne nous furent connus tout à fait que plus tard. Ce souvenir n'est pas très clair dans ma tête.

Un jour, ma mère était dans le salon de M. de Pradel, avec les personnes qui composaient le cercle ; ce n'était ni un mercredi ni un samedi, on me fit appeler, ce qui m'étonna bien. Je fus conduite dans ce salon, où depuis nous prîmes nos leçons de musique.

Tout le monde était là en cercle ; on me fit un speech auquel je ne compris pas grand'chose, si ce n'est que j'allais être dépositaire d'une chose importante, et que

le silence m'était imposé par l'honneur. On nous parlait ainsi alors, tout enfants que nous fussions. Ma mère prit sur une table une grande liasse de papiers; on en remplit mes pantalons, au point de me charger. Je me serais bien donné garde de me plaindre; on me fit sortir. Ma mère me conduisit dans vingt maisons au moins, et l'on me débarrassa petit à petit de mon fardeau.

Je rentrai seulement pour me coucher, et je fus muette comme une carpe, couvrant de mon mépris mes compagnes moins favorisées; je me croyais un personnage politique et je ne parlais plus que par énigmes. Mon Dieu! que je devais être singulière et comique! Je n'aurais pas parlé quand on m'aurait envoyée à la bouche d'un canon; je crois même que j'appelais la persécution de tous mes vœux. J'avais pendant toute ma jeunesse de grandes dispositions pour le martyre.

A la menace de la visite domiciliaire, les précautions furent prises. On nous fit changer les couvertures de nos cahiers et effacer *Vive le roi!* parsemé sur les pages. Ce fut une expédition. Nous eûmes beaucoup de peine à nous y soumettre. Il fallut en passer par là, pourtant.

On nous fit serrer nos cocardes; je déchirai solennellement la mienne et j'en gardai les morceaux au fond de mon pupitre. Chaque matin, nous nous réveillions avec l'*espérance* de voir arriver les commissaires; c'était pour nous un événement, un changement dans notre existence monotone. Nous en fûmes quittes pour l'*espérance*, on ne nous persécuta pas; ce qui nous humilia fort.

Mon père était directeur des domaines de la Couronne et de ceux de Monsieur, frère du roi. Quand les Bourbons s'en allèrent, il était dépositaire d'une somme assez considérable et de papiers importants, appartenant à M. le comte d'Artois. Désirant les mettre à l'abri de toutes recherches, il fit venir un

maçon de confiance, et enferma l'argent, les papiers, les bijoux et les objets précieux de sa maison dans un arrière-caveau dont il fit murer la porte.

Les Cent-Jours répandaient une grande terreur dans les provinces de l'Ouest. On croyait à une invasion, à la guerre civile, à tous les fléaux. On cachait son argenterie et son or, et on osait à peine parler et chacun se tenait chez soi.

On m'avait donné un hérisson ; je jouais avec lui dans le jardin. Un jour, je ne sais comment cela se fit, le hérisson tomba par le soupirail de la cave murée ; ce qui me fit jeter les hauts cris.

Je montai en pleurant, en courant comme une folle, jusqu'au cabinet de mon père, où il était avec un monsieur que je ne connaissais pas.

— Papa, papa, m'écriai-je, mon hérisson est tombé dans la cave dont on a muré la porte ! Il faut l'ouvrir pour me le donner !

On avait eu le tort de ne pas se cacher de moi !

Ce monsieur était un commissaire impérial envoyé pour inspecter les fonctionnaires et rendre compte de leurs sentiments. Ceux de ma famille étaient fort suspects, d'autant plus que mon père n'était pas homme à les cacher. Il louvoyait cependant un peu en tâchant de détourner les chiens, lorsque je tombai comme une bombe avec ma belle déclaration. Sa place était presque sa seule fortune et l'estime profonde qu'inspirait son caractère devait faire passer sur ses opinions, surtout pour un emploi de finances qui n'avait rien à voir avec la politique et qui demandait surtout l'habitude et l'instruction spéciale de cette partie.

Ma révélation ne tomba pas en terrain stérile ; le commissaire la ramassa pour faire du zèle : huit jours après mon père était destitué.

Ce fut un coup terrible, auquel l'administration des domaines ne s'associa pas. Le directeur général et les administrateurs avaient pour le directeur de

Poitiers une considération et une amitié réelles. Ma mère partit pour Paris; elle alla les voir; elle alla voir Mme de Beaufort, liée avec tout le gouvernement, et leurs efforts réunis firent révoquer la sentence. Elle n'eût pas manqué de l'être, du reste, car la seconde Restauration ne tarda pas à s'accomplir.

J'ai raconté tout à l'heure ce que j'en savais. Un peu plus tard Mme la duchesse d'Angoulême passa par Poitiers en allant ou en revenant de Bordeaux. Notre couvent voulut lui offrir des fleurs. Nous fîmes une grande corbeille de satin blanc brodée à ses chiffres et aux armes de France, puis des branches de lis magnifiques, et une députation fut nommée pour aller les lui présenter.

On choisit les plus grandes, *les rubans de mérite*, une d'elles devait réciter un compliment, puis les deux plus jeunes, j'étais une des élues, porteraient la corbeille par les anses et la déposeraient aux pieds de la princesse. Nous devions être vêtues de mousseline blanche avec des rubans blancs dans les cheveux, les petites avec des couronnes de roses blanches.

Il en fut fait ainsi. Au jour et à l'heure annoncés, nous montâmes dans deux voitures de *Fougère*, le loueur du Belair, et nous fûmes conduites à la préfecture, sous la garde de la tourière, je crois. Nous fûmes reçues, le cœur bien tremblant. La fille de Louis XVI fut excellente, comme toujours; elle ne fit pas attention aux timidités des orateurs, accepta les vers et la corbeille qu'elle loua beaucoup, nous embrassa, ma compagne et moi, et nous renvoya transportées.

Nous avions le brevet de la décoration du Lis pour tout le pensionnat, en récompense de notre dévouement, plus un congé, de trois jours, orné de friandises, *et sans cloche !* C'est-à-dire que nous étions entièrement libres de nous amuser du matin au soir, et que la cloche devait sonner seulement pour indiquer l'heure du repas et celle du coucher. Quelle aubaine !

CHAPITRE XI

Les régicides poitevins. — La petite-fille d'un troisième. — Le Père Loriquet. — Son *Histoire de France*. — Le collège de Montmorillon. — Mme de Barat, supérieure générale des dames du Sacré-Cœur. — Ma première communion. — Ma confession générale. — Mes crimes. — Ma grande poupée. — Sortie du couvent. — La mission. — Le Père Saint-Yves. — L'abbé de Janson. — L'abbé Fayet. — Conversions. — Plantation de la croix. — Nécessité d'une éducation soignée. — Mes professeurs. — M. Drocourt. — M. d'Aubigny. — M. d'Alleman. — M. de la Zibarlière. — Cours d'éducation singulier.

Nous continuâmes à vivre dans l'état d'excitation royaliste qui plaisait à nos jeunes imaginations. Nous n'entendions rien à la politique, mais nous en entendions causer au palais. Nous attrapions quelques nouvelles et nous les commentions à notre manière.

Il se trouvait à Poitiers deux régicides, ce qui était pour nous une abomination. Cependant notre rôle n'était pas la malédiction ni la vengeance, ce n'est jamais celui des femmes ; notre mission ici-bas est l'indulgence et le pardon.

Un de ces proscrits demeurait mur mitoyen avec notre parc ; nous jetions des pierres et des ardoises par-dessus ce mur. Le soupirail d'une de ses caves ouvrait de notre côté. On prétendait qu'il se cachait

dans ce souterrain ; de méchantes petites filles transportaient des pierres énormes sur la grille, pour intercepter l'air et le jour. Je n'en étais pas, je vous prie de le croire. Je dois ajouter aussi que ces *dames*, bien loin d'approuver ces personnalités féroces, nous punissaient sévèrement lorsqu'elles s'en apercevaient.

Nous avions parmi nos compagnes, alors, une petite-fille de régicide qui n'était pas du département, en sorte que nous ne le sûmes jamais, heureusement pour elle, car elle eût probablement payé cher le crime de son aïeul. Du reste, par une bizarrerie assez étrange dans une société comme celle de Poitiers, les portes impitoyablement fermées aux deux conventionnels du pays et aux leurs, s'ouvraient toujours pour la famille de ce troisième, à quelques exceptions près.

Nous eûmes une longue visite du Père Loriquet, et je le vis souvent chez Mme Grosier où l'on me faisait venir ; elle me traitait en enfant gâtée. C'était un homme de taille moyenne, maigre, avec de grands traits, l'air doux ; mais quand son œil se relevait, il prenait une animation singulière. Ni lui, ni aucun des pères jésuites que nous reçûmes en ce temps-là ne portaient l'habit ecclésiastique, c'est-à-dire la soutane. Ils nous accordaient quelques conférences de temps en temps, c'étaient des explications de l'Evangile à notre portée.

Je suis obligée d'avouer que j'ai appris l'histoire de France dans celle du Père Loriquet [1]. Cependant la

1. Jean-Nicolas Loriquet, jésuite, né à Épernay en 1767, mort à Paris en 1845. Arrêté comme émigré en 1796, il subit une détention de dix-huit mois à Reims ; il fonda une maison d'éducation et, en 1801, se fit affilier à l'ordre renaissant des jésuites, appelés Pères de la foi ou peccanaristes. Il publia un grand nombre de livres élémentaires, devint un des fondateurs de Saint-Acheul, près Amiens, et prit la direction de l'établissement en 1816, et finit par être recteur de la maison des Jesuites à Paris (1841-1843). Le plus célèbre de ses ouvrages est l'*Histoire de France* A. M. D. G. parue en 1814 ; il imagina d'arranger tous les livres destinés à la jeunesse, modifiant les textes et falsifiant

vérité m'oblige à dire également que, bien qu'elle fût peu arrangée pour notre âge et pour notre sexe, je n'y ai découvert aucune des grosses absurdités qu'on lui prête.

Les jésuites organisaient alors le célèbre collège de Montmorillon et les dames du Sacré-Cœur fondaient la maison-mère de Paris, rue des Postes, ainsi que plusieurs succursales dans les grandes villes. Jusque-là il n'avait existé que notre maison, celle d'Amiens, plus ancienne encore et une ou deux autres, tout au plus, encore n'en suis-je pas bien certaine.

La supérieure générale était une femme fort distinguée, Mme de Barat. Elle vint passer un mois parmi nous, et nous la vîmes très familièrement. Je ne sais pourquoi elle voulait m'honorer d'une bonté particulière. Je montais souvent dans sa cellule, par son ordre, et elle me faisait *babiller*. Je me rappelle sa petite taille, sa vivacité, ses réparties. Elle était fort digne, mais très affable. Cette *mère* a eu une influence très directe sur la société de ce temps par la quantité de familles du haut monde qui lui ont confié leurs filles. Influence occulte, j'en conviens, et qu'il est impossible de nier pourtant.

L'éducation du Sacré-Cœur était, ce que j'ai dit, beaucoup plus intelligente et plus large, à Paris toutefois. Beaucoup de petitesses en étaient écartées. On comprenait mieux les réalités impérieuses de la vie, bien qu'on la semât encore de difficultés impossibles. Mme Grosier nous quitta pour devenir assistante

la vérité pour la présenter sous un jour favorable aux doctrines de la société. Une seule phrase suffira pour faire juger la manière d'écrire du P. Loriquet. Il s'agit de la nuit du 4 août : « Au milieu de mouvements convulsifs, l'Assemblée, *après un repas splendide*, tient la séance nocturne connue sous le nom de séance du 4 août; là, sans discussion, sans délibération, *uniquement inspirée par les vapeurs du vin*, elle décrète une foule d'injustices contre les seigneurs et contre *les propriétaires des droits féodaux*. » (Page 144.)

générale ; nous restâmes sous le gouvernement de Mme de Charbonnel.

Je n'étais pas méchante, mais j'avais le diable au corps — passez-moi le mot. Je ne savais quelles espiègleries inventer, quelles niches faire ; on tâchait de me calmer, de donner un aliment à mon imagination ; j'avais des accès de dévotion qui me transportaient et qui tombaient tout à coup, la tiédeur les remplaçait ; tant qu'ils duraient, la paix était rendue au couvent et les religieuses respiraient un peu.

Dans une de ces intermittences, je me mis en tête d'obtenir une faveur particulière qui devait assurer mon salut éternel en l'autre monde et ma vocation religieuse en celui-ci. Je n'avais pas encore l'âge de la première communion, je suppliai qu'on me la fît faire seule la nuit de Noël. Il me semblait voir le ciel, en recevant pour la première fois le précieux sacrement, dans cette nuit si poétique et si belle, où le Sauveur vint au monde. J'y mis une telle insistance que ma demande me fut accordée à la condition d'une sagesse irréprochable, pendant deux mois ; à la moindre incartade, à la moindre peccadille, j'étais impitoyablement condamnée à dormir dans mon lit le jour du réveillon, n'étant pas de la classe admise à y participer et ma première communion remise aux calendes grecques.

Je promis, et — ce qui est plus étrange — je tins. On n'eut pas l'ombre d'un reproche à me faire. On me donna pour modèle à mes amies, je fus une petite sainte admise à une instruction religieuse particulière ; j'ergotais comme un docteur et j'aurais combattu l'hérésie pied à pied. Je touchais donc au comble de mes vœux ; ma mère me remit mon extrait de naissance et mon extrait de baptême, que l'on avait réclamés, suivant l'usage. Je les lus pour la première fois de ma vie, et cette lecture m'inspira une fantaisie étrange d'imitation.

Je fis accoucher toute la maison, mes heures

d'études se passèrent à écrire des actes ainsi conçus :

« Mademoiselle ou Madame une telle est accouchée hier ou demain d'un singe ou d'un chien... Pour père notre jardinier, notre sacristain ou un de mes professeurs. »

Nous ne voyions pas d'autres hommes.

Je déclare que jamais innocence ne fut plus parfaite que la mienne, je n'y entendais pas la moindre malice et l'idée que j'avais mal fait n'eût pu m'entrer dans la tête. Cependant mes papiers furent saisis ; on y découvrit ce dont je ne me doutais pas moi-même, et la permission de communier me fut refusée.

Ce fut un des véritables chagrins que j'aie éprouvés, je le déclare.

Ma vengeance fut terrible ; je révolutionnai tout le couvent et tous les jours je mangeais à la table de pénitence. Ce n'en était pas une pour moi, au contraire ; la sœur Félicité, qui nous servait, allait me chercher en cachette les meilleurs morceaux. Pauvre fille ! elle était gaie et rieuse comme moi.

Enfin le moment de la véritable première communion arriva, et maintenant que je suis parvenue au terme de l'existence, maintenant que je regarde, que je puis compter et peser impartialement toutes mes joies et toutes mes douleurs, je puis dire en toute assurance que ce jour est le plus beau, le plus heureux dont j'aie goûté les délices.

Néanmoins, la chose ne se passa pas sans un incident, ainsi que cela a toujours été pour moi.

J'avais beaucoup de scrupules et je me supposais coupable de fautes énormes, je vous l'ai dit. On nous fit faire une retraite de huit jours, suivant l'usage, et, pour aider nos consciences et nous préparer à la confession générale, on nous lisait tout haut un examen de conscience, et nous écrivions nos péchés à mesure qu'ils passaient. Cet examen avait le tort d'être trop détaillé et de nous ouvrir l'esprit à l'endroit de choses dont nous étions ignorantes sous tous les points.

Dans ma frayeur d'oublier une de mes fautes, je calculai qu'il valait mieux en dire plus que moins; en conséquence, je marquai tous les crimes comme le reste, et, armée de ce formidable cahier, je m'approchai du confessionnal. Ce jour-là nous étions toutes admises, de sorte que M. Soyer était un peu fatigué peut-être.

Je commençai mes formidables aveux. J'avais blasphémé le saint nom de Dieu, j'avais insulté ses ministres, j'avais juré, j'avais raillé les vérités de la religion; je ne sais pas encore quelles abominations j'avais commises et rien ne peut vous en donner l'idée. Vous jugez quelles oreilles ouvrait ce prêtre accoutumé à entendre nos pieuses confidences, dont la plus terrible était quelques mensonges ou quelques accès d'insubordination.

Il m'interrompit :

— Pardon, mon enfant, vous êtes bien Gabrielle, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père.

Il crut à une farce et prit un ton sévère :

— Qu'est-ce que vous me dites donc là ? Que signifie cette liste, vous moquez-vous de moi et du sacrement ?

— Moi ? mon père.

Je me mis à fondre en larmes, surtout en me voyant si mal jugée.

L'abbé était un homme d'esprit. Il me connaissait bien; il comprit que ma douleur était véritable et qu'il devait y avoir quelque mystère.

— Mais il est impossible que vous ayez fait tout cela, mon enfant; vous n'avez pas pu vous rendre coupable de péchés dont vous ignorez l'existence probablement.

— Oh ! non, mon père.

Je pleurais de plus en plus.

— Eh bien, alors ?

— J'aime mieux vous dire tout cela que d'oublier

la plus petite de mes mauvaises pensées, vous saurez bien reconnaître ce que j'ai fait véritablement.

Le confesseur eut grand'peine à ne pas éclater de rire et grand'peine aussi de sécher mes larmes. Il parvint à me calmer et à me faire achever ma confession d'une manière convenable.

Après ma première communion, ma mère me fit sortir pendant quelques jours, je crois que c'était pour faire mon portrait. Je reçus pendant ce temps-là un cadeau qui bouleversa ma petite imagination.

C'était une magnifique poupée, envoyée de Paris par Mme Desmarates, qui y était depuis plusieurs mois. Cette poupée à ressorts, presque aussi grande que moi, avait des yeux d'émail et une superbe perruque. C'était alors une merveille. Elle avait été habillée, en robe de cour, s'il vous plaît, de satin blanc brodé d'or, par la comtesse de Choisy, une de ces femmes courageuses, ruinées par la Révolution. Elle se trouva en Angleterre sans moyens d'existence et se fit couturière, brodeuse ; lorsqu'elle revint en France, comme elle n'était pas plus riche, elle continua son état. Elle eut pour *pratiques* des princesses et bien des personnes de sa connaissance. Ma mère et Mme Desmarates l'estimaient beaucoup. J'y gagnai ce beau présent.

Au couvent l'on n'admettait que des poupards ou des poupées sans aucune forme, et elle en avait de très prononcées. Il fallut donc renoncer à l'y introduire. A dater de ce moment-là *j'eus le mal de ma poupée*, la pension me devint odieuse. Je ne pus y rester et je pris une maladie de langueur que rien ne motivait. On eut beau faire, je ne me déridai point et ma santé en souffrit sérieusement. J'avais, d'ailleurs, terminé mes études. Entrée si jeune aux Feuillants, j'en devais sortir à l'âge où beaucoup y entraient; aux vacances suivantes, c'est-à-dire au mois de septembre, il fut décidé que je reviendrais chez mes parents.

Quelle fête ! Je comptais les heures et les minutes,

et je quittai avec plaisir cet asile de mon enfance. C'est mal ! On m'eût bien surprise en m'assurant que je le regretterais un jour.

En rentrant dans la maison paternelle, j'y trouvai un changement notable. Pendant les derniers temps de mon séjour au Sacré-Cœur, il était venu une mission. Je me souviens d'un fait assez bizarre à ce sujet.

Un des missionnaires s'appelait l'abbé de Saint-Yves. Apôtre fougueux, il frappait l'imagination par des discours effrayants, par des menaces, par des craintes. Il vint un jour nous visiter ; on nous réunit à la chapelle pour l'entendre. Il devait prêcher le lendemain, à Saint-Pierre, un sermon sur le jugement dernier; il voulut sans doute en essayer l'effet sur des natures neuves et impressionnables. Il se mit à nous parler des justes et des méchants, de la dernière résurrection, de l'Antechrist, de tout ce qu'il y a de terrible dans cet appareil de suprême décision.

Puis, tout à coup, se levant du fauteuil où il était assis, il prit un crucifix placé sur l'autel et, s'élançant vers la balustrade qui nous séparait de lui, il nous le présenta en s'écriant :

— Voilà votre juge !

Nous eûmes une telle peur que nous tombâmes toutes prosternées, tremblantes. Plusieurs criaient. Nos nerfs, trop fortement ébranlés, eurent bien de la peine à se remettre. On fit même sortir les plus petites. L'admonestation était un peu rude pour notre âge.

Les chefs de cette mission étaient deux hommes qui, depuis, ont fort marqué : l'abbé de Janson et l'abbé Fayet. Le premier semblait un ascète; son visage pâle, ses grands traits, son nez démesuré, au moins aussi gros que celui de saint Charles Borromée, lui donnaient une physionomie toute particulière. Austère et zélé pour la conversion des pécheurs, il fit immensément de prosélytes ; son éloquence était sérieuse et

raisonnée; bien qu'homme du monde, il proscrivait toutes espèces de plaisirs, il prêchait la pénitence et les privations.

L'abbé Fayet, ancien officier de l'armée impériale, décoré de plusieurs ordres gagnés à la pointe de son épée, s'était fait prêtre probablement par lassitude des hommes, par le besoin, commun aux grandes âmes, de se jeter dans le sein de Dieu, lorsque les déceptions les atteignent ici-bas.

Il avait le don de la parole, son indulgence attirait les faibles; il eut pour lui presque toutes les femmes, en s'adressant à leurs cœurs.

Cette mission fit une révolution dans le pays. Presque toute la population s'y porta; les opposants, en petit nombre, essayaient quelques manifestations contraires, une entre autres, lors de la plantation de la croix, près de saint Hilaire; l'autorité en eut raison bien vite.

Les tièdes se réchauffèrent; les égarés rentrèrent au bercail; les croyants, devenus indifférents par les événements de la vie, pratiquèrent. C'est ce qui arriva à ma mère. Bien qu'elle fût encore charmante, elle n'était plus jeune, elle se jeta dans le sein de Dieu, suivant les traditions et suivant sa conviction aussi. Elle fit de la religion sa principale affaire et, jusqu'à quatre-vingt-neuf ans, où elle a quitté ce triste monde, elle a donné des exemples et des preuves de la plus sincère piété.

Elle recevait encore, mais beaucoup moins; du moment où je fus chez elle, comme elle ne comptait pas me produire encore, bien entendu, à l'âge que j'avais, elle ferma sa maison, excepté à ses amis intimes, et se consacra entièrement à moi.

Ma mère, je crois l'avoir dit, était une femme de beaucoup d'esprit et d'un grand sens. Elle avait sans cesse devant les yeux ce qu'elle avait entendu raconter de l'émigration et des misères endurées par les femmes sans fortune, qui ne savaient pas gagner leur

vie. Elle voulut me donner une éducation en conséquence et ne rien épargner pour faire de moi une femme distinguée.

Bien que la France fût tranquille, bien que dans leurs idées surtout, mes parents dussent croire à un rétablissement complet de l'avenir, ils étaient assez sages pour tout prévoir et pour nous préparer à faire face à toutes les éventualités. Poitiers présentait alors de grandes ressources pour l'enseignement, tant des arts d'agrément que des connaissances utiles.

Il y avait d'excellents professeurs de musique, le bon M. Drocourt surtout, un vrai savant en composition et mélodie, M. d'Aubigny, élève du Conservatoire, que Dieu avait créé gentilhomme et que la nature fit artiste. Mais l'homme le plus éminent, celui à qui je dois tout ce que je puis être et à qui je garde une reconnaissance éternelle, c'est M. d'Alleman, mon maître de littérature.

Son histoire est étrange. Elle a plusieurs versions. Il était fils du comte Duleau d'Alleman, qui émigra. Il naquit à l'étranger et l'on négligea les précautions nécessaires pour constater sa naissance. Il fut élevé près de son père qui lui donna tous ses soins, mais sans aucune fortune, par suite de la Révolution, de sorte que son enfance se passa dans les privations et dans les larmes. L'empreinte du malheur était sur son visage; du reste, à la rentrée de l'émigration, le comte était mort, le jeune homme se présenta à sa famille, qui ne le connaissait pas, mais qui l'accueillit néanmoins. Il réclama la qualité d'enfant légitime; elle lui fut refusée, faute de preuves, et on le traita comme un enfant naturel reconnu apparemment, puisqu'on lui laissa porter le nom.

Je n'ai point appris ces détails de lui-même — il n'en parlait jamais — ce sont les on-dit du monde.

D'après les uns, il aurait refusé l'assistance que ses parents lui offraient, du moment qu'ils lui refusaient la qualité qu'il ambitionnait et à laquelle il assurait

avoir droit. D'après les autres, il était, en effet, né en dehors du mariage et n'avait rien à prétendre au delà de ce qu'on avait déjà fait pour lui.

Quoi qu'il en fût, il entra au collège en qualité de sous-maître, afin de donner un peu plus d'aisance à son ménage — car il était marié et père de plusieurs enfants. Il y végétait, lorsque ma mère songea à me donner un professeur capable de me diriger. Elle était liée, depuis son arrivée à Poitiers, avec M. de la Liborlière, qui eut depuis une place élevée dans l'Université. M. de la Liborlière avait de l'esprit, il écrivait des livres sérieux et même des romans. Je me rappelle les titres de deux de ceux-ci :

Célestine ou les époux sans l'être;

Voyage dans le boudoir de Pauline.

Je les ai vus souvent dans une malle pleine de bouquins, où l'on ne me permettait pas de chercher, mais que je bouleversais quand la surveillance incessante de ma mère se relâchait de cinq minutes, ce qui était bien rare. Et, comme tout ce qui est défendu, ces titres me sont restés dans la tête.

Ma mère demanda à M. de la Liborlière de la guider dans le choix d'un professeur. Il lui indiqua celui-là; il s'y intéressait, ainsi que tous ceux qui le connaissaient, et il était heureux de lui faire gagner un peu d'argent.

Ce n'était pas grand'chose, quand je pense que ces excellentes leçons se payaient trente francs par mois! Alors, en province, on ne donnait pas davantage.

M. d'Alleman commença par m'interroger et me trouva non seulement très ignorante, mais aussi enfant que si j'avais eu huit ans.

J'aimais *passionnément* les poupées, c'est le mot. J'avais la grande qui me tenait assidûment compagnie, assise sur un petit fauteuil auprès de moi; je m'en lassai un peu; l'admiration a des bornes, et je lui préférai bientôt un magasin tout entier de poupées de plâtre, longues comme le doigt; je leur faisais des

bras de linge, je les habillais, et cela faisait pour moi un jeu charmant, que j'avais bien de la peine à quitter pour mes leçons et pour mes devoirs; j'en versais bien des larmes.

M. d'Alleman, témoin de mes désolations, imagina une manière de tout réunir ensemble.

Il me proposa de faire un pensionnat de mes poupées et de les instruire. Vous jugez si l'idée fut acceptée avec transport !

Ma mère me donna un placard, situé dans la chambre; chaque rayon devint une pièce; le dortoir, la chapelle, le parloir, que sais-je? Le matin, dès mon réveil, j'allais lever mes cinquante poupées, que j'avais couchées la veille au soir, je les habillais en un quart d'heure, en uniforme, puis je les portais sur ma grande table de travail, où se trouvaient rangés cinquante fauteuils faits avec des cartes; je posais mes élèves à leur rang, sans me tromper. — Quand je pense que je leur faisais des perruques à tire-bouchons avec des bas de soie noire défilés! — Puis je prenais mes cahiers, et je commençais mon travail aussi sérieusement que si j'avais eu devant moi une véritable classe.

Elles avaient toutes des noms de baptême et de famille, pas un seul n'était plébéien ; j'ai toujours été aristocrate. C'étaient Mlles de Montmorency, de Rohan, de la Trémouille, etc.

Je posais la question, je faisais la réponse, bien entendu, sous le nom d'une de ces demoiselles, puis j'écrivais ce dialogue, souvent mélangé d'incidents et d'aventures.

M. d'Alleman, au fait de ma manie, l'acceptait parfaitement et me donnait ma leçon dans le même style. Il me disait avec le plus grand sang-froid du monde :

— Mlle de Rohan se trompe, il faut répondre ceci ou cela.

Le bruit de ces singulières leçons se répandit beaucoup; des amis de ma famille demandèrent à y as-

sister; on ne revenait pas de ma gravité et de celle de mon maître, en face de ces petits morceaux de carton. J'en avais si bien l'habitude que cela me paraissait tout simple et que je n'aurais pas su faire autrement.

Quand on pense que cela dura près de trois ans sans interruption et que je fis ainsi un cours d'éducation complet, la littérature, l'histoire de toutes les nations, les grammaires de quatre langues que je ne sais plus, hélas! si ce n'est à peu près la mienne, arithmétique, mythologie, géographie, tout enfin.

J'avais au moins cent cahiers. Malheureusement, ils ont été perdus; je les regrette tous les jours.

CHAPITRE XII

L'ancienne éducation et la nouvelle. — Les étudiants de Poitiers. — La garnison. — Le 17e de chasseurs. — Le colonel baron de l'Épinay et sa femme. — M. le comte de Turgot. — Le comte Just de Chasseloup-Laubat. — Duel dans une cour. — Le théâtre. — M. et Mme Fay. — Ma première entrevue avec Mme Volnys. — La nouvelle salle. — La *Clochette*. — Tumulte. — Le champ clos. — Bataille des cinquante. — Les arrêts. — Les deux sociétés de Poitiers. — La Préfecture. — Le comte Duhamel. — Sa famille. — Le baron de la Rochette. — La baronne. — M. Locard. — On veut le marier. — Parenthèse. — Mme Paulze et la marquise de Bièvres. — Deux sœurs. — Mme Brocque. — Mme de Vaucelle. — Le beau Fortuné. — M. Cuvier. — Dévouement. — Mariage.

L'éducation des jeunes personnes, en ce temps-là, n'était pas celle d'aujourd'hui, il s'en faut de beaucoup. On n'avait pas encore adopté les habitudes des Anglaises. La société était tout autre, en province surtout. Une fille n'était absolument rien du tout ; elle n'existait pas pour le monde, jusqu'à quinze ou seize ans. Alors, on commençait à parler d'elle. Jusque-là, elle vivait dans la retraite. On la rencontrait avec sa mère, à la promenade, à l'église ; elle saluait modestement, les yeux baissés, ne disait pas un mot et n'avait d'autre rôle que l'obscurité. Sa toilette simple, éteinte même, ne devait pas attirer les re-

gards. Elle avait quelques amies de son âge. Elles se réunissaient sous les yeux de leurs parents, et rien n'était plus innocent que leurs jeux et leur babillage.

L'imagination travaillait sans doute, mais elle travaillait à vide; on devinait la poésie du cœur; quant au reste, on ne le pressentait même pas. Aucune n'était plus instruite que l'autre; les idées proscrites ne pouvaient se répandre; si, par hasard, une mauvaise nature, ou une tête plus éveillée, moins surveillée aussi, parvenait à savoir, elle le gardait pour elle et n'eût pas osé en convenir. Le *tolle* eût été général.

Je vous parle ici des filles strictement bien élevées; les autres, je ne les garantis pas.

La société de ce temps a entièrement disparu, les traditions se sont perdues, les usages sont changés. Dieu me garde de laisser croire que les jeunes personnes d'aujourd'hui ne nous valent pas et que leur éducation ne soit pas aussi bonne. Elle est prise d'une autre manière. Peut-être en doit-il être ainsi, vu les nouveaux besoins et les nouvelles manières.

Le positif joue un tel rôle à présent dans l'existence qu'il faut tourner les habitudes de ce côté. Une femme romanesque a toujours été malheureuse en tous temps, elle l'est doublement par les affections qui courent. On doit montrer aux enfants les réalités et non pas les chimères, sans quoi ils demanderont à la vie ce qu'elle ne peut leur donner et leur malheur en sera la suite.

Cette *morale* n'est pas inutile, il fallait dessiner les positions et raconter ce que nous étions alors, sans quoi l'on ne m'eût pas comprise.

Poitiers est une des villes les plus turbulentes de France; elle l'était beaucoup, surtout à cette époque; la jeunesse avait des sentiments chevaleresques, elle conservait la foi et le dévouement; l'égoïsme et l'argent n'avaient pas envahi tous les cœurs, toutes les consciences. Les deux écoles de droit et de médecine,

le régiment de cavalerie tenaient une grande place dans la vieille cité.

Lorsqu'ils étaient d'accord, tout marchait bien, mais c'était rare.

Dans les écoles, les opinions se partageaient : beaucoup étaient libérales, beaucoup étaient royalistes. Cependant on vivait en bonne intelligence; les deux camps restaient séparés sans se trop haïr. Ils avaient chacun un café différent. Les disputes et les duels arrivaient bien quelquefois, on les étouffait le plus possible, les professeurs et les autorités y veillaient de près. Tous étaient intéressés à maintenir la tranquillité, chose difficile, les universités ayant toujours été tapageuses, depuis le temps des *escholiers de Montaigu* et des collèges de la bonne ville de Paris.

L'arrivée d'un nouveau régiment était un événement pour le pays. Les étudiants savaient d'avance à qui ils allaient avoir affaire, la renommée les en instruisait vite.

Certains corps d'officiers avaient la réputation de rester indifférents à ce qui se passait autour d'eux, de vivre en famille, de n'avoir pas une opinion prononcée. Ceux-là on ne s'en occupait guère, surtout si, à toutes ces qualités, ils joignaient celle de ne pas être trop riches et de ne pas écraser de leur luxe les écoles réduites à la portion congrue. Alors tout était bien.

Comme on ne peut satisfaire tout le monde ici-bas, ces régiments *ternes*, qu'on me passe le mot, avaient bien moins de succès près de la population et surtout près des femmes.

On admettait les étudiants recommandés et le corps d'officiers, en général, aux grands bals; pour les recevoir dans les maisons aux réunions intimes, c'était beaucoup plus difficile, et certaines personnes même ne voulaient pas en entendre parler, à moins d'exceptions tout à fait hors ligne.

Or, il arriva, je ne sais plus en quelle année — 1820,

je crois — un de ces régiments comme on n'en trouvait guère, composé de jeunes gens riches et de famille, dont les opinions étaient fort prononcées dans le sens de la légitimité, et qui passait pour très disposé à porter haut son drapeau, de toutes les manières.

Ce fut une rumeur partout.

Les étudiants, prévenus et jaloux d'avance, plaçaient déjà le poing sur la hanche et méditaient une résistance magnifique aux envahissements de toutes sortes.

La société se prépara à recevoir dignement cette élite de la jeunesse royaliste du Midi ; c'étaient les chasseurs des Pyrénées, le 17e. Presque tous les noms étaient connus, et le colonel était sûr d'un accueil plus distingué qu'aucun autre; il plantait sa tente à l'hôtel de Bazoges, frère de Mme de Curzay; le marquis de l'Epinay était, comme elle, le neveu de la présidente.

Vous jugez si les dispositions étaient favorables!

Il me semble que c'était hier et que je les vois encore, ces fringants chasseurs. Hélas! ils sont aujourd'hui des *ganaches*, sans doute, comme moi.

M. de l'Epinay venait d'épouser une femme adorable, Mlle Herminie de Montguyon. Belle, charmante, pleine de vertus, d'esprit et de talents, elle mourut en couches, à Paris, dans l'hôtel de son père, trois ans à peine après son voyage à Poitiers. Elle laissa des regrets universels. M. de Montguyon, aide de camp de Louis-Philippe, était son frère.

Dans son enfance, elle avait éprouvé un accident affreux, dont elle avait été heureuse de se tirer sans plus de dommages. Sa collerette avait pris feu; en essayant de l'éteindre avec les mains, elle les brûla cruellement. Depuis lors, elle ne quittait jamais une sorte de fraise plissée, adhérente à son cou, pour ainsi dire, et qui ne laissait rien voir que son charmant visage. Elle portait, le soir, habillée, des guimpes de mousseline ou de tulle, car sa poitrine et ses

épaules n'avaient pas été atteintes et étaient superbes.

Ses mains étaient toujours gantées ; personne ne les a vues nues; elle avait les doigts un peu contournés, ce qui ne l'empêchait pas de jouer délicieusement du piano et de peindre le paysage comme Watelet.

Elle eut pour moi beaucoup de bontés; à la demande de sa tante, elle voulut bien me donner des leçons de peinture; je n'étais pas peu fière d'un si joli et si élégant maître. Malheureusement, elle quitta bientôt notre pays et je n'eus pas le temps d'en profiter beaucoup.

Parmi les officiers les plus remarquables, se trouvaient M. le comte de Turgot, depuis ambassadeur de France à Madrid, le comte Just de Chasseloup-Laubat, mort ambassadeur à Francfort, et bien d'autres sous-lieutenants ou capitaines, qui sont devenus des personnages. M. de Chasseloup eut une grande histoire avec un mari mécontent, qui lui coûta fort cher et qui le fit changer de régiment, bien qu'il ait soutenu hautement et honorablement l'innocence de la femme accusée et la sienne.

Une autre histoire fit plus de bruit encore et décida le départ de ces charmants chasseurs.

Les étudiants libéraux ne pouvaient les souffrir; mais, jusque-là, tout s'était passé en regards échangés, en paroles risquées de loin, grâce à la surveillance exercée par les chefs et par l'Académie.

Il y eut pourtant un duel à huis clos, fort dramatique, entre un officier et un étudiant.

Ils s'étaient provoqués ; tout était convenu pour le combat, mais impossible de se rencontrer ; dès qu'ils sortaient, on les suivait, et déjà bien des tentatives avaient échoué, lorsqu'ils imaginèrent autre chose.

L'officier demeurait sur la place du Pilori. Sa maison avait une cour sur le derrière, très entourée de murs et très isolée; les fenêtres des voisins ne la dominaient pas.

Ils semblaient s'accommoder. Il y eut plusieurs en-

trevues entre les témoins; le bruit se répandit que, de guerre lasse, ils y renonçaient. On les surveilla moins. Un matin, les deux adversaires et les quatre témoins se rencontrèrent chez l'officier. Ils prirent des sabres et descendirent dans la cour en barricadant la porte qui conduisait chez les hôtes.

Ils se battirent. La lutte fut terrible, à ce qu'il paraît. Dans ce petit espace humide et obscur, le pied leur glissait. Ils craignaient à chaque instant qu'on ne les séparât. Tous les deux étaient également faits aux armes. Enfin après plusieurs égratignures de part et d'autre, le chasseur traversa le ventre de son adversaire et le tua raide.

Il n'est pas besoin d'ajouter que cela fit un grand tapage et jeta de l'huile sur le feu. On eût beau faire, le levain fermenta et une catastrophe devint inévitable. La position des étudiants royalistes était fort délicate; ils se trouvaient entre leurs camarades et leur opinion. Mon plus jeune frère était de ce nombre et les craintes de ma mère ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit. Une circonstance bien futile en apparence fit éclater la bombe.

Si les royalistes adoptaient une des actrices du théâtre, leurs adversaires ne pouvaient la supporter; il en était de même des pièces. Presque personne n'allait au théâtre, excepté eux; aucune femme de la société n'y aurait paru : ce n'était pas l'usage. Ils y étaient donc absolument les maîtres.

Cet usage n'existait pas dans ma première enfance, au contraire; et c'est ici le lieu de raconter une petite scène que j'ai remise et qui peut avoir son intérêt néanmoins.

La salle était alors une espèce de grange, où toute cette joyeuse compagnie que je vous ai fait connaître se réunissait. Ma mère avait une loge à l'année. On m'y conduisit pour voir *le Pied de mouton*[1]. C'était

1. Le *Pied de mouton*, célèbre féerie de Martainville et Ribié

la troupe de M. et Mme Fay, père et mère de Léontine, Mme Volnys. Mme Fay était une fort belle femme, qui ne manquait pas d'un certain talent, m'a-t-on dit.

Dans un entr'acte, ma mère fit chercher Léontine toute petite enfant, déjà bien jolie. On l'avait habillée en amour et elle figurait dans la féerie. On l'accabla de caresses, de bonbons, ce qui me rendait furieuse; sans compter son joli costume. J'étais enragée de n'en pas avoir un pareil. Lorsqu'on voulut me faire l'embrasser, je me mis tout bonnement à la battre et à la mordre. Elle poussait des cris inhumains et il fallut l'emporter, ou bien je lui aurais fait du mal; je n'entendais à rien. Ceci n'est pas un beau trait de caractère. C'est la seule fois de ma vie que cela me soit arrivé, je dois le dire; mais il m'a paru drôle que ma première rencontre avec Mme Volnys se soit passée à coups de poings.

Depuis ce temps on avait bâti une salle assez jolie sur la place d'armes. La bonne compagnie ne l'accepta pas; j'en ignore la raison.

L'opéra-comique à la mode, au temps du 17me chasseurs, était *la Clochette*; des officiers l'applaudirent, les étudiants le sifflèrent. Ils se sentirent tous délivrés, ils avaient trouvé leur prétexte. Le rendez-vous fut donné pour le lendemain au théâtre, afin d'organiser la chose sur une grande échelle. L'école de droit fut convoquée d'un côté, les officiers et même les sous-officiers de l'autre. Personne ne manqua à l'appel et le tapage commença.

Il fut conduit suivant toutes les règles. La police fit baisser le rideau, car il devint impossible de continuer la pièce. Mais déjà les provocations étaient échangées, tout était convenu, des délégués nommés pour s'entendre, ce qui rendit l'évacuation de la salle plus facile. Toute la nuit se passa en pourparlers. Il

(Théâtre de la Gaîté, 1807), transformée par H. Crémieux et reprise en 1860 à la Porte-Saint-Martin.

fut décidé enfin que l'on se battrait à huit heures du matin, en bas de Blossac, près de la tranchée, afin que personne n'en ignorât. Le secret fut juré sur l'honneur et l'on se sépara à petit bruit, après avoir tiré au sort dans un chapeau les cinquante noms des champions élus.

Un vrai champ clos comme aux temps héroïques. Malgré la discrétion imposée, on soupçonna quelque chose. Quant au fait réel, il était impossible à deviner, nul n'aurait imaginé celui-là. Ma mère, par précaution, enferma mon frère dans sa chambre, au second, sans qu'il s'en doutât. Au point du jour, il essaya de sortir sans bruit, pour se rendre au champ de bataille. Bien que sa position lui ordonnât de rester neutre, il voulait voir ; et, cela se conçoit, le spectacle était assez curieux.

Pas moyen d'ouvrir la porte. Il fit des cris, des trépignements inutiles d'abord, mais on lui rendit la liberté lorsqu'il menaça de descendre par la fenêtre ; et il l'aurait fait au risque de se rompre le cou. Il se mit à courir, heureusement il arriva trop tard.

Les autres qui n'étaient pas enfermés se dirigèrent isolément vers le lieu désigné, et cela dès l'heure la plus matinale, afin de prévenir l'espionnage. On les remarqua pourtant, on les suivit, chacun fit ses communications et bientôt les terrasses de la promenade se couvrirent de spectacteurs. Le préfet, le général, le colonel se hâtèrent d'accourir. Ils arrivèrent au moment où l'on avait mis habit bas.

En dépit de la bonne volonté et même du désir extrême, il fallut rengainer. On envoya les officiers aux arrêts, on consigna le régiment et l'on remit Messieurs de la basoche entre les mains de leurs supérieurs. Je crois être sûre que beaucoup furent renvoyés à leurs familles. La société perdit, par suite de cet événement, ce 17ᵉ si aimé ; mais deux des officiers épousèrent les plus riches héritières de la ville, de mes bonnes amies. Elles les choisirent bel et bien, car leur position

de fortune leur permettait de prétendre à des partis plus considérables.

Plusieurs autres unions furent ébauchées et rompues par l'absence.

Le royalisme était poussé à l'excès dans la première société à cette époque, il allait jusqu'à l'intolérance, jusqu'à l'impertinence même. On se rencontrait à la Préfecture seulement avec les libéraux, le préfet étant obligé de recevoir tout ce qui a un rang quelconque. Chaque coterie prenait un des côtés du salon et, à l'endroit où l'on devait finir par se toucher, restait un grand espace vide; il semblait qu'on fût mutuellement pestiférés. On ne se saluait pas en se rencontrant. La bravade dans un camp, le dédain dans l'autre étaient les seuls point de contact.

Parmi les préfets, certains étaient à l'index. On avait adoré, dans la noblesse, le comte Duhamel dont la femme était Mlle de Chasteignier. Je vous ai parlé de cette famille. La préfecture était alors très gaie, on s'y amusait beaucoup. Je n'y allais que le matin voir l'aimable Mlle Louise, aujourd'hui Mme de Sayve.

M. Duhamel fut rappelé. On envoya à sa place le baron de la Rochette qui venait d'épouser la jolie, spirituelle Mlle de Saint-Crix. La société se butta contre eux, au point de refuser toutes leurs invitations. La pauvre jeune femme en pleurait de colère et, dans le fait, c'était une grande injustice; aussi elle haïssait Poitiers et n'y resta pas longtemps.

Après eux vint M. Locard, homme d'esprit fort adroit. Il sut s'arranger de façon à rester bien avec tout le monde. Il était veuf et n'avait qu'une petite fille, sa mère tenait sa maison. Ma mère, sachant qu'il désirait se remarier, pensa à lui chercher une femme parmi ses connaissances de Paris; elle en trouva une en effet. Mais ceci nécessite une parenthèse un peu longue.

Mon grand-oncle M. Paulze, au moment de sa mort sur l'échafaud, laissa un fils et une belle-fille, femme

charmante et bonne qui se lia plus tard avec ma mère. La dernière année avant la Révolution, son beau-père lui mit sous sa serviette, le jour de sa fête, le contrat d'achat du marquisat de Bièvre, en manière de bouquet; et, comme il lui appartenait en propre, il lui resta. C'était là une galanterie de beau-père, président de la ferme générale; celui-ci était en outre neveu de l'abbé Terray, le fameux contrôleur général des finances, dont il a tant été parlé sous le règne de Louis XVI.

M. Paulze, le fils, mourut plus tard de la poitrine. Il laissa à sa veuve deux enfants : un fils mort il y a quelques années, après avoir été préfet de Lyon et pair de France, et une fille qui épousa le comte de Sugny.

Mme Paulze était fort liée depuis longtemps avec deux sœurs dont l'une était fort remarquable par sa beauté et son esprit : c'était Mme Bracque, mère de ce colonel Bracque si célèbre par ses succès de femmes au temps de la Restauration, qu'une duchesse et la plus connue de nos comédiennes se l'arrachaient et sur lequel on fit courir cette nouvelle à la main :

« J'ai perdu depuis la rue de... jusqu'à la rue de... un beau bracque répondant au nom de Fortuné. Ceux qui l'auraient trouvé sont priés de le rendre aux adresses ci-dessous. »

Cela fit rire tout Paris et augmenta la vogue du héros.

La sœur de Mme Bracque était Mme de Couaille. La petite vérole l'avait défigurée, mais elle ne lui avait ôté ni sa grâce, ni son esprit, ni sa bonté. Son mari était aussi fermier général et la Révolution la laissa sans fortune avec des enfants.

M. Cuvier, qui n'était pas encore aussi illustre qu'il l'est devenu depuis, était fort épris des charmes de Mme Bracque; il lui faisait une cour assidue et sérieuse; Mme Bracque tout en l'estimant à sa haute valeur ne répondait pas à ses sentiments, elle ne faisait point de coquetterie avec lui et ne lui laissait aucune espérance. Un jour, il lui parlait de son amour; il lui

peignait son dévouement qu'elle repoussait en lui disant qu'elle n'en trouverait jamais un semblable.

— Demandez-m'en une preuve, n'importe laquelle, ajouta-t-il, dût-elle engager mon avenir et ma fortune, je serais trop heureux de vous obéir et de vous convaincre.

— Quoi? Tout, vous feriez tout pour moi?

— Tout! Je vous appartiens exclusivement, vous pouvez disposer de moi, vous serez sûre ensuite que personne ne vous aimera autant. C'est là ma récompense, si je ne puis en obtenir d'autre.

— Eh bien, si je vous demandais d'en épouser une autre?

Cuvier eut un moment d'hésitation.

— Je le ferais, poursuivit-il, mais je vous aimerais nonobstant, je vous en préviens.

— Eh bien, ceci me décide. Depuis longtemps j'avais un désir et je n'osais vous l'exprimer. Vous êtes le plus honnête homme que je connaisse; ce que j'ai de plus cher au monde après mon fils, c'est ma sœur. Épousez-la, devenez mon frère, je vous aimerai comme je l'aime. Ma sœur vous rendra heureuse, car elle est parfaite, car elle a tout le cœur et toute l'intelligence nécessaires pour vous aimer et vous apprécier comme vous méritez de l'être. Elle a lutté avec courage contre le malheur, vous le savez; elle trouvera en vous un protecteur et un appui, un père pour ses enfants, et je vous bénirai chaque jour de ma vie pour le bien que vous lui aurez fait. Aceptez-vous?

— Oui, répondit le généreux soupirant, et je me conduirai de façon à justifier la confiance dont vous m'honorez.

Voilà comment Mme de Couaille devint la femme de ce grand génie.

CHAPITRE XIII

Mlle de Toucelle. — Mlle Cuvier. — Sa mort. — Mort de Mlle Paulze. — M. Godin. — La belle Grecque. — La duchesse de Gaëte. — Mariage en projet. — Mlle Locart. — Mme de Toucelle. — La nouvelle société de Poitiers. — Les cinq évêques. — Mgr de Bouillé. — Mgr Soyer. — Mgr de Mérinville. — Mgr de la Broue de Vareilles. — Son portrait. — Sa jeunesse. — Ses visites. — Sa bénédiction. — Le bon monseigneur. — Sa famille. — Mlle de Pavout. — Son mariage. — La soirée. — Le Loto dauphin. — Les rondes. — La centaine moins trois mois. — Leçon à un prêtre intolérant. — Mon frère en Dorine. — Mgr de Beauregard. — Son portrait. — Son courage. — Sa déportation. — Son retour. — Les herbiers. — Son prône. — Catiche. — Ma lettre. — Sa réponse. — Son frère. — Sa sœur. — M. de Curzon, le peintre. — Stéphanie de Curzon. — Quatre-vingt-dix-neuf ans. — Une vie pour une âme. — Un sixième prélat. — Mgr Brault.

Cuvier fut toujours parfait pour sa compagne. Il reconnut promptement ses excellentes et éminentes qualités et s'y attacha vivement et sincèrement. Ils eurent une fille, Clémentine, que j'ai bien connue; son père l'adorait, elle était belle et charmante, il s'attacha aussi beaucoup à la fille de sa femme, Mlle Toucelle, cause de cette digression. Celle-ci avait une intelligence supérieure; elle s'adonna à la science et travaillait toujours avec son illustre beau-père. Elle

était petite, mince, fluette, délicate, distinguée. Elle connaissait tous les animaux du Jardin des Plantes et ils la connaissaient. La nature n'avait pas de secrets pour elle. Elle étudiait la botanique et les sciences qui s'y rattachaient avec une ardeur digne de son maître. Néanmoins rien n'était plus simple, moins prétentieux que ses manières. Jamais on n'eût supposé une semblable érudition chez une personne aussi modeste.

Clémentine était grande, belle, blonde, aimée, hélas! Elle a été enlevée à vingt ans à peine, huit jours avant d'épouser un homme qui lui plaisait et qui convenait à sa famille. Tout lui promettait le bonheur. Elle demanda à être ensevelie avec ses habits de mariée et ses parures qu'elle aimait, la pauvre enfant! Cette mort, si cruelle et si prématurée, fut une horrible douleur pour son père et sa mère. Cuvier ne s'en consola jamais.

Mme Paulze éprouva de grands chagrins et quelques revers de fortune par suite de spéculations malheureuses. Elle quitta la terre d'Ivoy et vint à Paris, déjà fort malade, et fut accueillie comme une sœur chez Mme Cuvier. J'étais alors à Paris, avec ma mère, pour achever mon éducation; nous vîmes souvent notre cousine au Jardin des Plantes et c'est ainsi que je connus Cuvier et ses filles; ma mère connaissait Mme de Toucelle avant la Révolution. Nous assistâmes presque aux derniers moments de Mme Paulze; je me rappelle l'avoir vu administrer; elle mourut là, chez ses amis.

Elle était Mlle Godin. Son frère, Emile Godin, un homme d'esprit, fut nommé secrétaire d'ambassade à Constantinople, sous le Directoire. Il y devint amoureux d'une fort belle fille grecque qu'il épousa et qu'il ramena en France. Elle fit beaucoup de bruit à Paris au commencement du siècle; on l'appelait la belle Grecque. Son mari et elle ne s'accordaient point; elle profita de la loi, ils divorcèrent. Ce qu'il y a d'étrange,

c'est qu'elle se remaria avec un autre M. Godin, un membre du tribunal, que l'empereur fit plus tard duc de Gaëte. Je l'ai vue assez souvent sur la fin de sa vie, elle avait de grands restes de beauté, mais rien n'était plus bizarre que sa mise et toute sa personne. Evidemment, elle se croyait encore jolie femme, elle faisait des mines et se coiffait d'un madras tourné en turban. C'était, je crois, une bonne femme, n'ayant jamais ouvert beaucoup de livres, ni occupé son intelligence à des choses bien sérieuses. Elle ne recevait presque plus de monde et ne sortait pour ainsi dire jamais.

De tout cet ancien monde, il nous faut revenir à M. Locard ; c'est à cause de lui que nous l'avons évoqué. Ma mère pensa à lui donner pour femme Mlle de Toucelle ; c'était, en effet, une union fort assortie. Après des pourparlers assez sérieux, elle n'alla pas plus loin, j'en ignore les motifs. Il y avait, il me semble, d'au tres projets de part et d'autre, car ils se sont mariés depuis chacun de leur côté.

La société de Poitiers, à cette époque où je commençais à l'entrevoir par une lucarne, ne ressemblait pas du tout à celle que j'ai dépeinte. Les fortunes de la noblesse s'étaient reconstruites, les autorités s'étaient constituées ; il y avait bon nombre de gens riches, d'excellentes maisons où l'on recevait parfaitement et où s'était conservé le ton de la meilleure compagnie.

C'étaient d'excellents dîners (c'est un pays de bonne chère) et des bals magnifiques presque toujours accompagnés d'un souper splendide, où les galantines, les dindes aux truffes et les jambons donnaient des forces aux danseurs jusqu'à cinq et six heures du matin. Il y avait nombre de jolies personnes, tant filles que mariées, et beaucoup d'hommes pour leur faire la cour.

Nous possédions en ce moment à Poitiers cinq évêques dont plusieurs recevaient et allaient dans les salons sérieux.

D'abord, l'évêque du diocèse, Mgr de Bouillé : c'était un homme fort bon, sans grands moyens, mais très vénérable et très vénéré.

Puis Mgr Soyer, évêque de Luçon ; il attendait ses bulles et voyageait beaucoup ; sa demeure principale était cependant à Poitiers. J'ai tout dit sur son caractère et sur sa personne.

Ensuite Mgr de Mérinville, ancien évêque de Dijon, chanoine du chapitre royal de Saint-Denis. On le voyait peu et l'on n'en parlait guère.

Le quatrième était Mgr de Vareilles, ancien évêque de Gap, autrefois coadjuteur de l'évêque de Metz. Et c'est là une des plus précieuses figures de mes souvenirs. Petit, grassouillet et mince en même temps, son visage blanc et rasé, entouré d'une auréole de cheveux blancs, avait une expression de bonté, de sérénité, de gaieté spirituelle et câline que je n'ai vue qu'à lui. Il avait les suprêmes façons de l'ancien régime, un vrai abbé de cour du XVIIIe siècle.

En même temps, il était pieux, indulgent, charitable ; les pauvres l'adoraient. Le siège de Poitiers avait été longtemps vacant ; il avait rempli les fonctions d'évêque et cela sans en rien rabattre, malgré ses quatre-vingts ans passés. On lui a vu faire des processions de trois et quatre heures par la ville, portant un très lourd ostensoir ; il n'était pas trop fatigué ensuite.

Il fallait lui entendre raconter sa jeunesse à la cour et à Metz. On y aurait passé des heures ; peu de gens avaient à ce point tant d'amabilité et de grâce.

Il venait souvent nous voir ; c'était une fête pour moi, on me permettait de quitter mon travail et de rester près de lui ; quand il s'en allait, j'étais fière de lui donner le bras pour descendre l'escalier, de l'accompagner jusqu'à sa voiture ; nous trouvions les gens du quartier agenouillés autour, attendant la bénédiction pastorale. Les mères lui présentaient leurs

enfants, les malades lui demandaient des prières qu'il accompagnait d'une aumône. Son valet de chambre prenait la liste des malheureux et tous étaient secourus. Je vois d'ici cette foule prosternée à laquelle je me mêlais, et ce vieillard vénérable étendant sur nos têtes baissées sa belle main blanche, ornée d'une manchette de dentelle et d'un anneau de saphir. J'en étais toujours pénétrée de dévotion et d'attendrissement.

Le peuple l'appelait le *bon Monseigneur ;* il savait garder son rang sans morgue et sans fierté ; s'approchait qui voulait et nul ne le quittait sans être consolé et secouru.

Indulgent pour toutes les fautes, il savait tout comprendre.

— Le bon Dieu pardonne toujours, disait-il ; il nous a bien souvent pardonné à nous-même, nous ne pouvons être plus sévère que lui.

Il aimait la jeunesse et s'en entourait volontiers. La mission avait créé plusieurs associations, celle des dames et celle des demoiselles entre autres. Mgr de Gap était président de celle des demoiselles. Les jours de réunion, il était enchanté de se voir entouré de ces jeunes têtes. Il leur parlait un langage convenable à leur âge, et ses exhortations laissaient dans l'âme un sentiment de bien-être et de quiétude.

Il habitait son hôtel de famille, un des plus beaux de la rue Saint-Paul, avec un vieux chevalier de Malte, son frère, le chevalier de la Broue, plus âgé que lui de deux ou trois ans et asthmatique au point de n'être pas entré dans un lit depuis un demi-siècle. Ces deux respectables débris du passé avaient près d'eux la comtesse de Vareilles et la comtesse de Pavout, leurs nièces, toutes deux sœurs et veuves.

La première avait épousé successivement les deux frères. On maria en 1823, je crois, Zélanie de Pavout, riche héritière, fille unique, au comte de Brie ; la

noce se fit à l'hôtel de Vareilles, on donna une soirée. Zélanie était ma compagne du Sacré-Cœur. C'est elle qui fit cette magnifique réponse, un jour qu'on lui demanndait ce que c'était qu'un nom propre.

— Un nom propre est un nom qui n'est pas sale.

On installa des tables de jeu pour les papas et les mamans dans le grand salon du rez-de-chaussée et on nous mit tous, la jeunesse, à un loto dauphin, ancien jeu fort amusant. Nous en eûmes pourtant bientôt assez et nous ne faisions que dire entre nous :

— Ah! si nous pouvions danser!

Danser chez un évêque, ce n'était guère de mise. On tourmenta pourtant Zélanie, afin qu'elle allât parler à son oncle pour que nous puissions danser des rondes en chantant. Elle me pria de la remplacer dans cette mission, je le fis. Le bon évêque se mit à rire.

— Dansez les rondes que vous dansiez aux Feuillants et ne faites pas trop de bruit, vous dérangeriez les joueurs de whist. Que voulez-vous, messieurs, ajouta-t-il, je suis jeune et j'aime la jeunesse.

Les rondes n'eurent pas lieu cependant, parce qu'on nous servit une collation splendide qui nous les fit oublier.

Le bon Monseigneur a vécu jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans et huit mois ; il avait la coquetterie de son âge et de sa merveilleuse conservation et disait souvent :

— J'atteindrai la centaine.

Ses facultés morales ne baissèrent pas jusqu'à sa mort. Quand il la sentit venir, il dit tout de suite à ses nièces :

— Je serai puni de ma vanité, je n'atteindrai pas le siècle.

L'évêque de Gap donna une fois une leçon à un de ces prêtres qui font du tort à la religion par excès

de zèle et par manque de tact. Cet abbé, un chanoine que j'ai bien connu, prêcha à Saint-Pierre un sermon terrible sur la danse. Il en détailla les inconvénients avec une telle minutie que c'était un cours d'éducation pour mal faire. Beaucoup de mères en furent scandalisées.

En rentrant à la sacristie, le prélat fit son compliment à l'orateur.

— Vous faites de beaux discours, monsieur l'abbé, dit-il, mais si j'avais une fille, je ne la conduirais pas à votre prône; elle y apprendrait plus de mal qu'elle n'en a rêvé.

Ceci fut très généralement approuvé, même par les plus rigides.

Du reste, ce même abbé, venant faire une visite à ma mère un jour de grande chaleur, me trouva seule au salon avec mon frère aîné; j'étais assise par terre, entourée de mes chats que j'habillais, ne songeant qu'à eux; mon frère lisait, j'avais ôté mon fichu, parce que j'étouffais, et l'on voyait mon cou maigre de fille de douze ans sortir d'une robe montante. Jamais rien ne fut plus régulier et moins blâmable; il y vit de l'inconvenance.

— Ah! mon enfant, s'écria-t-il, remettez votre pèlerine, vous n'êtes pas tenue décemment.

— Monsieur l'abbé, répliqua mon frère, je vous demande pardon, mais ma sœur se trouve très bien ainsi et je vous prie de ne pas lui donner des idées qu'elle n'a pas.

Ceci est le pavé de l'ours pour les gens véritablement et intelligemment pieux ; malheureusement, les petits esprits s'étudient à rapetisser la religion, ils la mettent à leur taille, et ils donnent beau jeu aux attaques de ses ennemis.

Le cinquième prélat était aussi un homme selon le cœur de Dieu, mais d'un tout autre genre.

On croirait véritablement que j'ai assemblé un cénacle.

Celui-ci, c'était Mgr Brumauld de Beauregard, évêque nommé d'Orléans, et attendant ses bulles comme Mgr Soyer; combien je l'aimais aussi et quel saint homme cela faisait! Il avait un beau visage et un regard qui bénissait.

Il ne faut pas le comparer à l'évêque de Gap, bien qu'ils eussent beaucoup de points de ressemblance par leur piété, leur bonté, la régularité de leur vie. Le premier était un grand seigneur, il avait les traditions de l'ancienne cour; celui-ci était plutôt un abbé de province, ayant vécu dans sa famille et dans une société tranquille. L'abbé de la Broue avait émigré et fréquenté toute sa vie le haut monde; il tenait au luxe et même à l'élégance de ses habitudes.

Mgr de Beauregard était un militant, j'aurais presque dit un martyr. Il n'émigra pas, il continua à exercer son ministère, à porter les ornements, à dire la messe dans des chambres, au milieu de la persécution, en risquant sa tête à chaque instant et si bien qu'il fut arrêté et condamné à la déportation à Cayenne.

Il y fut traîné malade et y resta deux ans, je crois, en butte à tous les mauvais traitements, à tous les supplices qu'on fit subir à ces pauvres prêtres. On les laissait presque sans nourriture et sans vêtements, on les privait de tout, on les frappait même et plus de la moitié succombèrent. La seule consolation de l'abbé de Beauregard était la botanique: aussitôt qu'il était libre, il herborisait, et il rapporta de ce triste voyage des herbiers très précieux.

Il revint après la tourmente et resta à Poitiers. Son mérite et sa vertu le firent nommer plus tard chanoine et curé de la cathédrale. Il devint le confesseur de nos religieuses au couvent. C'est là où je l'ai connu; c'est là qu'il s'attacha à moi d'une affection de père.

Chaque fois qu'il me rencontrait, il me faisait une douce petite morale et me dessinait une croix sur le

front. Je le vénérais, et après ma sortie du couvent, il vint souvent m'apporter ses plantes séchées, m'instruire un peu de botanique et causer avec moi de ces pays lointains ; j'étais avide de l'entendre ; combien il était intéressant !

Il faisait chaque dimanche, à la messe de huit heures, à Saint-Pierre, un prône pour les femmes du peuple et les servantes. Il se mettait à leur portée, leur parlait familièrement, les interpellait même — il les connaissait toutes — sur les cas de conscience qu'elles lui posaient. Rien n'était plus touchant et plus évangélique. Bien des autres personnes des autres conditions y assistaient ; il ne s'occupait pas d'elles. Tout à ces déshéritées des biens de ce monde, il cherchait à leur rendre le courage, à leur inspirer l'amour du travail et de la probité. Ses conférences faisaient une grande guerre à la coquetterie. On citait une admonestation faite à une jeune fille, qui porta ses fruits, à ce qu'il paraît, justement à cause de la façon dont elle était adressée.

— Je vous ai rencontrée dimanche, Catiche ; je ne dirai pas quelle Catiche ; ce n'était pas Catiche, ma servante, voilà tout ce que je puis assurer. Vous aviez sur votre bonnet un ruban rose ! C'est une suggestion du diable, prenez-y garde ! Le ruban rose vous conduira loin. Le mal commence toujours par des rubans roses et l'on va jusqu'au tablier de soie, puis jusqu'au chapeau. Tout cela se paye avec son déshonneur et ses larmes en ce monde et son âme dans l'autre. Prenez garde, Catiche !

Depuis ce jour-là, il n'y eut plus, dans Poitiers, une seule Catiche qui voulût porter un ruban rose, de peur d'être prise pour l'héroïne du portrait, et Dieu sait qu'il y en avait, des Catiches !

A la Restauration, M. de Beauregard fut nommé évêque d'Orléans. Quand il prit possession de son siège, il était déjà bien âgé, mais son intelligence et son cœur étaient toujours les mêmes.

Dans un moment de douleur profonde, je lui écrivis une lettre pour lui demander ses bonnes prières. J'ai encore sa réponse; elle commençait par ces paroles tirées des livres saints :

— Quelle est donc la bête cruelle qui a mangé le cœur de mon enfant ?

Vous jugez du reste; et c'était là de l'indulgence, de la miséricorde !

L'évêque d'Orléans avait un frère que j'ai bien connu — c'était un excellent homme — puis une sœur Mme de Curzon. Celle-ci avait trois enfants au moins : Mme Babinet, Mlle Stéphanie de Curzon et M. de Curzon, père d'une nombreuse famille. Je crois bien que M. de Curzon, le peintre dont la valeur obtint tant de succès est un de ses enfants ; il serait par conséquent le petit-neveu de M. de Beauregard. J'en serais charmée.

Tous ces gens-là demeuraient ensemble dans une vieille maison, bien noire et bien triste, au fond d'une cour où l'on aurait fauché l'herbe. C'était un intérieur patriarcal. Mlle Stéphanie ne quittait pas son oncle. Elle alla tenir sa maison à Orléans; elle y a laissé des souvenirs de bonté et de piété angéliques.

Mgr de Beauregard avait près de quatre-vingt-dix-neuf ans, lorsqu'il entreprit la conversion d'un grand pécheur, qui se rencontra sur sa route. Dans son zèle, il offrit au ciel sa vie pour racheter cette âme.

— Faites-moi mourir, mon Dieu, mais que je le sauve !

Touché de son éloquence du cœur, le pécheur entendit cette voix, il revint au bien. Deux jours après lui avoir donné la communion de sa propre main, l'évêque se sentit gravement malade.

— Ah ! dit-il à Stéphanie, en se mettant au lit, je crois que le bon Dieu m'a pris au mot.

En effet, au bout de la semaine il était en paradis.

Tous ceux qui l'ont connu l'aimaient et le regrettent.

J'ai oublié un sixième prélat que je n'ai pas connu, mais dont la famille était de Poitiers et qui y habitait en même temps que les autres, c'est Mgr Brault, ancien archevêque d'Alby.

CHAPITRE XIV

Une coterie. — Soirées de jeunes filles. — Le jasmin. — Adèle de M... — Léonie de la P... — Mariage d'amour. — Bonheur. — Coup de pistolet. — Désespoir. — M. et Mme de Tudert. — Mlle de Vigny. — Visais. — L'abbaye du Pin. — Aymard. — Sa prophétie. — La trombe. — La grêle. — Le mot d'Aymard. — Berruges. — Ses ruines. — « Mélusines ». — Légende. — Mes amies. — Marie de la Serre. — Son talent. — Le comte de Maillé. — M. de Barrau. — La famille de la Serre. — Mlle D... — Son mariage avec le comte de C... — Sa toilette et celle de sa mère. — Joséphine Meunier. — Sa mère. — M. le comte d'Artois. — La quête. — M. de M... — Léontine de la M... — Sa mère et son aïeule. — Le marquis de Ferrières, son grand'père. — Le marquis de Tuffières. — Un coup de foudre. — Folie. — Les perruques de mon père. — Une honnête femme. — Garat et *la Gasconne*. — Mlle Déjazet. — Konig. — *Charmante Gabrielle* et le *Borysthène*.

J'ai cru devoir parler assez longuement de ces évêques, qui sont des figures évangéliques et qui ont laissé dans mes souvenirs une trace que rien ne saurait effacer. Ma pensée se repose sur eux avec une joie mélancolique ; au moment où j'écris, j'ai leurs portraits devant les yeux ; je me prends souvent à espérer qu'ils veillent sur moi, du paradis où Dieu les a reçus, et qu'ils me protègent. Je raconterai plus tard certaines circonstances de ces dernières années dont les

esprits forts se riront sans doute, mais qui ont confirmé chez moi cette croyance ou plutôt cet espoir.

Maintenant laissons l'église et retournons dans le monde de ma jeunesse, dont les traces sont de plus en plus perdues.

Il y avait alors à Poitiers, en outre de la société générale, si je puis m'expliquer ainsi, une coterie de jeunes personnes, dont les demeures étaient très rapprochées et qui se réunissaient journellement. Sur un signe d'une de ces maisons une soirée s'improvisait, pendant l'été comme pendant l'hiver. J'avais le crève-cœur, lorsque j'eus quinze ans, d'y voir aller mon frère, lequel nous racontait le lendemain, au déjeuner de famille, les joies de la veille. Je poussais de grands soupirs ; ma mère était inexorable et ne me permettait pas de mettre le pied dans un salon avant mes seize ans ; encore trouvait-elle que c'était bien jeune et avait-elle décidé que je n'irais pas à toutes les réunions avant mes dix-huit ans sonnés.

Le mariage en décida autrement.

Ces soirées de jeunes filles étaient d'une grande gaieté et d'un laisser-aller que la parfaite éducation des hommes autorisait. On s'amusait à bien peu de frais, une robe de percale, un ruban dans les cheveux pour toute parure. On allait à huit heures dans la belle saison, à sept en hiver, et l'on restait très souvent jusqu'à quatre et cinq heures du matin.

On faisait de la musique ; nous occupions le piano à tour de rôle. C'était assez médiocre ; aucune de nous n'avait un grand talent ; moi, j'étais fort bonne musicienne, grâce aux leçons du bon M. Drocourt. J'avais une assez jolie voix, qui ne fut réellement cultivée que plus tard.

Ces demoiselles jouaient des charades et puis l'on dansait, tant que les mères voulaient bien le permettre. A minuit on prenait des bouillons, on mangeait debout, avec un appétit dévorant, une volaille, ou un morceau de veau froid, un pâté, un jambon, quelques crèmes,

des fruits et on riait! C'était assez pour reprendre des forces, on recommençait de plus belle. Cette intimité se composait de cinq ou six familles, parentes, alliées ou voisines, et pourtant nous étions douze ou quinze danseuses, je dis *nous étions* parce qu'il en fut de même lorsque ma mère consentit enfin à me laisser aller quelquefois dans le monde.

Je me souviens toujours à ce sujet d'un grand jasmin planté dans notre jardin, sous la fenêtre de mon père. Ce jasmin a fait le bonheur de mon adolescence, et ce parfum est celui que je préfère à tous. Je me vois encore les dimanches d'été lorsqu'il faisait nuit, assise près de cet arbuste, cueillant un bouquet pour aller à la sauterie de Mme de la P...

Rêveuse et préoccupée, songeant au plaisir qui m'attendait, aux hommages que l'on m'offrait déjà et surtout ayant devant les yeux ce fantôme poursuivi par toutes les jeunes filles, mon mari, celui que je devais aimer. Qui serait-il? l'aimerais-je? Oh! oui, peut-on ne pas aimer son mari, à cet âge? Je restais de longs moments, les fleurs de jasmin éparses sur mes genoux, la tête baissée, les mains tombantes; je pensais, j'attendais et je ne savais plus où j'étais alors.

Ma mère m'appelait..... Je plaçais mon bouquet dans ma ceinture, j'arrangeais mes cheveux, je mettais une simple robe blanche, et je partais pour ce bal où l'amour de la danse me faisait tout oublier.

Deux morts bien douloureuses interrompirent ces simples plaisirs.

Une des jeunes filles des plus riches de la société, Adèle de M..., succomba à une cruelle maladie; sa sœur Laure devint ainsi la première héritière du pays. Ce fut une maison fermée pendant longtemps.

Un autre malheur, bien plus épouvantable, eut un plus grand retentissement et répandit le deuil dans toute la ville.

Mme de la P... avait deux filles, toutes les deux jolies,

l'une brune et l'autre blonde. Léonie, l'aînée, s'était éprise d'un jeune homme de la ville, M. Jules G... Bien qu'il fût d'une fort bonne famille, qu'il eût un bel avenir, la mère de la jeune fille refusa de consentir au mariage. Les amoureux avaient vingt ans à peine, ils s'aimaient. Léonie jura qu'elle n'appartiendrait qu'à lui, il fallut donc les marier.

C'était un charmant ménage, ils s'adoraient. Bientôt la naissance d'un fils vint ajouter à leur bonheur. La jeune mère voulut le nourrir. Il était blanc et rose, il était superbe ; elle le montrait à tout le monde avec fierté, elle en raffolait. Nulle sur la terre n'était aussi heureuse qu'elle.

Un jour elle était dans la chambre de sa sœur avec son enfant au sein ; elle regardait par la fenêtre, dans le jardin, son mari et son frère qui s'exerçaient à tirer le pistolet. Ils avaient pris pour but une planche attachée contre la muraille.

De l'autre côté de la terrasse où ils s'étaient établis, se trouvait une resserre dont la porte donnait sur cette même terrasse. Personne ne passait jamais par là ; cependant cette resserre conduisait à un escalier dérobé aboutissant à la lingerie. L'idée leur vint et je ne sais pourquoi de changer de place et de tirer dans cette porte; la jeune femme ne l'entendit pas, elle venait d'endormir son fils et se disposait à le placer dans son berceau pour aller rejoindre les jeunes gens dont le jeu l'intéressait. Elle porta le baby dans la chambre de sa mère et lui dit en l'embrassant :

— Maman, je vous confie mon cher petit.

Puis elle se mit à courir, descendit à moitié le grand escalier, rencontra sa sœur qui lui demanda où elle allait si vite :

— Je vais voir tirer Jules et Abel, mais que je suis sotte ! J'arriverai bien plus tôt par l'autre côté.

Ceci était vrai et, pourtant, si elle eût continué par celui-là, elle n'eût couru aucun danger. A quoi tiennent les événements !

Elle remonta les quelques marches, passa devant la chambre de sa mère, dont la porte était ouverte, entra dans la lingerie où sa femme de chambre repassait des bonnets à son nourrisson. Elle s'arrête quelques secondes, repart, saute quatre à quatre les marches du petit degré et ouvre la porte de la resserre.

Au même instant elle jette un cri horrible, elle porte la main à son sein gauche. Une balle venait de le traverser.

Elle eut encore la force de se trainer jusqu'à la porte en face. Son mari avait entendu le cri, il l'avait ouverte avant elle. La pauvre victime tomba entre ses bras en murmurant :

— Ah Jules ! tu m'as tuée !

— Mais non, Léonie, tu te trompes, tu as eu peur.

— Oh ! reprit-elle avec un triste sourire, la balle est entrée là.

Elle regarda sous ses doigts dégouttants de sang et, s'élevant encore sur la pointe de ses petits pieds, elle essaya d'embrasser son mari et retomba inanimée.

Le malheureux jeune homme la regarda effaré, la tête perdue; il ne pouvait en croire ses yeux.

— Léonie, Léonie, répétait-il, reviens à toi.

Elle ne l'entendit plus.

— Hélas ! dit le frère, elle est morte !

La mère, la sœur, les domestiques étaient accourus aux cris qu'ils entendaient. M. G... tenait toujours sa femme, la regardait, l'embrassait, l'appelait des noms les plus tendres; il ne pouvait croire qu'elle n'existât plus. Tout à coup il la jeta sur les bras de sa mère et se précipita comme un fou vers la rue qu'il remonta en criant :

— J'ai tué ma femme ! j'ai tué ma femme ! Au secours !

Un peu au-dessus demeurait ce même docteur Joslay qui m'avait fait entrer en ce monde. Le malheureux se lança vers sa maison; il frappait avec sa tête,

appelant le médecin et poussant des hurlements de désespoir.

Vous jugez si en quelques minutes une pareille scène ne se répandit pas comme une traînée de poudre. Bientôt la cour, puis la rue ne purent contenir la foule des curieux; trois ou quatre médecins accoururent, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre.

Tout ceci se passait dans notre prochain voisinage, mais nous n'y étions pas et ces terribles scènes nous furent épargnées. M. et Mme de Tudert avaient à trois lieues de la ville, sur le bord de la Bièvre, une maison de campagne charmante; nous y allions tous les étés, ma mère et moi, passer une semaine de temps en temps et c'était pour moi une grande fête.

Mme de Tudert, seconde femme de notre vieil ami, était la cousine de l'auteur de *Cinq-Mars*, Mlle de Vigny. Il avait épousé, en premières noces, Mlle de Morières. Elle laissa un fils, Aymard de Tudert, un des plus spirituels enfants que j'aie connus.

Au moment où arriva ce malheur affreux chez Mme de la P..., nous étions à Visais et nous y fûmes témoins d'un des plus grands désastres auxquels j'aie assisté.

Il était question d'aller visiter une ancienne abbaye devenue une ruine, mais conservant encore de beaux restes de sa splendeur. C'était une abbaye de bénédictins, ce qui ne pouvait manquer, les bénédictins étant, de tous les moines, ceux qui choisissaient le mieux leurs emplacements et qui s'entendaient le mieux à édifier les monuments. Cette abbaye du Pin est située dans une vallée ravissante, très resserrée, où la Bièvre retourne cinq ou six fois sur elle-même; cette vallée est si verte, si ombreuse, si retirée, qu'on conçoit que ces savants personnages s'y soient cachés pour prier et accomplir ces travaux gigantesques qui leur ont survécu et qui les rendent célèbres dans tous les âges.

Nous allions partir sans emmener Aymard, occupé

avec son gouverneur; il en était fort en colère, il me dit en me montrant un petit nuage :

— Vous serez mouillés, mouillés jusqu'aux os. J'en suis bien aise. Là ! cela vous apprendra à me laisser avec mon latin.

On rit de la prophétie. Nous montâmes en calèche découverte et nous nous mîmes en chemin. Le temps fut très beau pendant la première partie du voyage; nous visitâmes le Pin en détail et avec grand plaisir et nous retournions à Visais par des bois délicieux, lorsque le temps se couvrit subitement, le petit nuage avait envahi l'horizon, et une trombe, accompagnée de grêle, éclata. Mais quelle trombe et quelle grêle! l'eau nous envahit, le tonnerre et les éclairs nous assourdissaient et nous aveuglaient presque, et les grêlons étaient gros comme de gros œufs; heureusement nous trouvâmes une ferme isolée où nous pûmes entrer et mettre les chevaux et la voiture sous un hangar, sans quoi, nous étions perdus.

A Poitiers et dans tous les environs il ne resta pas une vitre entière ; beaucoup de bêtes périrent et des gens furent dangereusement blessés.

C'était un spectacle que je n'oublierai jamais. L'eau tombait en nappe. Figurez-vous des cascades tout entières qu'on reçoit sur le dos sans interruption, lesquelles retentissaient sur le sol; les éclairs étincelaient au milieu de tout cela. On eût cru à la fin du monde. Je dois avouer que j'avais grand'peur et que je disais mon chapelet, en tremblant de tous mes membres. A l'âge que j'avais on n'est pas obligé d'être brave.

On juge combien Aymard triompha au retour! Quant à moi, je le pris pour Mathieu Lensberg, et je n'aurais pas fait un pas dehors sans le consulter sur l'état du ciel.

Il avait dit, dans son enfance, un mot qui peignait bien le caractère droit et résolu qu'il tenait de son père.

Pendant tout un dîner chez une de mes tantes, il avait été impossible de lui arracher un mot ; il avait résisté aux prières, aux menaces, et s'obstinait à un mutisme complet. Enfin on apporta de la crème et la maîtresse de la maison s'écria :

— Voilà qui va faire parler Aymard. Il faudra bien qu'il dise oui ou non, si on lui propose de la crème, et on ne lui en donnera pas sans cela.

L'enfant regarda sa tante en face et lui répliqua très tranquillement :

— Je ne dirai ni oui ni non, je dirai : je veux de la crème.

On aurait peut-être dû le fouetter pour une volonté si nettement exprimée ; il était si drôle qu'on l'embrassa.

Tout ce pays est ravissant : il y a là deux coteaux bordant la Bièvre, garnis d'élégantes maisons et de bois dignes des poètes ; des rochers montrent leurs têtes chauves à travers les arbres, des villages s'échelonnent sur la pente et les clochers pointus des églises percent les nues. Ce n'est pas grandiose, ce n'est pas majestueux, c'est joli, c'est gai, et puis, tout à coup, c'est rêveur et c'est sombre.

A quelque distance de Visais, au-dessus du bourg de Berruges, se trouvent les ruines d'un château historique. C'était une des demeures favorites de la célèbre Mélusine, dame de Melles et de Lusignan. Tout le Poitou est plein des souvenirs de cette grande maison et surtout de la fée. Le peuple appelle toutes les ruines des *melusines*.

Cette tour de Berruges est remarquable surtout par sa position ; la vue est splendide. C'était là, dit la légende, que la noble sorcière composait ses philtres ; c'est aussi là qu'elle perdit son amant. Elle l'avait épousé sous la condition qu'il la laisserait complètement libre, depuis minuit jusqu'au jour, sans chercher aucunement à savoir ce qui se passait pendant ces heures mystérieuses ; c'était là une confiance, bien rare

chez un amoureux, qui prouve une passion complète ou une grande indifférence.

Tant qu'il aima, il crut. Avec le refroidissement vint la méfiance. Une nuit il la laissa aller jusque dans les souterrains du château où il la vit se livrer à ses enchantements et prendre la forme d'un serpent à tête de femme. Une parcelle des écailles lui restait toujours sur la main gauche. Il lui avait souvent demandé, sans l'obtenir, l'explication de ce singulier signe.

On comprend qu'il fût effrayé et qu'elle perdît beaucoup de ses charmes à ses yeux. Mélusine apprit par son art cette infraction au traité passé entre eux; d'ailleurs, elle dut s'en apercevoir puisqu'elle aimait; on devine le changement de celui qu'on aime, bien avant qu'il ne s'en aperçoive lui-même.

Elle prononça avec désespoir l'arrêt de leur séparation. Ainsi que cela arrive souvent, du moment où elle parla de le quitter il se mit à l'adorer comme au premier jour, jura qu'il n'y survivrait pas, et ce qui pis est, il tint sa parole. Il en mourut de chagrin.

Voilà bien les hommes! Si elle lui fût restée, il l'eût abandonnée probablement.

Elle, qui ne pouvait mourir, commença, à dater de ce jour, ces célèbres cris qui portent son nom et, s'il faut en croire les paysans, elle continue même de nos jours en se promenant sur les ruines de ses châteaux.

Autrefois, quand il y avait des Lusignan, elle annonçait d'avance la mort de chaque membre de la famille par un redoublement de tapage; à présent qu'il n'y en a plus, elle pleure sa famille éteinte et son bonheur perdu.

Lorsque nous revînmes à Poitiers après ce voyage de Visais, nous trouvâmes toute la ville bouleversée de l'événement affreux que j'ai raconté et des suites de l'orage arrivé deux jours auparavant. Il n'en fallait pas tant pour révolutionner une province. Cette malheureuse jeune femme laissa de grands regrets.

Depuis ce moment la mère ne trouva plus un sourire; son mari était jeune, il se consola.

Mes amies les plus intimes étaient en dehors de ce cercle, excepté Mlles C..., dont les deux dernières, à peu près de mon âge, étaient tout à fait liées avec moi.

J'avais d'abord Marie de la Serre, la fille du colonel de la légion, dont il a été question à propos du poisson d'avril. C'était une excellente enfant, c'était et c'est encore une grande artiste. Elle a sur le piano un talent remarquable et complet. Elle est musicienne comme la Muse de la musique, elle a des doigts ailés et elle donne aux adagios, à tout ce qui est sentiment, une expression qui suffirait seule pour la placer au premier rang. Je ne crois pas qu'aucune de nos célébrités rende aussi bien qu'elle la musique ancienne et classique.

Ce talent lui a coûté bien cher, je vous assure. Elle travaillait dans notre enfance six et huit heures par jour. Déjà à cette époque elle était passée maître. Je me rappelle des trios exécutés par elle, par le comte de Maillé, colonel d'un régiment de chasseurs en garnison à Poitiers et par M. de Barrau, capitaine à ce même régiment; c'était magistral.

M. de Maillé avait sur le violon un talent de première force; quant à M. de Barrau, je n'ai jamais rien connu depuis qui lui fût supérieur.

La famille de la Serre est fort bien apparentée. Le marquis de la Grange, le comte de Suleau, le duc de Caylus sont leurs cousins. Marie a épousé depuis M. de Saint-Romain, officier supérieur d'infanterie.

Une autre de mes amies était Mlle D..., belle et bonne fille, mariée à quinze ans précis au comte de C..., homme de grande distinction et d'esprit. Je la vois encore, faisant ses visites de noces avec sa mère, aussi belle qu'elle, âgée à peine de trente-deux ans. Elles avaient la même toilette en couleurs différentes, robes et toques de velours épinglé garni de cygne : Mme D... en bleu de ciel, Félicie en rose ·

Ensuite Joséphine Meunier, fille du général de ce nom et d'une fille de grande maison de Bretagne. Elle avait été superbe dans sa jeunesse et racontait volontiers ses succès. Son grand-père était amiral avant la Révolution ; ils habitaient Brest. M. le comte d'Artois y vint, on lui fit une splendide réception et Mme Meunier, alors Mlle de ..., fut choisie pour quêteuse à la messe solennelle.

Elle présenta d'abord la bourse au prince qui, en lui remettant son offrande fort lourde, lui dit galamment :

— Pour vos beaux yeux, mademoiselle.

Elle ne se déconcerta pas, lui fit une grande révérence et, lui présentant de nouveau la bourse, elle ajouta :

— Et pour les pauvres, monseigneur !

M. le comte d'Artois était trop galant et trop bon pour ne pas répondre à cet appel, il donna une seconde fois.

Joséphine, que nous appelions *Fine,* fut mariée à M. de M... et mourut, au bout de quelques années, mère de plusieurs enfants. C'était une bonne et bien gracieuse femme.

Ma plus intime, ma plus chérie, était Léontine de la M... Combien nous nous aimions ! Nous nous écrivions tous les jours. Nos lettres partaient à la fin de la semaine par le messager de Mirebeau ; c'étaient des volumes. Nous nous racontions tout, et nous avions fini par nous envoyer des histoires, des sortes de nouvelles. Pour Léontine, c'était le résultat de ses lectures; pour moi, c'était des inventions, car je ne lisais rien en ce genre, ma mère y mettait bon ordre.

Mon amie habitait huit mois de l'année le château de Marsay, près de Mirebeau. Sa famille était une des premières du Poitou, peut-être le faisait-elle trop sentir. On appelait son père le marquis de Tuffières.

Sa mère était une femme d'un haut mérite, et sa grand'mère, la marquise de Ferrières, encore plus; c'était une petite, petite femme, jaune, maigre, au nez

et au menton crochus, pétillante d'esprit et de malice. Elle était veuve du marquis de Ferrières, député de la noblesse à l'Assemblée nationale, qui fit beaucoup parler de lui en ce temps-là, comme un des membres influents et distingués de son ordre.

Léontine, bien qu'à peine plus âgée, était une jeune fille lorsque je n'étais qu'une enfant ; elle avait des idées sérieuses dans la tête, et moi je jouais à la poupée. Elle était jolie et distinguée, ses yeux et ses dents étaient superbes. Elle devint Mme de S... en épousant un officier fort agréable du 17e de chasseurs.

J'avais encore bien des *camarades* que je ne nomme pas ; ce serait trop long.

Je veux cependant raconter une assez drôle de petite histoire sur l'une d'elles.

Elle était fort romanesque, un peu abandonnée à elle-même, bien qu'elle eût les parents les plus honorables ; elle avait lu bien des choses, elle avait entendu des conversations de subalternes qui lui avaient ouvert l'esprit avant l'âge où nous ne savions même pas qu'il pût s'ouvrir.

Un jour de Saint-Louis, pour la fête du roi, nous étions ensemble à voir un feu d'artifice sur le boulevard, près de la rivière et du quartier de Caroline. On avait construit un pavillon couvert avec des colonnettes pour les dames. Les hommes tournaient autour et venaient leur parler. Tout à coup mon amie se trouve mal ; on lui fait respirer je ne sais quoi, elle ouvre les yeux, s'appuie sur mon bras et me montrant un officier du régiment qui causait avec ma mère, elle me demanda avec anxiété son nom.

— C'est le vicomte de ...

— Tu le connais ?

— Il vient quelquefois à la maison.

— Eh bien, ma chère, je l'aime !

— Ah ! bah !

Ceci me parut extravagant. L'amour était pour moi un livre bien clos ; les coups de foudre surtout n'étaient

pas dans mes cordes, de sorte que cette passion, née d'un coup d'œil indifférent, me fit l'effet d'une folie. C'en était une en effet.

Cette folie dura plus de trois ans, sans que jamais l'objet de cette flamme en fût instruit, même lorsqu'il connut l'existence de la victime. Elle venait à la ville à de très rares intervalles; elle allait peu dans le monde. Elle le rencontra en tout et pour tout, une fois à la préfecture. Il ne tourna pas les yeux de son côté.

Elle l'aima ainsi au point de maigrir et d'en déranger sa santé. Nul, excepté moi, n'en avait le soupçon. Elle m'écrivait assez souvent; ma mère voyait toutes ses lettres, ce n'était pas commode pour les confidences; elle suivait entre les lignes avec de l'encre sympathique. Au feu de mon poêle les caractères reparaissaient. Je la plaignais beaucoup, pourtant je ne la comprenais pas.

Mon frère aîné était fort lié avec son idole. Je lui avais donné de ses cartes de visites, qu'elle portait dans un médaillon, sur son cœur; ses larmes avaient presque effacé le nom. Bientôt ce souvenir ne lui suffit plus, elle eut une magnifique idée; nous autres petites filles, dès que nous étions un peu liées, nous nous offrions mutuellement de nos cheveux. Elle supposa que mon frère et son ami avaient dû en faire autant, et me supplia, au nom de son repos, si je voulais calmer ses douleurs et son désespoir, de me procurer à tout prix ce précieux gage et de le lui envoyer. J'en savais assez long pour être très sûre que mon frère ne le possédait pas; je le lui dis, elle me répondit que c'était impossible et insista avec un attendrissement, avec des supplications, des désolations tels que je ne savais plus comment faire.

Ce combat dura plusieurs semaines. Elle refusait de se rendre à l'évidence, m'accusant de froideur et de parti pris contre elle; les reproches l'aigrirent, ce n'était plus tenable.

Mon père avait porté la poudre et les ailes de pigeon

jusqu'à l'année précédente, ma mère prétendit qu'il s'enrhumait et lui fit faire des perruques malgré lui. On lui en ajustait une le matin, deux heures après, elle se trouvait dans sa poche; par un compromis, il obtint de ne les mettre que pour sortir et de rester le crâne nu à la maison.

Ces trois perruques étaient rangées sur des têtes de bois, à pieds croisés. Nous les avions baptisées : *la dominante*, *la triomphante* et *la coquette.*

Elles avaient chacune leur emploi et servaient dans de différentes circonstances; la coquette et la triomphante étaient pour les grands jours. Malheureusement — ou heureusement — la couleur était absolument la même que celle des cheveux de l'officier. J'étais sauvée!

Je coupai bien proprement en-dessous une boucle en crochet, de façon à ce qu'il n'y parut pas et je l'envoyai à l'amoureuse en ajoutant :

« Sois satisfaite et ne pleure plus! »

Elle n'en pleura que de plus belle. Quant à moi, au contraire, j'avais grande envie de rire, lorsque j'assistais à ces scènes de désespoir, lorsqu'elle sortait ces cheveux adorés de leur médaillon et qu'elle leur adressait des paroles éplorées. Cela dura trois ans; je le répète, quelle constance! Elle refusa les partis, repoussa les hommages et resta agenouillée devant une chimère ; le régiment avait quitté Poitiers depuis longtemps, qu'elle soupirait encore.

Enfin ce sentiment s'éteignit faute d'aliment; elle fit un autre choix, se maria, et ce qui est curieux, après un tel début, elle est restée irréprochable. Elle a éteint son imagination, s'est fait une vie positive, terre à terre, elle n'a plus aimé que ce qu'elle devait aimer, et c'est certainement une des plus honnêtes femmes de France. Il est très possible qu'elle ait oublié tout cela et qu'elle ne se reconnaisse pas au portrait de sa jeunesse.

Nous entendîmes, vers le même temps, deux artistes

célèbres : Lavigne[1], ténor de l'Opéra et Garat[2], qui donnèrent des concerts en allant à Bordeaux. Ces concerts avaient lieu à une salle qui s'appelait l'Olympe, ou bien à une autre appelée les *Jacobins*, qui faisait partie d'un ancien couvent; elles étaient aussi laides et aussi sales l'une que l'autre.

Garat chantait la *Gasconne*, tout vieux qu'il était, et c'était charmant ! Mlle Déjazet nous l'a rendu.

L'arrivée de Lavigne faillit amener des batailles. Il était royaliste et chantait *Charmante Gabrielle*, je ne sais plus quels autres airs adoptés par le parti. Les opposants avaient choisi une certaine romance intitulée : *le Borysthène*, sur la Grande Armée et ses triomphes, suivis de ses misères. On la demanda à Lavigne, il répondit en appuyant sur chaque syllabe, et en regardant les tapageurs :

— Le Bo-rys-thè-ne ? Je ne connais pas !

On le siffla et il fallut faire évacuer la salle, ce qui n'empêchait pas qu'il n'eût beaucoup de valeur et qu'il n'inquiétât un instant Nourrit le père.

1. Jacques-Emile Lavigne, chanteur français, né à Pau en 1782, mort le 17 mai 1855. Débuta à l'Opéra (1809); doué d'une voix magnifique de ténor, son *ré* sonnait à miracle... Après de brillants débuts, il se prit à courir la province. En 1819, il rentra à l'Opéra qu'il abandonna bientôt. La reine Hortense fut une de ses grandes protectrices.

2. Garat (Pierre-Jean), né à Ustarritz (Basses-Pyrénées) en 1764, mort à Paris en 1823, chanteur parfait. Fut envoyé à Paris pour étudier le droit, vit sa pension supprimée par son père et fut choisi comme secrétaire intime par le comte d'Artois; admis dans la familiarité de Marie-Antoinette, il prodigua en amateur son talent jusqu'à la Révolution. En 1794, il se fit entendre pour la première fois en public aux concerts Feydeau, devint professeur au Conservatoire et, jusqu'à cinquante ans, excita l'admiration et l'orgueil de ses contemporains. Tous les registres de voix se fondaient homogènes dans cet organe extraordinaire.

CHAPITRE XV

Les jeunes filles d'autrefois. — Deux procès célèbres. — Celui de la reine d'Angleterre. — Celui de Fualdès. — Mme Manson. — Effet qu'elle produit. — Mme Lafarge. — Assassinat de M. le duc de Berry. — Craintes que ce crime inspire. — Ce que nous vîmes le 13 février 1820. — Un autre drame. — Le receveur. — Son arrivée. — Ses rencontres. — Sa disparition. — Recherches. — Conjectures. — L'héritage. — La maison au trésor. — Mort de l'ermite. — Démolition. — Le squelette. — Raison pour et contre. — Le *Solitaire*. — Ses vingt-sept éditions. — Citation. — La ronde. — Le vicomte l'Arlincourt.

A cette époque, était-ce un bien ? était-ce un mal ? les jeunes filles étaient tenues dans une ignorance stricte des choses de la vie et de ce qui les attendait dans l'avenir. Nous ne lisions jamais les journaux. On ne se permettait pas devant nous un seul mot qui pût nous laisser supposer qu'on nous cachât quelque chose. Cependant, nous nous en doutions bien et notre imagination galopait dans ce vaste champ de l'inconnu dont l'entrée nous était défendue.

On comprend que je parle ici des jeunes filles élevées parfaitement.

Quand la mère avait dit : « Ceci n'est pas convenable », on se tenait pour averti, et l'on ne s'avisait pas de demander pourquoi.

Ainsi, deux procès occupaient toute l'Europe, à quelque distance l'un de l'autre.

Celui de la reine d'Angleterre d'abord;

Celui de Fualdès ensuite.

Le premier intéressa beaucoup. Chacun dit son avis. Bergami fut le héros du moment; on porta des favoris à la Bergami. Nous entendîmes honnir et conspuer la femme de Georges III, mais sans nous rendre compte du motif; ce qui, pour ma part, m'impatienta fort.

Je fis tout mon possible pour en apprendre davantage en demandant à mes amies dans les rares minutes où on ne nous surveillait pas :

— Sais-tu ce qu'a fait la reine d'Angleterre ?

— Non, et toi ?

— Je voudrais bien le savoir.

— Et moi aussi. Comment ?

Je crois bien que quelques-unes l'avaient appris, soit en volant les journaux, soit en interrogeant les servantes; toutes les mères n'étaient pas aussi vigilantes que la mienne. Mais elles ne se seraient pas vantées, même à une amie, de leur science de contrebande.

Ce fut encore autre chose pour Fualdès ! il y avait de quoi enrager de curiosité. On nous racontait bien le fait brut de l'assassinat, les Jausion, les Bastide et autres; on nous cachait le plus friand, Mme Manson. On s'arrachait les yeux pour l'attaquer et la défendre. Nous étions tout oreilles, nous croyons saisir enfin, dans la discussion, ce secret objet de notre convoitise, une personne scrupuleuse rompait les chiens en nous montrant du doigt et l'on nous mettait à la porte avec défense d'écouter encore.

On ne peut se figurer l'effet produit par ce procès dans toutes les classes. On s'arrachait les journaux; on ne parlait pas d'autre chose, on se passionnait pour ou contre, et, plus le mystère, plus les obscurités augmentaient, plus l'ardeur devenait vive. Je n'ai rien vu de pareil depuis que je suis femme, pas

même le procès de Mme Lafarge, malgré tout le bruit qu'il fit ; ou du moins ce n'était pas le même genre.

Il ne vint à la pensée de personne, dans la bonne compagnie, d'épouser Mme Manson, tandis que Mme Lafarge a trouvé beaucoup de maris. J'ai entendu un jeune homme, portant un des plus beaux noms de France, dire à la table d'un de ses parents, devant son oncle :

— Si elle est acquittée, je l'épouse !

Ma mère connaissait la famille du capitaine de gendarmerie de Rodez; elle lui écrivit pour avoir des nouvelles inédites, et sa correspondance fut active. Ces lettres se promenaient chez tous nos amis. On en lisait des fragments mais on en passait la moitié; on ne pouvait guère m'initier aux aventures de la maison Bancal, et aux amours volages de l'héroïne. Je n'en dormais pas. Aussi, dès que je fus libre, comme je dévorai ces détails ! Mon mari dut me faire tenir l'historique du procès; je compris facilement l'intérêt passionné qu'il inspirait à tout le monde; c'était un roman, un drame plus émouvant que tous ceux du théâtre.

Nous avions eu aussi une grande émotion lors de la mort de M. le duc de Berry. Mes parents en furent comme foudroyés. Ils y virent le retour de la Révolution et de toutes ses horreurs. Depuis la Restauration, ils avaient pris confiance, je leur entendais dire :

— Ce qui nous console de nos épreuves passées, c'est qu'au moins nos enfants n'auront pas à souffrir comme nous; ils ne verront pas ce que nous avons vu, et nous avons d'avance payé leur dette au malheur!

Depuis ce moment, ils reprirent toutes leurs craintes. Ma mère recommença plus que jamais à me faire travailler pour parer aux éventualités de la fortune. On l'accusait dans la ville de sévérité et d'exigence. J'avais sept maîtres par jour, de huit heures du matin à huit heures du soir. A peine prenais-je

quelque récréation, si ce n'est au moment du repas.

La soirée appartenait à mes chères pensionnaires; je montais leur garde-robe, je leur faisais des costumes de toutes sortes, puis je les déshabillais et je les couchais dans leurs petits lits, après avoir mis au net mes travaux de la journée.

Le 13 février 1820, lundi gras — je me le rappelle comme si c'était hier — il y avait un bal à la préfecture. Mon frère venait de sortir pour s'y rendre; mon père s'était retiré chez lui. J'avais bien le cœur un peu gros d'entendre rouler les voitures et de songer que j'étais condamnée au logis, de par ma jeunesse encore trop enfantine. Ma mère s'en doutait, car elle me proposa une *débauche*, pour nous consoler de notre solitude.

Cette *débauche* était une rôtie au vin de Bordeaux sucré!

Nous commencions notre petite cuisine lorsque des chants étranges et sinistres retentirent dans la rue. On eût juré entendre l'office des morts. Nous étions curieuses; nous ouvrîmes la fenêtre du salon qui n'était pas éclairé, afin de voir sans être vues.

Le théâtre donnait des bals masqués, où la bonne compagnie n'allait pas, bien entendu, quelle que fût la nuance d'opinion. Ils étaient livrés aux étudiants et aux grisettes. Souvent ils faisaient des mascarades et se promenaient dans la ville avant de s'y rendre.

Notre rue des Moulins-à-Vent était occupée par plusieurs familles distinguées, fort connues par leur dévouement au roi et à la France. Il y avait peu de boutiques; par conséquent, à cette heure, elle était fort sombre. Nous vîmes venir vers nous des espèces de fantômes noirs, portant un fardeau que nous ne pûmes distinguer, en chantant, je vous l'ai dit, des versets du *De profundis*. Ils s'arrêtèrent un instant devant notre maison; ils ne nous voyaient pas, à travers les persiennes, et l'un d'eux dit tout haut :

— Ceci est l'enterrement du carnaval que nous

ferons demain ; mais il pourrait bien y en avoir d'autres en même temps.

Ils reprirent leur chemin en descendant la rue et les versets recommencèrent. J'eus peur, je me serrai contre ma mère.

— Ces jeunes gens font là une vilaine plaisanterie, me dit-elle, je ne comprends pas comment la police le permet.

Nous rentrâmes chez nous ; mais notre petite fête fut glacée.

Le même jour, à la même heure, Louvel assassinait le duc de Berry.

On a raconté, dans le temps, que plusieurs démonstrations de cette espèce s'étaient produites dans différentes villes de France, et l'on en a déduit que ce n'était pas un crime isolé, ainsi qu'on l'avait dit dans le procès. Je ne puis à cet égard donner aucun renseignement ; je n'étais pas dans le secret de la conspiration.

Les jeunes gens furent rencontrés par les rares agents de la police. On leur défendit les chants d'église, mais on les laissa enterrer leur carnaval, pourvu que ce fût avec de joyeux refrains. Est-ce un effet du hasard ? Etaient-ils instruits du meurtre ? Leurs paroles signifiaient-elles qu'en enterrant un gai carnaval, quelquefois on enterrait des danseurs imprudents, peu soigneux de leur santé ? Je l'ignore, je raconte seulement ce que j'ai vu et entendu.

Je parlais de drame et de mystère tout à l'heure. En voici un autre, peu connu, dont on tirerait liesse au boulevard. Il a fait bien du bruit en son temps dans notre province.

Un receveur particulier du département — je ne suis pas assez sûre de son nom pour l'écrire — avait l'habitude de venir chaque mois ou chaque trimestre, je ne sais pas au juste, faire son versement à la recette générale. Il portait sur lui de très fortes sommes, cela se comprend — il était parent du préfet ; il me semble

que c'est M. Duhamel — et, après s'être débarrassé de son magot, il descendait la rue Saint-Paul et s'en allait déjeuner à la préfecture.

C'était un gentihomme très connu dans le pays, fort gai, bon vivant, très aimé de tous ceux qui avaient affaire à lui ; on ne lui connaissait pas un ennemi au monde.

Il venait à cheval, ses sacoches derrière lui ; il n'y avait pas de chemin de fer alors, on n'en soupçonnait même pas la création ; les petits voyages se faisaient dans de mauvaises diligences, sortes de pataches ou de coucous, lorsqu'on n'avait pas de voiture à soi, et pour un homme, assurément quelques lieues franchies sur un bon cheval présentaient moins d'ennuis et moins de fatigues.

Ce jour néfaste, le receveur arriva à son heure ordinaire. Il fut vu de plusieurs personnes, il échangea des paroles avec quelques-unes; il semblait aussi dispos, aussi bien portant que de coutume. Auprès de la halle à la viande il s'arrêta pour causer avec un passant; les curieux qui regardent tout dans les petites villes s'aperçurent que son étrier était cassé.

Il était alors quelque chose comme dix heures du matin ; il faisait donc bien plein jour et les escamotages étaient difficiles.

De la halle à la boucherie, à la maison de M. Chazaud, receveur général, il y avait tout au plus deux cents pas. L'hôtel était précédé d'une grande cour. Habituellement le receveur attachait son cheval en dehors de la porte, dans la rue. Le quantième de ses visites était fixé, de sorte qu'on l'attendait pour dîner à la préfecture.

Il avait coutume d'être exact ; voyant l'heure de beaucoup dépassée, on se mit à table. Toutefois, on eut l'idée d'envoyer à la recette générale où l'on répondit qu'il n'avait pas paru.

Ses parents ne s'inquiétèrent pas. Dix raisons avaient pu le retenir.

Cependant le lendemain, comme il ne parut pas davantage, ils lui écrivirent. Il devait être malade. Cette lettre se croisa avec une autre de son commis, se plaignant de n'avoir pas reçu d'ordres pour une absence prolongée. Cette missive était adressée à la préfecture où le receveur descendait ordinairement.

L'inquiétude vint alors, et d'autant plus que des bruits circulaient sur les personnes qui l'avaient vu et les rencontres qu'il avait faites. On acquit bientôt la certitude qu'il avait quitté la maison au jour et à l'heure ordinaires. Informations prises, il fut prouvé qu'il avait disparu comme une muscade escamotée, lui et son cheval, dans l'espace que je vous ai dit.

Tout cela demanda plusieurs jours.

Aussitôt qu'on eut acquis cette certitude, la police ne négligea plus rien ; il s'agissait non seulement du receveur, mais de la recette. On fouilla toutes les maisons de la rue Saint-Paul, des deux côtés ; celles qu'on savait irréprochables, comme les douteuses; on chercha dans les caves, dans les fosses non inodores, dans les murs ; tout cela inutilement.

Un cabaret assez mal famé fut l'objet d'investigations particulières ; on n'y trouva pas de quoi justifier l'ombre d'un soupçon.

Le cheval avait été arrêté, retrouvé errant dans la campagne, le lendemain de la disparition de son maître ; il était sur la route de son écurie. Cette circonstance ouvrait le champ à mille conjectures.

Le receveur, au lieu de suivre la rue Saint-Paul pour descendre chez M. Chazaud, avait-il tourné bride et était-il allé ailleurs ? Dans le tumulte du marché, il avait pu passer inaperçu, même de ceux qui venaient de le voir. Avait-il oublié quelque papier ou quelque somme chez lui ; retournait-il la chercher ? Avait-il été surpris sur cette route un peu déserte ?

Tout ceci était des hypothèses. On eut beau s'informer, interroger, fureter, toutes les robes noires, toute

la *boutique à procès* se mit en campagne; on n'en sut pas plus long avant qu'après.

J'en étais restée là depuis mon enfance, et mon histoire demeurait pour moi à l'état d'énigme. Il y a deux ans, j'en parlais à une Poitevine de ma génération, qui me donna la suite et la clef vraisemblable de l'aventure. Ceci, je ne le garantis pas, je répète presque une légende, et je n'en sais pas plus long que mon historien.

Après avoir bavardé bien longtemps sur cette tragédie, on se tut; après que la vertu des gens soupçonnés se fut bien révoltée et eut jeté tous ses cris, on oublia, c'est-à-dire on n'oublia pas : on déposa le fait dans le tiroir des bavardages incomplets, pour l'y reprendre en temps et lieu; ceci est une phrase digne de Mlle de Scudéry et de la carte du Tendre; je ne sais d'où elle me vient.

Parmi les personnes suspectées, il s'en trouvait une, un certain homme veuf, possesseur d'une vieille petite maison dans la rue Saint-Paul, un vrai traquenard. On l'avait fouillée comme les autres, plus que les autres, peut-être, à cause de son apparence; on n'avait rien découvert. Cet homme avait deux enfants en bas âge, un fils et une fille. Tout cela vivait pauvrement, et les enfants avaient grandi; la fortune n'était pas venue.

Tout à coup, douze ou quatorze ans peut-être après l'événement, le père reçut la nouvelle de la mort d'un parent, dans un pays éloigné; il lui laissait un joli héritage. Il s'empressa d'aller le recueillir et revint avec une somme assez ronde, qui lui servit à marier sa fille, à doter son fils et à se faire bâtir une petite bicoque, fort étrange, dans un pays absolument désert. Il s'y installa seul, sans domestique, refusant de voir qui que ce fût, et, très souvent même, ne recevant pas ses enfants, qu'il maltraitait même durant leurs courtes entrevues. Il avait toujours été sauvage;

il le devint plus que jamais. Sa misanthropie ressemblait plus à de la folie qu'à de la raison.

On disait dans la ville qu'il avait eu de son oncle une somme plus considérable que celle qu'il avouait, et que ce trésor était enfoui dans son ermitage. il ne se cachait ainsi que dans la crainte d'être volé Bien qu'il eût cessé d'habiter la maison de Poitiers, il ne la louait point; il venait quelquefois l'ouvrir, lui faire prendre l'air. Lorsque les voisins, curieux, s'en apercevaient, ils essayaient d'y pénétrer, mais il n'admettait point les visites et ne répondait pas même aux compliments qu'on lui adressait.

On y renonça donc.

Il vécut ainsi plusieurs années. Un jour, sa fille frappa vainement à sa porte, les fenêtres même étaient closes; l'inquiétude la saisit, elle alla chercher main-forte; on entra et on trouva le vieillard étendu sur son grabat, mort depuis la veille.

Vous jugez si l'on fouilla dans tous les coins, si l'on ouvrit tous les coffres; on ne put rien découvrir. Il fallut renoncer au magot, aux belles histoires; rien de plus simple : le bonhomme était fou.

La masure de la rue Saint-Paul fut vendue par les héritiers. L'acheteur la fit mettre à bas.

C'était un de ces vieux logis, moitié en bois, moitié en torchis, qui durent depuis des siècles en menaçant sans cesse de tomber. On y entrait par une porte simple, dans une allée très noire, planchéiée par la trappe de la cave. Cette porte restait toujours ouverte; la nuit, souvent même, on ne la fermait pas. Ceux qui l'habitaient ne craignaient pas les voleurs. Lorsqu'on avait fait les recherches après le crime, nul n'avait songé à regarder derrière; elle semblait comme taillée dans la muraille.

En démolissant la muraille, on trouva à cette même place un squelette debout et couvert d'une couche épaisse de plâtre. Aussitôt les clameurs recommencèrent. Ce devait être le receveur, et l'héritage n'était

que le fruit du crime, comme la sauvagerie n'était que le remords. L'histoire fut vite bâtie sur ces données ; elle se répandit, mais elle s'effaça promptement. Il n'y avait désormais plus rien à faire : le coupable était mort.

Cependant, disaient les sceptiques, comment la victime serait-elle morte dans cette allée sans qu'on la vît? Comment l'y aurait-on attirée? Sous quel prétexte? Il fallait donc que l'on eût prémédité le meurtre et qu'on le guettât. Il avait dû descendre de cheval auparavant; le cheval était donc entré dans l'allée? Et on ne l'aurait pas vu? Impossible!

On s'occupait fort, alors, du *Solitaire*, roman du vicomte d'Arlincourt[1], qui était écrit dans un style bizarre, tout en inversions; les verbes y sont presque tous au présent, et certaines phrases sont absolument inintelligibles. On se rappelle cette plaisanterie d'un homme à qui on reprochait de ne savoir que le français :

— Allons donc! répondit-il, j'ai traduit le *Solitaire*, c'est une langue, çà!

Je n'en ai pas lu une ligne dans la nouveauté, cela va sans dire ; j'en attrapais des bribes qui éveillaient ma curiosité; j'aurais donné bien des choses pour en savoir davantage. Je me suis toujours rappelé ces deux phrases que citait avec admiration une des fanatiques du vicomte :

1. Charles-Victor Prévot, vicomte d'Arlincourt, né en 1789, au château de Mérantres, près de Versailles, mort en 1858. Son père, fermier général, fut guillotiné pendant la Terreur. Le jeune homme, écuyer de Madame Mère, sous l'empire, attira l'attention de Napoléon par un poème allégorique et flatteur, une *Matinée de Charlemagne*, fragment de la *Caroléide*, grand poème épique achevé sous la Restauration, dans un tout autre esprit. Deux vers du *Siège de Paris*, tombé piètrement en 1827, au Théâtre-Français, sont fameux :

J'habite la montagne, et *j'aime à la vallée.*

Mon père en ma prison, seul *à manger m'apporte.*

« Il dit : Et entre la Vierge et le mourant, l'ange de la Mort a tiré le rideau de l'éternité. »

« Sur ce mont sauvage, non, jamais, d'aucun crime ne se souille le Solitaire. »

Ceci rappelle énormément :

— D'amour me font mourir, belle marquise, vos beaux yeux.

La couleur du temps n'y est pas même ébauchée ; l'histoire peut se transcrire, et telle qu'elle est, dans un siècle ou dans un autre, en changeant les noms historiques. L'auteur n'y a pas même songé. Il fait monter des voitures sur les Alpes, il remarque soigneusement que le duc de Bourgogne ne portait pas les insignes ; enfin il ne s'est en rien préoccupé du costume ni de la vraisemblance ; il ne pense pas à frapper juste, pourvu qu'il frappe fort.

On n'en a pas moins fait cinq ou six pièces sur ce sujet. Le *Solitaire* a donné son nom à une couleur. *Élodie* également. On chante encore :

C'est le *Solitaire*
Qui voit tout, qui sait tout, etc...

Ce roman donna l'essor à la rage du gothique et du moyen âge, dont nous fûmes possédés pendant tant d'années. On ne peut dire qu'il ait exercé une influence littéraire ou morale, mais il en eut une très grande sur les imaginations, sur la mort, ce qui est beaucoup en France.

Nous reverrons dans la suite les autres ouvrages du vicomte d'Arlincourt et l'auteur lui-même. Je m'empresse d'ajouter que c'était un homme excellent, d'une grande honorabilité, un vrai *gentleman*, si l'on n'avait pas tant abusé de cette phrase et de ce mot.

CHAPITRE XVI

Esprit de la province après la mort de M. le duc de Berry. — Notre voisin, le républicain. — Les châteaux et les paysans. — Costumes de ceux-ci. — Costumes des paysannes. — Costumes des fermières. — Réunions sur la pelouse. — Deuil général. — Changement des idées. — Un rédacteur du *Siècle*. — La politique des petites filles. — Naissance de M. le duc de Bordeaux. — Le canon, réjouissances générales, joie universelle. — *Nunc dimittis*. — Les prophéties. — Mes opinions ou plutôt mes sentiments. — M. Locard. — Mme Locard. — Le comte et la comtesse de Malartic. — Le baron de Bernard. — M. Mangin. — Sa famille. — Retour de la campagne. — Le grand dîner. — Les vins. — Compte rendu d'un repas. — Physiologie des propos. — Gonde. — Radegonde. — Le bon vieux temps.

Je tâche, autant que je le puis, de conserver l'ordre chronologique dans ces mémoires, mais parfois je me laisse entraîner. Un détail en amène un autre, et je n'ai pas promis de suivre exactement, jour par jour, les petits événements de ma vie qui servent de cadre à mes souvenirs.

En cette année 1820, l'assassinat de M. le duc de Berry avait poussé au comble les dissentiments des partis dans les provinces de l'Ouest, où les deux extrémités de la société se réunissaient alors dans les mêmes sympathies : la noblesse, encore puissante comme corps, entraînant après elle les paysans et le

bas peuple des villes; quelque étrange que cela puisse paraître, il en était ainsi.

Le milieu, composé de la bourgeoisie, de tout ce qui tenait presque au palais, des gens d'argent, de beaucoup de fonctionnaires et de commerce, était parfaitement hostile à la maison de Bourbon; c'étaient déjà les éléments de l'orléanisme. Parmi les marchands, quelques-uns affichaient des opinions royalistes très exaltées, sincères ou non. Ceux-là faisaient d'excellentes affaires. Le quartier des Hautes-Treilles se fournissait chez eux et il n'était pas permis d'acheter ailleurs. On les soutenait envers et contre tous. La coterie opposée avait les siens, mais les autres tenaient le haut du pavé.

Quelques casse-cous, quelques extravagants affichaient des idées républicaines. On se les montrait avec effroi; ils étaient tout au plus cinq ou six et, pour cette caste décimée par la Terreur, ils représentaient les désolations de 93. Notre plus proche voisin en était un. Les jardins se touchaient; un petit mur nous en séparait seulement; une citerne nous était commune. Il avait une jolie petite femme, bien douce, et un charmant enfant. J'avais une telle peur de cet homme que tout son entourage m'effrayait. Quand mes chats franchissaient la muraille et descendaient chez lui, je les rappelais bien vite : ils me semblaient en danger de mort. Quelle prévention !

Je le nommerais bien, si je voulais, mais j'ignore ce qu'il est devenu; peut-être occupe-t-il quelque place importante, peut-être a-t-il changé d'avis, *cela se voit*, et cette revue rétrospective lui serait désagréable. Il était alors avocat.

L'influence des châteaux était encore grande sur les paysans. Ils n'avaient pas oublié leurs anciens usages; ils portaient leur ancien costume, et ils auraient bien dû le conserver, au lieu de parodier ceux des villes.

C'étaient des culottes de drap bleu clair, avec une grande veste à pans semblables, des guêtres de toile

blanche montant jusqu'au-dessus du genou et rattachées par une jarretière rouge. Un long gilet de piqué blanc, croisé, garni presque toujours d'un petit effilé de fil blanc; un chapeau noir, tout rond, à larges bords, entouré d'un ruban noir, et quelquefois orné d'un bouquet de fleurs; ils portaient de longs cheveux.

Les paysannes avaient une jupe rouge, courte, avec beaucoup de plis tout autour, un juste pareil aux manches à coudes collantes, un fichu d'indienne; et les *richardes* allaient jusqu'au taffetas noir. La coiffure était, pour la plupart, ce qu'elles appelaient un *taillon*, sorte de bonnet de percale ayant un fromage derrière et deux branches relevées par devant; les cheveux lissés en bandeaux; une bride retenait le taillon, elle était serrée au point de faire rougir ces bonnes grosses joues hâlées par le soleil : ceci était fort laid.

L'hiver la *cape* était en drap noir, l'été en indienne. La cape est une pelisse à capuchon à *la bonne femme*. *Quelques jeunesses* se contentaient d'un mantelet droit aussi en indienne et à capuchon, garni d'un plissé à deux têtes. Ce mantelet seyait à merveille; il rappelait le XVIII[e] siècle et il a servi de modèle à nos élégantes.

Les riches fermières joignaient à la jupe et au casaquin un fichu de mousseline garni de dentelle et croisé devant comme celui des paysannes. Le tablier était en taffetas noir, ou chez les *lionnes* en marceline bordée de dentelle comme le fichu. La malines était la préférée; une croix à la Jeannette attachée par un velours noir, de longues boucles d'oreilles d'or complétaient la parure. Le bonnet était en mousseline brodée avec un transparent de lustrine rose ou bleue. C'était un monument, une sorte de mitre carrée à barbes garnies de malines rattachées par un nœud de ruban. Il y en avait d'un prix très élevé.

La cape ou le mantelet étaient semblables à ceux des paysannes, les *merveilleuses* en risquaient en taffetas noir.

Il n'y a plus trace de tout cela, c'est pourquoi j'ai voulu en garder la mémoire.

A certains jours, paysans ou fermiers se rendaient au château. On y dansait devant la grille, on y buvait à flots du bon vin du pays ; aussi, je le répète, l'influence des maîtres était encore grande. Les paysans étaient restés croyants. Le dimanche, l'église était pleine ; les mœurs se conservaient simples, sinon pures, et la soif de l'argent, les idées nouvelles n'avaient pas encore pénétré dans ces paisibles campagnes.

Depuis lors, filles et garçons des familles aisées ont été élevés à la ville ; ils ont rapporté des habitudes, des besoins, des principes inconnus à leurs pères et tout est transformé. Y gagne-t-on? C'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider. Il est sûr néanmoins que le pittoresque y a perdu. Nous y avons acquis des demi-messieurs ou des demi-dames, bien ridicules et bien prétentieux. Valent-ils les honnêtes campagnards d'autrefois?

Le deuil de Mgr le duc de Berry fut pris par le haut monde avec une rigoureuse sévérité ; les salons se fermèrent, tous les yeux se tournèrent vers la princesse qui portait dans son sein l'espoir de la France. Telles étaient, dans ces temps-là, les convictions de ces provinces. Aujourd'hui tout a bien changé. On lit dans le *Siècle* des articles démocratiques signés par le descendant d'une des vieilles familles de la noblesse poitevine. Si sa grand'mère et ses aïeux eussent pu soupçonner un tel revirement, ils se seraient voilé la face. Autres temps, autres mœurs.

Nous passâmes cet été dans la retraite. On s'occupait beaucoup de politique : même nous, petites filles, nous étions d'une exaltation inouïe. Dans nos correspondances journalières, nous faisions des dissertations sans fin sur les événements et sur leurs causes. Nous n'entendions à aucun ménagement avec les libéraux. Il y avait de quoi nous fouetter, j'en conviens. Notre ignorance, notre inexpérience n'avaient rien à voir, rien à

comprendre à ces graves matières, et nous en jugions, Dieu sait comment!

Pendant cet été de 1820, on ne parla que de conspirations, que de craintes pour la santé de la princesse. Nous lui eussions fait volontiers une garde. Enfin le jour de sa délivrance arriva, et je n'oublierai jamais ce dont je fus témoin ce jour-là.

Le télégraphe annonça la nouvelle. Ma mère et moi nous avions passé la journée à la campagne, à ce cher maquis, un délicieux endroit que je regretterai toujours. Nous y allions chaque année aux vacances. Le voisinage de la ville nous permettait d'aller et venir facilement à pied; c'était une promenade.

Ce soir-là nous revenions près de mon père, resté à la maison de Poitiers; nous traversions Blossac par les allées solitaires, à cause de notre toilette campagnarde. Ma mère avait, selon la mode du temps, un sac en velours cramoisi, orné d'un fermoir doré. Elle venait de l'ouvrir, tout en marchant, pour y chercher quelque chose, lorsqu'un coup de canon retentit tout auprès de nous.

En province on ne fait pas l'honneur aux filles de tirer le canon pour elles, fussent-elles princesses. Du moment où on entendait un coup, c'était un prince. Le sac de ma mère échappa de ses mains, tout ouvert et tomba dans un tas d'ordures amassées au pied d'un buisson. Elle se mit à pleurer de joie, elle tremblait comme la feuille et m'embrassait avec ardeur.

— Ma pauvre enfant, me dit-elle, la France est sauvée! Dieu soit béni! Tu ne verras pas les abominables révolutions que nous avons vues.

Hélas! combien elle se trompait!

Un second coup confirma la nouvelle. Nous nous mîmes à courir vers la grande entrée, où les pièces étaient placées. La nuit tombait et nous fûmes frappées, en approchant, des lumières allant et venant au milieu d'une foule massée autour des artilleurs.

Je n'ai pas souvenance d'un enthousiasme pareil. Dès que nous parûmes, comme nous étions bien connues, on se précipita vers nous. Tout le monde s'embrassait en criant : « Vive le roi! vive le duc de Bordeaux! » C'était un vrai délire, un délire universel dans toutes les classes. Ce soir-là, les maisons furent désertes en un clin d'œil; la population se répandit dans les rues. On s'arrêtait à chaque pas pour se féliciter. Même n'étant pas de la même société, on s'abordait en répétant :

— Quel bonheur!

Depuis Blossac jusque chez nous, nous restâmes plus d'une heure en chemin à recueillir, à partager ces transports. Sur la place d'Armes, le régiment était réuni, le colonel lisait la dépêche; et c'étaient des cris, des fanfares à rendre sourds.

En rentrant au logis, nous trouvâmes mon vénérable père à genoux et priant. Il récitait le *Te Deum* et le *Nunc dimittis*. Il était bien vieux et il n'espérait pas voir un pareil jour. Pour lui c'était la consolidation du trône, de ses rois adorés, et la mort de la Révolution, le repos, la prospérité de son pays, l'avenir de ses enfants. Il se trompait; mais ses croyances, ses convictions étaient sincères et désintéressées. Les honnêtes gens de tous les partis les respecteront.

Il avait quelquefois des hallucinations, mon père. Mais plus tard, surtout vers la fin de sa vie, il voyait fort en noir et il redisait souvent de certaines prophéties de saint Césaire et d'un moine d'Orval, toutes les deux fort étranges en effet. Elles annonçaient les événements du dernier siècle et du commencement de celui-ci, avec une précision incroyable. Ce qu'elles disent pour l'avenir, je ne le répéterai pas; c'est trop vague ou plutôt c'est trop clair et il est plus qu'inutile de le prévoir Mon père avait surtout des craintes pour cette grande ville que les prophètes appellent la grande Babylone. Il redoutait une expiation terrible et il se servait, en en parlant, d'expressions bibliques

qui rendaient ses pensées plus frappantes encore. Je n'y puis songer sans émotion.

On m'a souvent demandé la raison de mes opinions surannées. Des gens intelligents se sont montrés surpris de ma persistance dans les traditions du passé, de mon indifférence pour ce qu'ils appellent le progrès. On ne s'en étonnera plus maintenant; on comprendra que c'est pour moi un sentiment, une croyance, c'est un regret éternel et il n'est plus une espérance !

Je ne suis point exaltée, je tâche de rester dans une impartialité complète; je n'ai pas de la haine, je n'ai que des affections; je m'attache à rendre justice à tous et je reconnais le mérite des adversaires que je ne combats pas. Le rôle des femmes est passif; elles n'ont que leurs prières et leur dévouement.

Cette naissance de Henri V changea tout à fait l'aspect de la société. La seconde fut moins brillante, la première triompha. Le préfet était toujours M. Locard dont j'ai parlé, alors marié avec Mlle de Bourgoin, femme de cœur et d'esprit. Le général était, je crois, le comte de Malartic, ancien émigré, bon et excellent homme, dont la femme avait été très jolie et savait faire les honneurs de son salon mieux que personne. Elle était aussi bonne que son mari; on l'aimait fort à Poitiers.

Le premier président était le baron de Bernard, dont la maison, fort agréable, réunissait la noblesse et la magistrature. Il recevait tous les soirs.

Quant au procureur général, c'était le célèbre M. Mangin [1], plus tard préfet de police. On l'aimait beaucoup dans notre monde.

Petit, brun, assez laid, il avait une physionomie

1. Jean-Henri-Claude Mangin, né à Metz (1786), mort à Paris (1835). Il était apprenti menuisier quand un jésuite le recueillit et lui fit faire ses études. Nommé en 1816 procureur du roi à Metz, en 1821 procureur général à Poitiers. Dans le procès de l'infortuné général Berton, il prit la parole de façon à soulever contre lui l'opinion publique. Benjamin Constant, Foy, Kératry

intelligente et énergique, l'élocution facile et fougueuse, un grand courage, une volonté ferme, ainsi que nous le disions plus tard. Sa conversation vive et amusante nous plaisait, même à nous autres enfants. Je me rappelle l'avoir écouté avec un grand intérêt.

Il avait une famille charmante. Mme Mangin, douce et gracieuse, s'occupait uniquement de ses cinq ou six enfants qu'elle élevait à merveille. Ils n'avaient pas une grande fortune et leur train était modeste.

Toutes ces autorités marchaient avec le gouvernement. L'esprit du régiment, les chasseurs des Pyrénées, le 17e, était tout à fait du même bord. La ville était donc calme et l'on ne songeait qu'à l'amour.

J'entendais parler, tout autour de moi, de fêtes, de plaisirs. Les invitations à dîner pleuvaient de toutes parts; on revenait de la campagne à la fin d'octobre, on avait donc tout l'hiver devant soi. Quelques personnes arrivaient même pour la foire de la Saint-Luc, le 8.

En province, en ce temps-là, chaque maison aisée et un peu bien placée avait *son dîner*. Même ceux qui ne recevaient pas d'habitude se croyaient obligés de donner ce festin où l'on mettait les petits plats dans les grands et où l'on étalait tout ce que la maison renfermait de vaisselle, d'argenterie, de magnificence.

Huit jours avant, on vidait toutes les armoires; on époussetait, on lavait, on préparait le repas. Les commandes étaient faites à la poissonnerie, chez les traiteurs et chez les limonadiers.

Deux seuls gourmets faisaient les choses plus magistralement : M. de Tudert et mon père. Pour eux c'était une affaire sérieuse; ils conféraient ensemble

portèrent contre lui une plainte en diffamation qui fut rejetée. L'ardeur de son zèle royaliste le fit nommer à la Cour de cassation (1827) et deux ans plus tard préfet de police. A la révolution de 1830, son impopularité était telle qu'il se sauva en Belgique. De retour à Metz, en 1834, il allait reprendre sa place au barreau lorsqu'il mourut subitement.

et s'entendaient sur ce qu'ils devaient servir, afin de ne pas se répéter. Le poisson était demandé à La Rochelle, la volaille retenue et engraissée d'abord aux meilleures fermes. Les plats fins venaient de Paris, les liqueurs arrivaient directement de chez Mme Anfoux.

Quant aux vins, c'était une étude. Chez nous le vin ordinaire avait neuf ans. Ils le prenaient aux meilleurs crus du pays, ressemblant énormément au vin de Bordeaux; c'était Saint-Georges et Jaunais.

Il restait trois ans en tonneau, trois ans dans de grandes cruches de grès qu'on appelait des *Dames-Jeanne*, trois ans en bouteilles, et l'on buvait après. C'était une comptabilité tout entière.

Voilà comment on entendait l'art de la *dive bouteille*.

Je ne puis m'empêcher de raconter, ici, un trait de ces deux amis, si bien faits pour s'entendre, et qui est un véritable trait de caractère.

Ceci se passait vers 1810 ou 1812, je n'ai pas la date bien présente. Le préfet était M. Mellarmé. Il donnait d'excellents dîners à trois heures, suivant l'usage du temps. Mon père y assistait presque toujours. Ordinairement on ne priait que les autorités.

Un jour il sortait de la préfecture pour faire sa promenade entre le dîner et la soirée. C'était en été. Il rencontra M. de Tudert qui s'en allait aussi vers les boulevards, dans la même intention. Naturellement ils cheminèrent ensemble, tournèrent autour de la cathédrale et rejoignirent les bords du Clain avec l'intention de faire le tour de la ville. Il faut, pour cela, deux heures à peu près.

En l'abordant, M. de Tudert dit à mon père :

— « Vous avez dîné à la préfecture?

— Oui.

— Et bien dîné, probablement?

— Admirablement.

— Qu'aviez-vous? Contez-moi cela.

— Nous avions d'abord un excellent potage au riz.

— Très bien... Ensuite?

— Un turbot... Quel turbot! Une sauce exquise! »

Ils continuaient à marcher côte à côte. Soit que l'un ne le questionnât plus, soit que l'autre ne songeât plus à répondre, ils restèrent en silence pendant tout le reste de la promenade, c'est-à-dire une bonne heure peut-être; et, lorsqu'ils se retrouvèrent devant la préfecture, sur cette même place de la cathédrale, mon père, en saluant son ami, lui dit :

— Et un petit pot de crème.

Croyait-il lui avoir raconté tout son festin, depuis le turbot? L'avait-il ruminé tout le temps? Ou bien était-ce une plaisanterie? Je ne sais; mais elle est drôle, et très souvent ils en ont ri ensemble.

Ces grands dîners étaient fort ennuyeux, fort longs; ce qui ne les empêchait pas d'être splendides. On louait, pour ce jour-là, des artistes en cuisine dont c'était la spécialité. Ils étaient presque aussi habiles que feu Carême et moins chers. Le pays est excellent; il fournit de tout. Rien n'y manquait et rien n'y manque encore aujourd'hui. Les chemins de fer ont tout rapproché.

Cette question des dîners était grave. Le chapitre des invitations surtout amenait bien des tempêtes. Ordinairement les hommes seuls étaient priés, les femmes venaient le soir à l'*assemblée*. On racontait jusqu'au dernier radis; c'était un grand sujet de paroles, les toilettes ne venaient qu'après.

Certaines servantes étaient connues, et l'intérieur de leur panier au marché faisait événement. On répétait par la ville :

— Gonde, de chez Madame une telle, a acheté ce matin cinq livres de truffes; apparemment il va y avoir un *repas* et l'on prépare des choses superbes.

Gonde est une abréviation de Radegonde; ce nom se donne beaucoup dans le pays. On en fait aussi *Gondille*. Pourquoi donc une fille d'une des grandes maisons du Poitou ne porte-t-elle pas fièrement le nom de la sainte reine et ne s'appelle-t-elle pas Rade-

gonde? C'est aussi euphonique que bien des noms à la mode.

Les manières de cette société de province étaient un peu guindées peut-être, mais éminemment distinguées.

On nous apprenait rien que par l'exemple cette science du savoir-vivre, presque oubliée à présent. Il y avait là de véritables grandes dames. Il y avait là beaucoup de cœurs généreux et fidèles. La foi et la religion, le dévouement au roi étaient héréditaires. Peut-être les lumières et le progrès n'étaient-ils pas assez honorés, selon certaines gens? Tout allait-il plus mal? Demandez à nos pères. Les fortunes étaient plus solides, les familles plus unies, le luxe moins grand et les plaisirs n'en étaient que plus répétés et plus faciles.

Je ne voudrais pas avoir l'air de rabâcher, mais c'est ainsi.

CHAPITRE XVII

Mon départ pour Paris. — Le voyage. — La diligence. — Les repos. — Le confortable. — La toilette. — Tours, la rue Royale. — Paris. — La rue Bailleul. — L'hôtel de la Bédoyère. — Sa vente. — Notre appartement. — Mes professeurs. — Lambert. — Adam. — Ses férules. — La petite fille artiste. — Paul. — Son cheval. — La comtesse de Moussac. — La marquise de Sainmobert. — L'abbé de Janson. — Sir Sydney Smith. — Le baron de Tassard. — L'Ordre de Marie-Thérèse. — M. Bocher. — Sa famille. — Son fils. — Sa belle-fille. — Mme Marcotte. — Mme Davisier. — Mme Lacroix. — Le général Davisier de Pontin. — Le bibliophile Jacob. — Paul Lacroix. — Jules Lacroix. — Moscof. — Nous ne lisions pas de romans. — Mme de Rumford. — Son portrait. — Son premier mariage. — Lavoisier. — Son diamant. — Ses quinquets. — Le problème. — Sa mort. — Les amis de sa veuve. — Son second mariage. — La consultation. — La lionne de pierre. — Son caractère. — Ses opinions. — Hôtel boulevard des Capucines. — Hôtel de la rue d'Anjou. — La galerie vitrée. — Les concerts. — Pasta, Malibran, Garcia, etc.

Nous avions à Poitiers de fort bons maîtres, et ma mère me les avait donnés, en sus de M. d'Alleman et de mon instruction littéraire, je l'ai déjà dit. J'avais donc fait des progrès aussi rapides qu'un travail assidu et des dispositions heureuses avaient pu obtenir. Mes parents voulaient davantage ; il fut donc décidé que ma mère me conduirait à Paris et y resterait avec moi, afin de perfectionner mon éducation.

Nous partîmes toutes les deux vers la fin de juillet 1821. Ce voyage, le premier que j'aie fait, est resté gravé dans mon souvenir. Il demande quelques détails, non pour ce qui me concerne, mais pour constater la différence des époques et des habitudes.

La diligence mettait quatre jours pour aller de Poitiers à Paris; on couchait la première nuit à Tours, la seconde à Blois, la troisième à Orléans, la quatrième à Paris. Ces distances-là étaient à peu près égales, divisées par trente lieues.

La voiture était une berline à six places, avec un cabriolet pour le conducteur et un voyageur à côté de lui. Sur l'impériale, une bâche pour les paquets.

Les relais étaient presque aussi fréquents que ceux de la poste; les chevaux moins bons, et on allait moins vite. Trois lieues à l'heure, c'était le *nec plus ultra*. Les postillons et les conducteurs s'arrêtaient à chaque bouchon. On montait les côtes à pied et l'on faisait halte pour le déjeuner et pour le dîner; on avait à peine le temps de manger, mais l'on bourrait son sac de provisions; le saucisson de Lyon, le poulet froid jouaient un grand rôle, sans compter les pâtés.

On était six dans l'intérieur, les places n'étaient pas numérotées; les hommes, s'ils arrivaient les premiers, s'empressaient d'offrir les meilleures aux femmes; aucun n'eût osé y manquer, excepté, quelquefois, les commis-voyageurs, qui se vantaient d'être mal élevés.

On n'avait pas les mille inventions d'aujourd'hui, aussi le nombre des paquets était plus grand; on tenait à ses aises. Personne ne pensait à faire de la toilette; les femmes mettaient leurs vêtements fanés, les cheveux restaient en papillottes, sous des bonnets de linge. Le chapeau reposait dans le filet, et l'on s'entourait d'oreillers pour éviter les cahots.

Je n'eus guère le temps d'apercevoir Tours; cependant la rue Royale m'éblouit, et il ne me semblait

pas possible que Paris pût être plus beau que cela. Nous y arrivâmes le soir du quatrième jour, éreintées, et nous allâmes descendre rue Bailleul, n° 1, au coin de la rue de l'Arbre-Sec, chez une amie de ma mère, une de ses connaissances lyonnaises ; nous y restâmes quatre jours ; ensuite, nous allâmes rue d'Aguesseau, au coin de la rue de Surène, dans un hôtel appartenant à Mme de La Bédoyère, veuve de l'infortuné colonel fusillé après les Cent-Jours.

Elle portait encore le deuil, et sa douleur était toujours la même. Elle habitait le premier avec madame sa mère et son fils, alors enfant. Je la rencontrais dans la cour, toujours voilée et triste ; sa douleur m'inspirait une pitié que je ne puis rendre. Nous avions tout le rez-de-chaussée, avec un jardin assez vaste, et les prix étaient très différents de ce qu'ils sont. Nous avions plusieurs belles pièces, dont un très grand salon et une fort jolie chambre ; tout cela très bien meublé et garni des ustensiles nécessaires pour la cuisine et la salle à manger, et cela coûtait un peu plus de cent francs par mois.

Quelle différence à présent !

Des amis de ma mère s'étaient occupés de me trouver des professeurs, et il n'est pas difficile d'en trouver de bons à Paris, lorsqu'on ne regarde pas au prix des leçons.

Le maître de chant à la mode alors, pour la romance et les voix peu étendues, était Lambert, l'auteur de charmantes compositions, dont tous les vaudevilles s'emparèrent. Le plus gentil était :

De ma Céline, amant modeste, etc.

Tout le monde le sait par cœur.

Lambert était un ancien beau qui semblait assez ridicule, et dont la toilette et les prétentions m'amusaient fort. Il avait une perruque blonde frisée en

huppe, du linge de batiste, des habits à la dernière mode. Toujours chaussé, ganté, parfumé comme une petite maîtresse, il arrivait sur la pointe du pied, une badine à la main, souriant et la bouche en cœur. Son visage ridé n'avait pas conservé de trace de jeunesse, mais sa tournure était leste encore et assez élégante. Il avait dû avoir du succès autrefois et affichait les manières de ce que l'on appelle un *homme* à femmes.

Il n'avait aucune voix et chantait d'une façon délicieuse ; sa méthode était exquise pour les salons; elle eût peut-être manqué d'ampleur sur un grand théâtre. Il était doué d'un certain esprit mélangé de souvenirs du Directoire, son beau temps, et de *rengaines* d'artistes, qu'il cueillait çà et là.

Il me donnait trois leçons par semaine ; ces leçons m'amusaient assez.

Pour le piano, j'avais deux maîtres.

D'abord, le célèbre Adam, père du pauvre Adolphe Adam, que j'ai bien connu depuis. C'était le premier dans son art, pour l'enseignement surtout. Il était déjà très vieux et peu agréable, je suis forcée d'en convenir. Il nous donnait des coups sur les doigts avec une certaine règle qui lui servait à battre la mesure, et nous faisait quelquefois beaucoup de mal.

Je me souviens d'une petite fille destinée à devenir artiste, que j'ai vu les mains en sang après un travail avec lui. Elle avait des engelures, et qui s'ouvraient ; il frappait là-dessus, elle en pleurait toutes ses larmes sans se plaindre. Adam ne s'en apercevait pas, dans son enthousiasme musical.

— Ah ! lui disait-il, vous en endurerez bien d'autres dans votre carrière ! Pour être artiste, il faut souffrir.

L'enfant aurait autant aimé renoncer à l'art, pourvu qu'elle n'en eût pas les souffrances.

Le second maître était M. Paul; il avait du talent et il allait donner des leçons à cheval. On attachait ce

cheval dans la cour, ce qui m'amusait fort ; à cet âge on s'amuse de tout.

J'allais aussi, tous les jours, à un atelier, rue des Moulins, chez M. Leroy et Mlle Legrand, sa belle-sœur. Ils n'avaient que moi d'élève. Les excellentes gens! Ils peignaient, l'un le paysage, à la gouache surtout, l'autre les intérieurs.

Nous voyions souvent une ancienne amie de ma mère, la comtesse de Moussac, fille de la marquise de Sainmobert, une de ces superbes vieilles de l'ancienne cour, que j'aimais tant à fréquenter. Mme de Moussac avait été fort belle ; elle l'était encore, ou du moins elle en avait des restes remarquables. Bonne et gracieuse, elle n'était occupée que des autres, et, si son esprit n'était pas très supérieur, nul n'a jamais pensé à s'en apercevoir. Ces dames recevaient très bonne compagnie. Je me rappelle avoir rencontré chez elles l'archevêque de Besançon, qui ne l'était pas encore en ce temps, ce même abbé de Forbin-Janson, chef de la maison, à Poitiers, dont j'ai déjà parlé.

Puis le commodore Sydney Smith, dont on a tant parlé dans l'histoire maritime du commencement du siècle. C'était un bel homme sur le retour, très distingué de manières, parlant peu, très circonspect, écartant les sujets de conversation qui ne lui convenaient pas avec une politesse suprême. Il avait des croix, des cordons de plusieurs couleurs, qui me plaisaient à regarder, pas autant néanmoins que le baron de Crossard, vieux général ayant servi toutes les puissances. Les jours de cérémonie, il en étalait dix-sept sur son uniforme, entre autres la croix de Marie-Thérèse. C'est, il me semble, la plus honorable de toutes. Le nombre des chevaliers est très restreint ; on ne l'obtient qu'après la délibération d'un jury composé d'un certain nombre de membres de l'Ordre. La difficulté est la même pour un fils de maréchal que pour un simple soldat. Lorsque le baron de Crossard

l'obtint, il n'était que sous-officier, et ce fut pour une action d'éclat.

Parmi les amis de ma famille se trouvaient les administrateurs de l'enregistrement, entre autres, M. Bocher, ce digne et respectable patriarche chez lequel nous allions au moins une fois par semaine, le jeudi, je crois. Il habitait le rez-de-chaussée d'un bel hôtel du faubourg Poissonnière, dont la porte est ornée de colonnes. Il existe encore et rien n'y est changé, en apparence du moins. Le salon et les principales pièces ouvraient sur un vaste jardin.

M. Bocher avait eu neuf filles et un fils ; celui-ci possédait la plus belle place de France, assurément : celle de conservateur des hypothèques à Paris. Il avait épousé une adorable Italienne, aussi bonne que jolie. Les filles, toutes mariées, ont eu des enfants célèbres. J'ai le bonheur d'être restée liée avec plusieurs d'entre eux. Cette famille était digne de la Bible. Aux jours de réunion générale, les convives étaient plus de quarante, tous enfants et petits-enfants ou gendres du vénérable aïeul. Les filles s'appelaient Mme Marcotte, Mme Davisier, Mme Lacroix.

Mme Davisier a eu entre autres enfants le général Davisier de Pontin et Mme Empis, la femme de l'académicien de ce nom ; ceux de Mme Marcotte marquent beaucoup dans la finance.

Mme Lacroix est la mère de Paul et de Jules. Paul, le bibliophile Jacob, dont le nom seul est un éloge, Jules, ce poète qui se révèle chaque jour davantage.

A l'époque où nous nous rencontrions à la table de leur grand-père, eux écoliers et moi petite fille, nous ne nous doutions pas que nous devions nous rencontrer un jour dans l'arène littéraire, et rien ne devait nous le faire supposer, à moi surtout. Nous jouions avec le chien d'une de leurs tantes qui s'appelait *Moscof* et qui buvait de l'eau sucrée comme une personne. Ils s'en souviennent aussi bien que moi.

En ce temps-là, les jeunes filles n'étaient pas éle-

vées comme aujourd'hui ; on ne nous menait pas partout ; nous ne lisions ni romans ni aucun livre futile. Les plus avancées, et il n'y en avait guère, n'allaient pas au-delà de Florian ; *Galathée*, *Estelle*, *Gonzalve de Cordoue* étaient le *nec plus ultra* de nos hardiesses.

Par cette raison, nous n'allions pas au spectacle ; cependant je vous rendrai compte tout à l'heure de mon début en ce genre. Je veux parler auparavant de quelques personnes que nous fréquentions alors.

D'abord, ma tante à la mode de Bretagne, Mme de Rumford, en premières noces Mme Lavoisier, dont j'ai déjà dit quelques mots.

C'était une bonne vieille femme de soixante-dix ans à peu près ; sa tête avait conservé le caractère de sa famille. Mon père et elle se ressemblaient beaucoup, car mon père ressemblait à sa mère, sœur du père de Mme de Rumford. Sa physionomie était imposante et distinguée, mais peu gracieuse. On l'appelait dans la société la rude comtesse.

Elle fut mariée très jeune à M. Lavoisier, le fameux savant chimiste, fermier général. Ils avaient une très grande fortune. J'ai vu souvent chez elle un tableau de David, représentant le mari dans son cabinet, occupé de ses travaux immortels, et sa femme, debout à côté de lui, appuyée sur son bureau, semblant l'écouter et lui répondre.

Lavoisier consacrait une grande partie de ses revenus à la science. Il acheta une fois un diamant une somme considérable, pour ses expériences, trente mille francs, je crois. Mon père se le rappelait fort bien.

Il fut l'inventeur des *quinquets* et fit cadeau de cette invention à un homme malheureux, qui lui donna son nom et fit sa fortune avec ce mode d'éclairage.

Tout le monde sait qu'il fut arrêté avec les autres fermiers généraux et condamné à l'échafaud. Il demanda un sursis de vingt-quatre heures pour avoir le temps de finir la résolution d'un problème impor-

tant à l'avenir de la science; mais messieurs les terroristes se souciaient peu de ces bagatelles-là; ils refusèrent.

Mme Lavoisier, restée veuve, ne s'amusa pas à pleurer son père et son mari, guillotinés le même jour. C'était une femme forte dont la sensibilité ne s'émouvait pas facilement; elle partageait d'ailleurs les idées nouvelles et avait beaucoup donné dans la philosophie; elle se fit donc adjuger ses biens et conserva ainsi son immense fortune.

Très intelligente, très instruite, elle réunissait autour d'elle des esprits d'élite; beaucoup de célébrités *sérieuses* de ce *siècle* ont été de ses amis, beaucoup d'autres ont commencé chez elle et par elle leur réputation.

Elle avait des *affections lettrées*, si l'on peut s'exprimer ainsi pour l'affection de sentiments. M. Guizot, M. de Rémusat, M. Villemain et bien d'autres étaient ses habitués. Elle pouvait causer avec eux de toutes choses; elle avait, selon moi, plus de savoir que d'agrément.

Mme Lavoisier épousa en secondes noces le comte de Rumford, envoyé de je ne sais plus quelle puissance, à Paris. C'était aussi un savant. Il inventa les cheminées et les fameuses soupes. Le ménage ne fut pas heureux. Le diplomate ne put se faire au caractère dominant de sa femme; ils se séparèrent. On prêta au comte une petite anecdote assez drôle.

Un jour, impatienté des résistances intérieures qu'il rencontrait, il demanda sérieusement à un ami s'il était permis en France de battre sa douce moitié, pour la mettre à la raison, suivant la méthode allemande.

— Oui, sans doute, monsieur le comte, répondit son spirituel conseiller, à la condition que personne n'en verra rien, que vous vous enfermerez sous triples verroux pour étouffer les cris, et que vous aurez soin de ne pas laisser de marques qu'on puisse montrer.

Les conditions semblèrent trop difficiles à remplir, M. de Rumford s'en alla.

Jamais la calomnie, même la plus ingénieuse, n'attaqua la réputation de la comtesse ; nul n'eût osé la soupçonner d'une faiblesse ou d'une préférence. Un autre de ses surnoms était la *Lionne de pierre*.

Elle ressemblait un peu, en effet, à une lionne, avec les longues boucles de sa perruque tombant en crinière, sa physionomie inflexible, son air froid et pénétrant, ses joues larges et sa bouche retombante.

J'ai peu connu de natures aussi impitoyables que la sienne ; elle ne se laissait pas attendrir, elle ne cédait jamais, sa volonté était de fer. Elle n'eut jamais d'enfants, et ses neveux devaient lui obéir sans murmurer. Tous ceux qui l'approchaient en avaient peur ; elle distribuait des coups de boutoir sans ménagement. Excepté les personnes qu'elle ménageait volontiers, chacun avait son paquet bien appliqué à l'occasion.

Ses opinions étaient le libéralisme philosophique ; elle choyait fort les doctrinaires. La conversation était presque toujours sérieuse, chez elle. Ses dîners n'avaient rien de gai ni d'amusant pour la jeunesse. Elle accepta avec transport la Révolution de Juillet et devint une des ferventes du Palais-Royal.

Elle habita longtemps le rez-de-chaussée d'un grand hôtel situé sur le boulevard des Capucines, en face la Madeleine, qui n'était pas bâtie alors, à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui la cité Vindé. Cet hôtel avait une terrasse sur le boulevard, longeant un grand jardin ombragé de beaux arbres.

Il était chauffé par un calorifère de l'invention du comte ; deux grands lions de bronze, qui gardaient la porte, servaient de conduits.

Plus tard, elle acheta et habita, jusqu'à sa mort, un des plus beaux hôtels de Paris, le plus charmant peut-être, situé au milieu d'un vrai parc. On se serait cru à cent lieues de la ville. On ne voyait que de la verdure. Cet hôtel et ses dépendances remplissaient

le terrain depuis la rue d'Anjou-Saint-Honoré jusqu'à la rue de la Pépinière, d'un côté, et la rue d'Astorg, de l'autre. Les rues Lavoisier et Rumford sont bâties à sa place.

Derrière la maison, elle avait fait construire une galerie vitrée où elle tenait les machines et les instruments de chimie de son premier mari et tout ce qu'elle avait pu y ajouter depuis. C'était fort curieux pour les savants; elle ne le montrait qu'aux élus.

Mme de Rumford donnait deux bals dans l'hiver, un dîner toutes les semaines, et des concerts tous les quinze jours.

Ces concerts étaient célèbres à juste titre; on y faisait la meilleure musique; elle recevait les meilleurs artistes. C'est là que j'ai vu et entendu pour la première fois Mme Pasta [1] et, plus tard, Mme Malibran. Elle était fort aimable pour les virtuoses, faveur d'autant plus grande qu'elle était plus rare.

Je me rappelle parfaitement Mme Pasta chantant dans ce salon que je vois d'ici : *O Patria!* Elle était belle, sa tête était régulière, expressive, très noble d'attitude. Elle avait un geste majestueux et une expression passionnée. J'étais en extase en l'écoutant. J'ai aussi vu et entendu souvent là, Garcia [2] Bordogni.

1. Mme Pasta (Giuditta Negri) née à Côme, près Milan, en 1798, morte à Côme en 1865. Vint pour la première fois à Paris en 1816, chanta à Londres, en Italie et se retira du théâtre en 1832. Virtuose hors ligne, artiste prodigieuse. Talma, après l'avoir entendue aux Italiens, dans *Othello*, lui dit : « Madame, vous réalisez l'idéal que j'ai rêvé; vous possédez les accents que je n'ai cessé de chercher avec ardeur depuis que la carrière théâtrale s'est ouverte devant moi : depuis que je considère la faculté d'émouvoir les cœurs comme le but suprême de l'art. »

2. Garcia (Manoel del Popolo Vicente), chanteur et compositeur espagnol né à Séville, en 1775, mort à Paris le 2 juin 1832. Interpréta les rôles de ténor des opéras italiens de Paër, Rossini, Mozart et de ses propres opéras. Parmi ces derniers, on remarque le *Calife de Bagdad* (Naples 1812), la *Mort du Tasse* (Paris, 1821), etc. Il excellait dans les rôles bouffes. Il se fixa à Paris en

Elle n'admettait à ses concerts que les premières célébrités italiennes; elle ne voulait pas des Français et les instrumentistes lui plaisaient peu, à moins que ce ne fussent des princes de l'art, tels que Tulou, Bériot[1], Baillot[2] ou Paganini.

J'aurai occasion d'entrer dans de nouveaux détails sur Mme de Rumford à une époque plus éloignée.

1829 et forma d'excellents élèves, notamment ses filles, Mmes Malibran et Viardot, son fils Manuel Garcia, Ad. Nourrit.

1. Bériot (Charles-Auguste de), violoniste, né à Louvain en 1802, mort à Bruxelles en 1870. Grande justesse et beaucoup d'élégance. En 1835 épousa Mme Malibran. Vers 1852, une paralysie du nerf optique le priva de la vue. A publié une *Méthode de violon* et des œuvres fort appréciées.

2. Baillot (Pierre-Marie-François de Sales), célèbre violoniste, né à Passy en 1771. En 1795 professeur de violon au Conservatoire jusqu'à sa mort, en 1842. A publié une méthode remarquée : *l'Art du violon*, et un grand nombre de compositions musicales.

CHAPITRE XVIII

Mme Bocher. — Fontenelle. — Robespierre. — Le 9 thermidor. — Emile et Antony Deschamps. — L'éducation de ce temps-là. — Mme de Lauzon. — Mme de la Bédoyère. — La famille O'Heguerty. — La comtesse Franck et Mme la Dauphine. — Le duc de Plaisance, ancien consul. — Le comte Mollien. — Mme Paulze. — Sa mort. — M. Cuvier. — Mme Brown. — M. le duc de Berry. — Mariage. — Dévouement. — La comtesse de Châteauroux. — La comtesse de Meudon. — Mariage officiel. — Mort du prince. — Douleur et courage. — M. Brown. — Baptême de M. le duc de Bordeaux. — Le cortège. — Légende de la statue d'Henri IV. — Les fiacres. — La fête de l'Hôtel-de-Ville. — Le spectacle. — La cantate. — La collation. — Le bal. — Nos voisins. — Une inconnue. — Une position qui n'existe plus.

Je me suis rappelé des particularités assez curieuses, racontées devant moi par l'excellent M. Bocher, un soir que nous avions tous dîné chez lui et que nous étions réunis en cercle à l'écouter, ceux d'entre nous du moins qui préféraient ce plaisir à celui de courir au jardin ou à jouer aux barres.

Il avait été élevé dans un collège à Paris, il se souvenait parfaitement d'avoir vu Fontenelle, alors âgé de cent ans; c'était bien peu de temps avant sa mort. On lui présenta les élèves, il remarqua le petit Bocher et le fit venir près de lui.

— Mon enfant, lui dit-il, regardez-moi bien, je

m'appelle Fontenelle et j'ai cent ans. Je vous souhaite de vivre autant que moi, et je crois que vous vivrez longtemps; en effet, vous me paraissez un garçon solide, bien bâti, ne m'oubliez pas.

La prédiction s'est réalisée à peu près, le vénérable patriarche est mort à quatre-vingt-dix-sept ans.

A la sortie du collège, il devint avocat. Au commencement de la Révolution, bien des gens honorables, les jeunes surtout, s'élançaient au-devant des idées nouvelles. M. Bocher fut séduit comme les autres dans la réunion des premiers clubs. Il rencontra Robespierre, avocat comme lui, et ils se lièrent ensemble. Ils se virent jusqu'au moment où le tribun devint un tyran, et où ses principes tant vantés amenèrent les effroyables malheurs de 93. Alors M. Bocher, comme tous les honnêtes gens, se retira dans sa tente et cessa de fréquenter ses anciens camarades, Robespierre plus que les autres.

Celui-ci ne l'avait pas oublié pourtant, il connaissait son mérite et son intelligence, et lorsqu'on supprima les ministres, pour les remplacer par des directeurs des différentes branches de l'administration, M. Bocher reçut un matin sa nomination aux Domaines.

Bien loin de l'avoir sollicitée, il ne la désirait pas et sa perplexité fut grande. Il voulut d'abord refuser, mais sa femme, tremblant pour ses jours, lui fit observer qu'il n'avait pas de prétextes à donner pour ce refus et que, en ce bienheureux temps, ceux qui n'étaient pas *pour* les terroristes étaient *contre* eux, l'échafaud les attendait.

Il accepta, très décidé à se renfermer dans ses devoirs et dans ses fonctions, sans se mêler de quoi que ce soit. On le chargea de l'immense liquidation des biens nationaux; il eût pu y faire sa fortune, mais il en sortit les mains nettes et sa réputation intacte.

Au moment du 9 Thermidor, il passa un moment terrible. Il reçut l'ordre de la Commune de faire donner à tous les employés leur adhésion à sa poli-

tique : c'était celle des Jacobins, Robespierre et consorts. Une heure après, un autre ordre lui fut remis, celui de faire prêter à ces mêmes employés un serment de fidélité à l'Assemblée nationale. L'Assemblée était en lutte avec la Commune, il s'agissait de savoir qui l'emporterait. M. Bocher ne consulte pas les probabilités ou les chances de succès, il se décide pour l'Assemblée nationale, parce que sa conscience le dirigeait de ce côté-là. L'Assemblée représentait tant bien que mal le pays, la Commune ne représentait qu'une faction, pour laquelle il éprouvait une profonde horreur.

Le serment fut prononcé à la Convention. En rentrant chez lui, le directeur pensait qu'il venait de jouer sa vie ; si la Commune triomphait, il était perdu sans ressources. Aussi voulut-il devenir partie agissante dans la lutte. Il revêtit son habit de garde nationale et suivit les Thermidoriens comme tout ce qui se trouvait dans Paris d'hommes de cœur ; on était las de ce régime atroce qui menaçait incessamment la vie de tous.

Il fut appelé à l'Hôtel-de-Ville lorsque la victoire se fut déclarée en faveur de l'Assemblée. Il vit Robespierre la mâchoire fracassée et presque à moitié mort ; il vit ces maîtres de la France, qui depuis près de deux ans tenaient le pays tout entier sous leur joug de fer.

Il fallait lui entendre dépeindre ses émotions en ce moment terrible ; *la chair de poule* m'arrive rien qu'en y pensant.

Nous voyions enfin quelquefois le père et la mère de deux charmants poètes : Emile et Antony Deschamps; leur père était également à l'administration des Domaines. Ces messieurs se réunissaient entre eux, leur famille formait une société générale et intelligente. Je ne me rappelle pas avoir rencontré ni l'un ni l'autre des deux frères à cette époque-là. Ils étaient très jeunes, il est vrai, et nous n'étions pas liés avec les leurs, comme avec M. Bocher et ses enfants.

Le Paris d'alors était bien différent de celui d'aujourd'hui. C'étaient d'autres idées, d'autres habitudes, d'autres mœurs. On s'inquiétait beaucoup moins les uns des autres : bien que cette capitale fût plus peuplée, elle était moins petite ville, on était plus facilement perdu dans la foule. Il n'y régnait pas un luxe effréné comme aujourd'hui, l'éducation était peut-être moins brillante, elle était plus solide. On nous enseignait d'abord la religion et le respect des parents, l'observation stricte des devoirs de la société et de la politesse.

Nous retrouvâmes Mme de Lauzon, dont j'ai parlé. Elle était sur le point d'épouser le comte de Fays, ce colonel devenu général. Elle était encore charmante. Il s'en fallait qu'elle fût jeune. Je la vois encore chez la comtesse de Moussac, avec une robe et une toque roses, elle semblait avoir vingt ans.

Mme de la Bédoyère voulut reprendre son appartement ; nous fûmes donc obligées d'en chercher un autre. Ma mère n'entendait à aucun prix me conduire dans un hôtel garni. Mme de Lauzon nous fit connaître une aimable et excellente famille, avec laquelle mes relations d'amitié intime durent encore. On nous sous-loua une partie de l'appartement et nous vînmes nous établir rue Neuve-des-Mathurins, 45, au coin de la rue de l'Arcade ; il n'est plus question de cette maison-là, elle est démolie depuis longtemps.

Nous étions chez le comte et la comtesse O'Héguerty. C'est une famille irlandaise bien connue, venue en France avec le roi Jacques. Ils descendaient des anciens rois de la verte Erin, et ils étaient bien déchus de leurs splendeurs nationales ; cependant plusieurs O'Héguerty occupaient une haute position à la cour.

Ils avaient assez l'habitude de se marier entre eux ; ainsi la comtesse Frank, chez laquelle nous demeurions, était aussi une O'Héguerty, sœur du comte Charles, écuyer de Mgr le comte d'Artois, depuis Charles X, et du comte Peter, officier supérieur de cavalerie, mort

garçon. C'était bien l'un des hommes les plus drôles et les plus spirituels que j'aie connus.

Le comte Charles a suivi le roi dans l'exil, il est mort à Frossdorff après son vieux maître, entouré des soins de toute la famille royale. Il avait deux fils et une fille ; l'aîné de ses fils, le vicomte Charles, était écuyer de Madame la Dauphine ; il a été l'un des hommes les plus à la mode de Paris et des plus charmants ; il a également quitté la France en 1830 et a épousé, avant la mort de Mme la duchesse d'Angoulême, une princesse hongroise fort riche ; son frère Joseph est mort à Venise, écuyer de Mgr le comte de Chambord.

La sœur avait épousé le comte de Parseval, chambellan du roi de Bavière.

L'autre branche, celle du comte Frank, avait cinq enfants. Trois fils vivent encore : James, l'aîné, mon ami de quarante ans, Louis et Henri, attachés à la maison de Mme la duchesse de Berry, à Brouzée.

Les deux filles sont mortes. L'aînée, Louisa, était chanoinesse de Bavière ; la plus jeune, Zoé, avait épousé son cousin Joseph.

Leur père, le comte Frank, était un homme d'esprit, excellent musicien, une vraie tête d'artiste ; il a vécu jusqu'à quatre-vingt-trois ans, spirituel et amusant comme dans sa jeunesse.

Sa femme était une personne supérieure sous tous les rapports. Elle avait d'immenses qualités et une vaste intelligence, une tête admirablement organisée et un noble cœur. Je ne saurais jamais l'oublier.

Elle est morte peu de temps après notre départ de Paris, d'une façon touchante. Cette famille n'avait d'autre fortune que sa fidélité, aux Stuarts d'abord, aux Bourbons ensuite. Elle avait perdu ses immenses terres d'Irlande, en suivant le roi Jacques après ses malheurs. Madame la Dauphine la protégeait fort et la comtesse comptait sur cette protection pour l'avenir de ses enfants qu'elle adorait. Une calomnie, une erreur

de nom indisposa la princesse contre elle et, lorsqu'elle alla lui faire sa cour, elle la trouva tout à fait différente de ce qu'elle avait été jusque-là. En vain la triste mère essaya-t-elle de faire changer cette disposition, la fille de Louis XVI fut polie et rien de plus.

Enfin, un jour Mme O'Héguerty essaya une dernière tentative, elle se présenta de nouveau ; elle fut agréablement suprise, la Dauphine la reçut comme autrefois, elle daigna entrer dans quelques explications. Elle avoua même qu'elle avait été trompée et témoigna ses regrets, et ajouta qu'elle réparerait cette faute et qu'elle s'occuperait activement de la dédommager en s'occupant de sa famille.

La comtesse retourna à Versailles où elle demeurait. Alors, elle y arriva fort souffrante et se jeta dans les bras de ses enfants en pleurant de joie.

— Je suis maintenant tranquille sur votre sort, leur dit-elle. Que Dieu soit béni!

Le même soir la pauvre femme était morte. Cette heureuse crise avait déterminé la rupture d'un anévrisme que l'on ne soupçonnait pas. L'amour maternel l'a tuée; ce fut une perte immense pour tous les siens.

Ma mère avait beaucoup connu à l'époque du Consulat M. Le Brun, depuis duc de Plaisance. Elle me conduisit chez lui et je me le rappelle parfaitement. Il habitait un hôtel rue de Varenne, à côté de l'hôtel de Riom, où le *Sacré-Cœur* venait d'être transféré. J'ai vu depuis, dans le même hôtel, la maréchale Lannes, duchesse de Montebello.

L'ancien consul était un beau vieillard très affable. Il me reçut avec une grâce particulière et m'interrogea sur plusieurs points de littérature : sa bienveillance et sa bonté me rassurèrent et j'osai répondre, ce qui était beaucoup, avec la timidité dont j'étais affligée, timidité que j'ai conservée.

C'est, selon moi, une disposition bien malheureuse que celle-là. On manque une foule de bonnes occa-

sions faute de savoir en profiter. On sent ce que l'on *devrait* faire, ce que l'on voudrait dire et on ne peut s'y décider. On sent qu'on se perd, qu'on se mine, et néanmoins on persiste. Je vous assure que c'est un supplice. Je n'en connais guère de plus cruel, d'autant plus qu'on en comprend toute la portée et qu'on ne peut le faire cesser.

Je fus aussi présentée à un autre vieillard de la même époque, un homme d'un grand mérite, le comte Mollien. C'était un ami de mon père; il nous accueillit admirablement et je me rappelle parfaitement son visage blanc et rose sous sa poudre.

Ainsi que je l'ai dit, Mme Paulze était au Jardin des Plantes, chez Mme Cuvier. Nous allâmes l'y voir, elle était fort malade et je ne pus juger cet esprit si fin, que j'avais entendu si souvent vanter. Elle parlait à peine, sa faiblesse était grande et bientôt la maladie prit de telles proportions qu'il fallut l'administrer. J'assistais pour la première fois à semblable cérémonie; j'en fus vivement impressionnée; toute la famille Cuvier était présente; nous allâmes ensuite chez le célèbre savant et je le vis bien à mon aise.

Quel feu dans ce regard! quelle splendeur dans ce front illuminé par le génie! Il causa avec une verve que le souvenir de la circonstance tempéra quelquefois. Son cabinet m'est resté dans la mémoire, il me semble que j'y suis encore.

Ma mère tenait beaucoup à ce que je travaillasse ardemment, cela se conçoit; aussi, excepté les amis intimes, elle ne vit personne et elle ne me présenta pas dans le monde, le prétexte de mon âge et de mon éducation était plus que suffisant.

Cependant elle ne put refuser une invitation qui s'offrait et que j'aurais été bien malheureuse de perdre. Les O'Héguerty étaient très liés avec une personne fort intéressante, dont le caractère était apprécié par tous ceux qui connaissaient sa conduite et les événements de sa vie.

Cette personne était Mme Brown, la première femme de M. le duc de Berry; elle l'avait connu en Angleterre, pendant l'émigration. Le prince devint passionnément amoureux d'elle et cet amour fut partagé, mais la vertu de la jeune veuve ne consentit pas à céder; un mariage secret fut proposé alors et accepté, quoique difficilement. Deux filles vinrent au monde. La Restauration s'accomplit. Les Bourbons rentrèrent en France. Mme Brown et ses enfants les suivirent, ils allèrent habiter un hôtel rue des Mathurins, à côté de l'endroit où est aujourd'hui la rue Mogador. Chaque jour M. le duc de Berry venait incognito les voir. Il commença lui-même l'éducation des deux jeunes personnes, aussitôt que leur intelligence fut assez développée pour le lui permettre.

Jusque-là tout allait bien, mais M. le duc de Berry était le seul appui de cette grande race, lui seul pouvait la perpétuer. Il était donc important de lui donner une femme. Aux yeux de la loi, et suivant les usages de la maison royale, sa première union était nulle. Ni le roi, ni Monsieur n'en avaient eu connaissance, ils n'y avaient donc pas consenti.

La conscience du prince n'en était pas moins engagée en dehors de sa tendresse. Il avait épousé Mme Brown devant Dieu et devant son ministre, et, lorsqu'il fut question de la princesse Caroline de Naples, il se trouva dans un embarras douloureux. Il y avait impossibilité de refuser pour lui ; le mariage était un devoir. Et comment rompre des liens si doux et si chers? Comment briser ce cœur dévoué, cette âme si grande et si noble en lui demandant un pareil sacrifice?

M. le duc de Berry voulut apprendre lui-même à sa compagne le coup qui la menaçait. Ce fut avec des transports de désespoir qu'il lui avoua cette nécessité funeste. Il demandait avec larmes la rupture d'une union qui faisait son bonheur, elle devait lui rendre des serments qu'il ne voulait pas reprendre. Ce fut

une scène déchirante, on le comprend. Le duc était désespéré; mais la noble femme fut bien grande, elle fut sublime!

Elle n'eut pas un instant d'hésitation. Depuis longtemps sans doute elle était préparée au sacrifice. La femme ne prononça qu'un mot :

— C'est un devoir.

Mais la mère eut un cri déchirant :

— Mes enfants, mes chères enfants, que deviendront-elles ?

Tout avait été prévu, le roi consentait à leur faire une pension exceptionnelle. Elles ne furent pas légitimées en France, mais presque reconnues. L'aînée reçut le titre de comtesse de Châteauroux, la seconde de comtesse d'Issoudun.

Le mariage officiel eut lieu; le prince, tout en aimant beaucoup sa femme et les enfants qu'elle lui donna par la suite, ne put oublier cette famille qui vivait cachée comme dans un nid au milieu de la capitale. Il continua ses visites fréquentes et s'occupa avec le même zèle de l'éducation des deux jeunes filles.

Elles ne voyaient que quelques amis; leur mère, encore belle, s'était résignée à son rôle de dévouement, heureuse de conserver cette affection qui eût pu lui être enlevée. Il en fut ainsi jusqu'à l'assassinat de M. le duc de Berry.

Ce jour-là elles l'avaient vu le matin même. Lorsqu'il fut frappé, lorsque toute la famille royale l'entoura, que le roi fut présent, il avoua à Mme la duchesse de Berry ce passé qu'il lui avait caché jusque-là. Il lui demanda ses bontés pour ses enfants, les lui recommanda avec instance et ajouta qu'il désirait vivement les embrasser une dernière fois.

La princesse, toujours généreuse, suivit l'élan de son cœur et ordonna qu'on fît venir les deux jeunes filles. On vint donc réveiller au milieu de la nuit cette malheureuse femme. On appelait ses filles auprès du

lit de mort de leur père, mais elle en était exclue, les lois de la société le voulaient ainsi. On juge de ce qu'elle dut souffrir.

Son courage ne se démentit pas un seul instant ; elle conduisit elle-même les chères petites créatures ; elle les confia à l'envoyé du prince et resta seule dans la voiture, à la porte, attendant de longues heures et n'ayant qu'un gardien pour confident et pour témoin de son désespoir.

Celles qui allaient devenir orphelines furent accueillies à bras ouverts par le roi, par toute la famille et particulièrement par Madame. Ce fut une bien touchante entrevue. Mes souvenirs me servent mal, peut-être ne reçurent-elles leurs titres qu'à ce moment suprême et le prince avait peut-être gardé son secret jusque-là.

Leur avenir fut du moins réglé en présence de leur père, chacun voulut y concourir.

Le roi et Mme la duchesse de Berry devaient donner une dot, Monsieur, le trousseau, M. le duc et Mme la duchesse d'Angoulême d'autres présents encore. Le mourant dut être satisfait, ses inquiétudes paternelles étaient calmées. Il pensa sans doute à cette amie irréprochable qui souffrait tant en ce moment même et ne put lui envoyer qu'un souvenir mental.

Après le malheur accompli, Mlle de Châteauroux et Mlle d'Issoudun furent très souvent admises aux Tuileries ; la bonté de l'illustre veuve pour elles ne se démentit pas un instant. Leur éducation fut continuée d'après les plans de celui qui n'était plus.

Quand je les vis, elles avaient l'une seize ans, l'autre quatorze. L'aînée était belle, grande, élancée ; elle ressemblait à sa mère. Elle épousa depuis le prince de Faucigny-Lucinge.

La cadette était le vivant portrait de M. le duc de Berry ; elle en avait les traits et la vivacité spirituelle. Elle devint comtesse de Charette.

Jamais je n'oublierai cette maison ; on y retrouvait

partout la trace de ce grand amour, les portraits du prince, des dessins de son ouvrage, des objets donnés par lui. Mme Brown, triste et souffrante, n'avait pas souri depuis le fatal moment. Elle nous regardait danser avec mélancolie, son bel œil ne s'animait un peu qu'à l'aspect de ses enfants; elle leur souriait, sa tristesse paraissait être le seul sentiment vivant encore dans son cœur.

Elle avait eu de son premier mariage un fils qui était près d'elle. C'était un fort beau garçon, bien anglais, dont sa mère pouvait être fière.

Mme Brown n'est pas sortie un seul instant de sa retraite depuis tant d'années.

Le moment du baptême de M. le duc de Bordeaux approchait. J'étais très désireuse de voir les fêtes qui devaient être données en cette circonstance; c'était pour moi une occasion unique. Ma mère demanda au duc de Plaisance de nous faire donner des billets; nous eûmes tous ceux que nous pouvions désirer.

Nous assistâmes au passage du cortège sur le quai des Orfèvres, chez le bijoutier de ma famille, M. Vachette. Il ne pouvait suffire à vendre des médailles et des bagues représentant le royal poupon; la foule était grande, immense; le cortège magnifique. Je me rappelle une inscription placée au pied de la statue d'Henri IV et qui produisit beaucoup d'effet; elle était fort originale :

« Français, aimez mon petit-fils comme j'aimais vos pères. »

Tout était radieux, le ciel et la terre, en plein mois de mai. Partout des fleurs et de l'enthousiasme, partout des espérances et des regrets aussi, mais étouffés par la joie du moment. Les réjouissances populaires furent très belles et très gaies. Le feu d'artifice fut particulièrement remarqué.

Nous assistâmes aussi aux fêtes de l'Hôtel-de-Ville depuis le commencement, c'est-à-dire que nous arrivâmes à deux heures et demie; il me parut bien

étrange de sortir en toilette de bal à cette heure-là. Les fiacres n'étaient pas admis dans les fêtes en grands jours; ils avaient une façon de se dissimuler à la manière de l'autruche; ceci me frappa beaucoup. Pendant que nous montions, nous vîmes devant nous un de ces fiacres déguisés.

Ceux d'aujourd'hui ne sont pas beaux, mais ils sont des chars de triomphe en comparaison des berlingots jaune serin, rembourrés de noyaux de pêche, que l'on trouvait alors sur la place. Ils étaient ornés d'un cocher en guenilles quelquefois, et d'un immense numéro, haut d'un demi-pied, peint en noir sur une plaque blanche ; vous voyez d'ici le bel effet avec les panneaux jaunes.

Pour se masquer et passer en fraude, on collait une feuille de papier de la couleur de la caisse sur le numéro et l'on allait triomphalement, se figurant qu'on était en remise. Ceci m'amusait beaucoup pendant que nous attendions notre tour.

Tous les détails de cette journée me sont parfaitement présents. On joua une pièce de circonstance, sur un théâtre construit exprès dans une des salles ; c'étaient les acteurs de l'Opéra-Comique. Ensuite on chanta une cantate dont la musique était de Boieldieu.

« Dieu l'a donné cet ange tutélaire[1] ».

Le refrain du couplet était : *Dieu l'a donné.*

Il y eut après une magnifique collation et un dîner pour les grands personnages. Nous les vîmes à table et la collation fut servie ensuite. Nous étions à côté de la comtesse de Beaumont, femme du commandant de l'Ecole militaire ; leur fils, Adalbert de Beaumont, est devenu un de mes bons amis, ainsi que vous le verrez plus loin.

1. Chœur tiré de l'Opéra en 3 actes : *Blanche de Provence* ou *la Cour des Fées*, paroles de MM. Théaulon et de Rancé, musique de MM. Kreutzer, Berton, Cherubini, Paër et Boieldieu (1821).

Le bal fut superbe. Il nous arriva une assez drôle d'aventure dont je ne sais pas encore le mot aujourd'hui.

Auprès de nous était une dame fort bien mise, déjà d'un certain âge ; elle avait dû être très belle. Elle connaissait beaucoup d'hommes ; tous la saluaient et lui parlaient; aucune femme ne s'approchait d'elle ; soit à cause de sa gracieuseté naturelle, elle fut particulièrement aimable pour nous. Ma mère, tout en se tenant en réserve, ne put repousser entièrement ses avances ; elles causaient ensemble ; je ne m'en mêlai pas, j'avais bien assez à faire de regarder.

Beaucoup de gens de notre connaissance étaient là, entre autres M. de Cursay. Il salua notre voisine ; ma mère s'empressa de le prendre à part et de lui demander qui elle était.

— Ce n'est pas une société pour votre fille, répondit-il. Soyez polie pour elle ce soir ; mais, si elle témoigne du désir de continuer vos relations, n'acceptez pas.

Je ne vis rien de tcut ceci, on le comprend ; je ne m'en doutais guère.

A cette époque, une certaine espèce de femmes qui tient tant de place dans la société, était tout à fait inconnue. Les hommes avaient des liaisons dans le monde, ou des maîtresses en dehors ; mais, celles-ci, on ne se les montrait pas ; personne ne les connaissait, et si deux ou trois Aspasies faisaient parler d'elles, c'était seulement dans un cercle que les femmes ne franchissaient pas. La belle invention des clubs n'avait pas encore été exportée d'Angleterre.

Il existait, en revanche, une troisième sorte de liens que je ne retrouve plus à présent ; elle était déjà rare alors. Quelques vieillards, haut placés et riches, avaient d'anciennes relations avec des personnes déclassées, dont la jeunesse avait été orageuse et qui se refaisaient une position, une sorte de dignité, par cette liaison-même.

Ces personnes étaient connues ; elles tenaient une maison agréable, convenable même, jusqu'à un certain point. Les hommes de la meilleure compagnie s'y réunissaient ; elles donnaient de beaux dîners, des concerts quelquefois ; elles recevaient de grands artistes, des étrangers. C'étaient ce qu'on appelait de *bonnes connaissances ;* on obtenait par elles beaucoup de choses ; elles aimaient à obliger et se créaient ainsi des partisans.

Tous ceux qui allaient chez elles étaient au courant de leur situation ; nul n'en avait l'air. La maison était tenue par elles, mais le bienfaiteur en faisait les frais sans jamais y prendre des airs de maître. Il va sans dire qu'il n'y demeurait pas ; il avait souvent même une famille et un établissement considérable chez lui. Il venait à certaines heures et tout se passait le plus convenablement du monde. On pouvait parfaitement ne s'apercevoir de rien.

Ces dames avaient d'excellentes manières ; certaines portaient de beaux noms et en avaient le droit. D'autres étaient sorties de bas lieu ; elles se déguisaient fort bien ; leurs allures étaient décentes ; elles adoptaient aussi un nom, un titre même, et on ne songeait pas à le leur disputer.

C'était une classe à part ; je n'y trouve pas d'équivalent aujourd'hui.

Notre voisine de l'Hôtel-de-Ville était dans cette catégorie ; ma mère, en dépit de son expérience, n'avait pas pu le deviner, tant ses manières étaient parfaites. Elle ne le sut que le lendemain ; néanmoins, l'abandon où les femmes la laissaient lui avait donné des soupçons.

La dame appartenait du reste à une famille très distinguée ; elle avait reçu une excellente éducation et il y paraissait.

Elle était fort liée avec un des plus hauts fonctionnaires de la ville et tenait un grand état de maison.

Nous sortîmes avant elle pour nous retirer ; nous

attendîmes longtemps notre voiture et, comme nous étions encore dans le vestibule, elle parut. Il se trouva que la sienne n'était pas venue. Elle nous demanda alors, sans façon, de la reconduire; elle demeurait dans notre quartier; il n'y avait pas moyen de dire non.

Elle nous fit, en revanche, mille offres de service, mille gracieusetés, et témoigna le désir de nous voir; ma mère déclina cet honneur en disant que nous partions.

Elle comprit, sans doute, et n'insista pas.

CHAPITRE XIX

La procession de la Fête-Dieu. — La famille royale. — La messe du roi. — Charles X. — Mon étourderie et sa grâce. — Mme la duchesse d'Angoulême. — M. le duc d'Angoulême. — Mme la duchesse de Berry. — *Marie Stuart.* — Mme Duchesnois. — Talma. — Mme Paradol. — *Manlius.* — *Néron.* — *Oreste.* — *Scylla.* — Mlle Rachel. — *Athalie.* — Les acteurs. — *Aladin, la Lampe merveilleuse.* — Nourrit. — Mme Branchu. — Derivis. — Le vicomte de Marin. — Son talent. — Histoire d'une famille huguenote. — Retour à Poitiers. — Coup d'œil sur Paris.

Je parle de ce temps-là comme s'il était question du siècle d'Auguste, et que j'eusse pu y vivre. Je dis ce qui était, ce que j'ai vu, parce que c'est l'histoire d'une époque effacée, parce que bien peu de gens s'en souviennent, tant le siècle a marché vite et que le passé doit laisser une trace, ne fût-ce que pour les leçons de l'avenir.

Je me rappelle une cérémonie qui m'impressionna vivement ; c'est la procession de la Fête-Dieu, faite par les princes de la famille royale à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Le roi, impotent, était incapable de s'y rendre, mais Monsieur, depuis Charles X, mais le duc et la duchesse d'Angoulême et Mme la duchesse de Berry, venaient chaque année à leur paroisse, à pied, sui-

vaient le Saint-Sacrement à pied, allaient avec lui au reposoir du Louvre et ne rentraient aux Tuileries qu'après avoir assisté au salut.

C'était magnifique et imposant. Les princes et les hommes de leur société étaient en uniforme; toutes les croix et tous les cordons arborés; les princesses et leurs dames étaient en habits de cour, avec des manteaux, des diamants et des plumes; les dorures et joyaux étincelaient au soleil et éblouissaient. On déployait un grand appareil militaire; les musiques des régiments de la garde jouaient à tour de rôle; c'était véritablement féerique, lorsque le temps était beau. On nous avait donné des billets pour la colonnade du Louvre; nous dominions tout; j'en fus très frappée, je le répète.

Le cadre seulement n'était pas ce qu'il est devenu: il y avait là bien des masures, des cloaques; ce magnifique monument, chef-d'œuvre de Perrault, n'était pas en vue comme maintenant, et je ne sais pourquoi la distance me paraissait bien plus considérable du palais à l'église.

La famille royale suivait donc à pied, derrière l'officiant, avec une dévotion exemplaire; c'était une tradition de bien des règnes et j'ai toujours aimé les anciennes coutumes.

Un autre souvenir dont je veux aussi prendre note, c'est la rentrée du roi. La musique était excellente et la pompe splendide. M[gr] le comte d'Artois, les princesses et M[gr] le duc d'Angoulême se tenaient en haut dans la travée, en face de l'autel. Les princesses étaient en habits de cour et leur suite également. Les personnes invitées occupaient les travées des côtés et les gardes du corps, les cent-suisses, la garde royale formaient la haie. Cette représentation perpétuelle devait être bien fatigante. Jamais un instant d'intimité, de sans-façon; le sort des princes, d'après ces étiquettes-là surtout, m'a toujours semblé plus à plaindre qu'à envier.

Charles X avait une belle prestance, il avait eu un beau visage. Sa tournure, sa démarche, ses manières étaient royales. Son affabilité, sa grâce étaient extrêmes. La première fois que j'allai à la messe, lorsqu'on l'annonça, il traversait auprès des travées, pour aller chez le roi ; j'étais derrière les gardes du corps, sans calculer les usages et les convenances, désireuse de le voir de plus près. J'aperçus un petit jour entre deux de ces colosses ; je me glissai en avant et je me trouvai bientôt seule à trois pas de Son Altesse Royale, on voulut me faire reculer. Elle s'y opposa et, comme je restai là, si intimidée, si confuse, que les larmes m'en venaient aux yeux, Elle eut la bonté de me rassurer par quelques paroles bienveillantes. Le prince m'adressa des questions auxquelles je ne répondis pas. Tout le monde me regardait, c'était pour moi un supplice.

Ma mère me gronda avec raison de cette équipée. J'en avais été bien punie.

Mme la duchesse d'Angoulême ressemblait en même temps à Louis XVI et à Marie-Antoinette ; quoiqu'elle fût moins belle que la reine, elle avait dû être jolie. Ses traits avaient une expression de douceur, de tristesse et de résolution qui n'auraient pas dû s'allier ensemble et qui pourtant était très frappante. La douceur était dans son sourire, la résolution dans son regard et la tristesse dans toute son attitude.

Je ne crois pas que jamais une femme ait été si malheureuse que cette fille de nos rois. Tous les sentiments, tous les liens qui embellissent notre vie, ont été pour elle des douleurs. On sait ce qu'elle souffrit comme sœur et comme fille. Presque toutes ses amitiés furent brisées par la hache du bourreau. Elle n'a jamais été mère ; elle ne put avoir pour son mari qu'une affection relative ; son pays l'a chassée trois fois après l'avoir torturée. Elle a subi toutes les calomnies, toutes les injustices, toutes les ingratitudes ; cependant elle ne murmura point, elle pardonna ; c'était un ange. Elle eut des vertus de toutes sortes. Elle fut bonne,

miséricordieuse, et très charitable : c'est une sainte !

On l'a accusée de rudesse, on l'a traitée d'implacable, on veut qu'elle n'ait eu ni indulgence ni pitié pour les fautes. C'est quelquefois le défaut de femmes irréprochables : ce fut un peu le sien, nul n'est parfait. Cependant il s'en faut de tout qu'elle ressemble au portrait qu'en tracent ses ennemis. Elle était sévère, rien de plus, et cette sévérité, tempérée par sa bonté, ne se manifestait que bien rarement et dans les occasions indispensables. Tous ceux qui l'approchaient, l'aimaient. Napoléon Ier disait d'elle :

— Qu'elle était le seul homme de sa famille.

Le fait est que son jugement était droit et sûr, son courage à toute épreuve, son intelligence élevée. Si on eût voulu la croire, la Révolution de Juillet n'aurait pas eu lieu.

Je parle d'elle par les récits que m'en ont fait bien des personnes qui ont eu l'honneur de la servir et de la voir de très près. C'est une belle et touchante figure historique. Mgr le duc d'Angoulême était laid, peu agréable, disgracieux, il avait eu des moyens ; il était excellent et courageux, comme toute sa race. Il eût fait un piètre roi ; c'était un honnête homme, au cœur tout en Dieu, mais ce n'était pas là ce qu'il fallait à sa position et à la France.

Il est singulier que les deux fils de Mgr le comte d'Artois, si beau, aient été si laids, l'un et l'autre ; ils tenaient de leur mère, une princesse de la Maison de Savoie, laquelle n'a jamais été renommée pour sa beauté. Mgr le duc de Berry avait au moins de beaux yeux ; son frère n'avait rien.

Mme la duchesse de Berry était la vie de sa famille. Bien que très jeune, elle n'était pas jolie, elle louchait un peu ; ses yeux à fleur de tête lui donnaient une expression étrange. Elle avait les plus beaux cheveux blonds du monde. Le lendemain de la mort de son mari, dans le paroxysme de sa douleur, elle les coupa.

— Il les aimait trop! dit-elle. Puisqu'il ne peut plus les voir, je ne les garderai pas.

Son pied était délicieux, un vrai pied d'enfant ; c'est elle qui fit venir la mode des robes courtes que nous avons portées si longtemps.

Son caractère est connu, elle l'a montré ; mais ce qu'on ne croirait pas aujourd'hui, c'est combien elle était aimée en France, à Paris surtout. Elle se mêlait à l'existence parisienne, elle sortait à pied incognito, avec son chevalier d'honneur ou avec une de ses dames ; elle courait les boutiques, les boulevards, interrogeant, voyant, faisant du bien tant qu'elle pouvait. Elle monta même une fois en omnibus, lorsqu'ils furent institués ; elle en riait comme une folle.

Elle adorait les arts et protégeait les artistes de tout son pouvoir ; elle appréciait le beau et avait le coup d'œil très juste et très sûr. Simple, affable, accueillante, elle ne refusa jamais aux malheureux qui s'adressaient à elle. Il y avait, en cette princesse, l'étoffe d'une grande reine.

On était bien loin de prévoir, en cette année, que neuf ans après, cette royale famille quitterait de nouveau le palais de ses pères. Il est inouï combien l'histoire des Stuarts ressemble à celle des Bourbons. Les grandes races s'éteignent comme les grands peuples.

Je n'avais pas été au spectacle depuis mon enfance, et ma fameuse bataille avec l'amour du *Pied de mouton*. A Poitiers personne n'allait au théâtre, bien qu'il y en eût un tout neuf ; une jeune personne qui y fût entrée, eût été mise à l'index. A Paris, c'est différent, ma mère consentit à m'y conduire, en choisissant les pièces, bien entendu.

J'allai d'abord à la Comédie-Française. Je vis Mlle Duchesnois, dans *Jeanne d'Arc* et dans *Marie Stuart*, avec Mme Paradol qui jouait Elisabeth, et Talma, Leiscester. Je n'en dormis pas de trois jours. Le cri que poussait le grand tragédien, lorsque la tête de Marie tombait dans le caveau ; sa pantomime en attendant,

en écoutant, ne sortirent jamais de ma mémoire.

Je le vis aussi dans Manlius, dans Néron, dans Oreste et dans *Sylla*, une pièce de parti. Tout son mérite était dans la ressemblance que Talma s'était donnée avec l'empereur.

Mlle Duchesnois[1] avait une taille et des bras superbes; elle était laide, malheureusement. Son talent, c'était l'âme et le cœur. Bien éloignée de Mlle Rachel, comme génie, comme façon de dire les vers, comme énergie et comme art, elle lui était supérieure en tout ce qui touchait à la tendresse, à l'amour. Elle ne disait pas comme elle, il s'en faut, les imprécations d'Hermione, mais elle était adorable dans la seconde partie.

— Je ne t'ai pas aimé, cruel, qu'ai-je donc fait? Etc.

Dans *Phèdre,* elle était moins fatale, moins antique quoique plus touchante; quelle passion elle mettait dans sa déclaration et que de charme dans ce vers:

Que de soins m'eût coûté cette tête charmante!

Mlle Duchesnois ne provoquait pas l'admiration, la terreur comme Rachel; elle faisait verser plus de larmes.

Mme Paradol était superbe, elle avait un talent froid,

1. Catherine-Joséphine Rafin, dite Melle Duchesnois, née, vers 1780, à Saint-Saulve, près de Valenciennes, où son père tenait une petite auberge; morte à Paris en 1835. Débuta en 1802 sous les auspices de Legouvé, obtint un grand succès dans *Phèdre;* de là des querelles ridicules entre les comédiens des Français, qui lui opposèrent Mlle Georges, protégée par Mme Louis Bonaparte, depuis la reine Hortense. Le critique Geoffroy accabla Mlle Duchesnois d'outrages. Les avantages physiques manquaient un peu à la célèbre artiste. L'impératrice Joséphine intervint alors, et les emplois des deux rivales furent nettement marqués. Ce conflit donna lieu à un poème en trois chants: *la Guerre théâtrale* (1803). Mlle Duchesnois prit sa retraite en 1833.

mais suffisant. Elle eut beaucoup de succès dans le rôle d'Elisabeth.

Je vis aussi, sur le théâtre du château de Versailles, une représentation d'*Athalie* par ordre. La composition en était rare et précieuse :

Talma jouait Joad :

Mlle Georges, Athalie ;

Lafont, Abner ;

Mlle Bourgoin, Joas.

Je ne me rappelle plus les autres.

Les chœurs étaient chantés par ceux de l'Opéra.

C'était splendide. Talma était inspiré et faisait dresser les cheveux. Quant à Mlle Georges, c'était un miracle de beauté, la plus belle femme du commencement du siècle, assurément ; son talent gagnait beaucoup à cette beauté ; elle était reine partout. Aurait-elle pu ne l'être pas, quand elle portait la couronne sur la tête ?

Je n'ai pu apprécier ces grands artistes que plus tard ; alors j'étais trop jeune, trop inexpérimentée, je n'avais que des impressions, non pas des jugements.

Je ne vis pas Mlle Mars à ce voyage ; elle était absente, apparemment.

M. Frank O'Héguerty voulut absolument que ma mère me conduisît aux Italiens ; j'y vis *Don Juan*, par Garcia et Pellegrini ; je ne me rappelle pas les femmes.

Ce qui me frappa surtout, ce fut l'Opéra. On donnait *Aladin ou la Lampe merveilleuse*[1]. Il y avait la fameuse armée des génies. Nourrit chantait, Mme Branchu[2], Derivis, je crois.

1. *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, opéra en cinq actes, paroles d'Etienne, musique de Nicolo Isouard, représenté le 6 février 1822. C'est à la première représentation qu'on vit briller le gaz à l'Opéra pour la première fois.

2. Rose-Timoléone-Caroline Chevalier de Lavit, dame Branchu, née à Saint-Domingue en 1780, morte en 1850. La première actrice lyrique donnée par le Conservatoire à l'Opéra

Ces premiers souvenirs sont très fidèles chez moi; ces impressions neuves, de mon jeune âge, ont laissé des traits ineffaçables. Je n'ai plus retrouvé depuis les mêmes émotions, le même étonnement.

Je vis souvent chez les O'Héguerty un homme fort connu dans la noblesse française, et qui eut à l'émigration des succès de tous genres : le vicomte de Marin. Je ne crois pas que personne ait joué de la harpe comme lui, c'était la perfection. Les femmes en raffolaient ; dans sa jeunesse, il les séduisait toutes et ne les aimait guère ou plutôt ne les aimait pas longtemps, car sa première flamme était très ardente.

Il ne fut qu'un amateur. Peu d'artistes auraient pu lutter avec lui. Il est possible qu'à l'émigration il ait fait usage de son talent pour vivre ; je ne m'en souviens plus.

Nous entendîmes beaucoup parler d'une aventure avec laquelle on faisait un mélodrame bien noir et plein de terreur. Je la raconterai avec quelques détails sans désigner les masques. Il en sera toujours ainsi, je ne veux blesser personne ; pourtant, il est des faits qu'on ne peut passer sous silence, ils offrent de l'intérêt et ils sont des peintures de l'époque.

Il y avait donc, dans une de nos provinces éloignées, une famille ancienne assez pauvre ayant pourtant de quoi vivre à la campagne, sous la condition de se priver à peu près de tout. Cette famille se composait d'une mère, de ses deux fils, de sa fille, d'une belle-fille et d'un gendre, sans compter les enfants de celui-ci.

Ma mère les avait connus à Lyon, elle était restée en relations avec eux. La Révolution les avait réunis et placés dans cette espèce de misère. Il ne leur restait plus qu'une maison donnée par eux à un ancien

où elle débuta en 1793 avec un grand éclat. Elève de Garat, sa voix était puissante et d'une expression communicative. Elle avait épousé un danseur de l'Opéra.

domestique. A sa mort, il les avait fait ses héritiers, ce qui donne raison à ce sot proverbe :

Un bienfait n'est jamais perdu.

Il n'est pas perdu pour ceux qui le trouvent, mais pour celui qui le jette, il est plus que perdu ; d'ordinaire, il est nuisible.

Ils se fixèrent dans cette petite habitation, trop heureux de l'avoir, toute modeste qu'elle fût. Cette famille était protestante ; on eût juré de ces anciens huguenots du temps des guerres civiles. J'ai passé trois jours chez eux, et je ne puis rendre l'effet qu'ils produisirent sur moi. C'était le rigorisme, l'intolérance, la rigidité en personne. Ils observaient strictement leur religion et ne faisaient pas grâce d'un psaume.

Rien n'était triste, ennuyeux comme cet intérieur. Ils vivaient à cent mille lieues de tous mouvements d'idées et de plaisirs, ne voyaient qui que ce fût ; à peine s'ils sortaient pour se promener. Ils cultivaient eux-mêmes leur jardin ; les soins du ménage et de l'intérieur occupaient les femmes. Leur seul domestique était une vieille servante de leur communion. Excepté les fonctions de laveuse de vaisselle et d'aide de cuisine qu'elle remplissait tant bien que mal, elle ne servait absolument à quoi que ce soit.

La belle-fille était bonne, douce, charmante, jolie comme les anges. Elle avait l'espoir de quelque petit héritage de ses parents catholiques. Après bien des difficultés, on lui permit d'aller les voir. Elle resta chez eux quelques mois et trouva tant de bonté, un accueil si tendre qu'elle s'attacha. C'étaient les cousins de sa mère ; elle était catholique comme eux et n'avait souffert qu'avec désolation le baptême et l'éducation protestante de sa fille.

Pendant son séjour chez eux, ils lui parlèrent beaucoup de cette circonstance ; ils lui rappelèrent les

regrets de cette mère chérie, son dernier vœu au lit de mort fût de ne pas être séparée de son enfant toute l'éternité. Elle compara cette tendresse, cette bienveillance, ces épanchements avec l'existence enfermée et pleine de sécheresse qu'elle menait; elle se laissa persuader et devint catholique par élan de cœur, pour se rapprocher de sa mère et peut-être aussi pour s'éloigner d'un mari et d'une famille antipathique à ses instincts.

Cette abjuration demeura secrète d'abord. Elle revint à X... et cacha soigneusement ses nouvelles doctrines. Elle assista comme de coutume aux exercices pieux, se contentant de prier mentalement suivant sa croyance et ayant surtout une grande dévotion à la Vierge, dont elle cachait une petite image dans ses vêtements.

La dévotion à la Vierge est celle de toutes les âmes poétiques et souffrantes; il leur semble que celle qui fut une femme, dont le cœur fut déchiré par tant de douleurs, doit les entendre et les consoler.

Mme de *** eut bien de la peine à reprendre cette vie sans rayons qu'elle avait quittée un instant. Sa santé s'altéra, elle changea à vue d'œil; les médecins lui ordonnèrent les eaux, les ressources de sa famille ne le permirent pas, il fallait se résigner.

Un matin, une lettre arriva. La cousine était morte. Elle laissait à la néophyte cinq cent mille francs, mais elle déclarait hautement son abjuration et sa rentrée dans la foi de ses pères. Ce fut un coup terrible, si terrible qu'il fit oublier la fortune et que le fanatisme fut le plus fort.

Par une disposition de son contrat de mariage, Mme de *** était maîtresse du peu qu'elle avait, sous la domination de son mari toutefois. Cependant il ne pouvait la contraindre à refuser cet héritage, et lorsqu'il le lui proposa en accompagnant ce conseil de menaces, elle lui répondit qu'elle avait des enfants

et qu'elle ne pouvait repousser à cause d'eux le bienfait inespéré qui lui tombait du ciel.

C'était une femme de résolution et de courage; sous cette frêle enveloppe, elle en montra d'autant plus, qu'elle était seule pour lutter contre tous, jusqu'aux enfants qui, poussés par leur père, se tournèrent de son côté. On la renferma absolument, on lui refusa la permission de sortir. Chaque fois qu'une lettre de l'homme de loi, ou l'homme de loi lui-même se présentait pour terminer cette affaire de succession, la réponse était la même: Mme de*** était fort malade et hors d'état de s'occuper de quoi que ce fût.

Ceci dura plusieurs mois, la pauvre créature était en butte à tous les mauvais traitements, on la privait de sommeil et de nourriture, on vint à bout de l'affaiblir au point qu'elle pouvait à peine parler.

Alors son mari déclara qu'elle était folle et demanda l'administration de ses biens au nom de ses enfants, et commença des chicanes inouïes pour repousser ce legs inespéré qui les mettait désormais dans une position aisée. Je ne crois pas que cela se soit vu une seconde fois dans ce siècle d'argent.

La pauvre esclave avait toute sa tête, toutes ses facultés, ses forces seules lui faisaient défaut. Elle passait ses jours et ses nuits à méditer un plan pour sortir de cet esclavage; le hasard la servit alors que le désespoir commençait à venir.

Sa belle-mère tomba malade assez dangereusement pour que l'on dût faire appeler un médecin. Mme de*** presque toujours seule, apprit néanmoins cette circontance, elle résolut de s'en servir. Elle avait soustrait aux recherches un petit calepin et un crayon; elle écrivit quelques lignes où elle raconta succinctement sa position et supplia le docteur de prévenir un ministre protestant qu'elle connaissait; il habitait la ville voisine et il ne se refuserait pas à sa prière, elle en était certaine, c'était son seul espoir.

Le plus difficile était de remettre le billet; elle

quitta sa chambre et se posta dans un renfoncement obscur du corridor que je vois encore. Quand l'homme de l'art sortit de chez la malade, elle marcha vers lui, bien que son mari et sa belle-sœur l'accompagnassent, elle le pria de lui donner une consultation.

— Une autre fois, dit M. de ***; le docteur est pressé et vous n'êtes pas si malade que vous ne puissiez attendre.

— Je suis très malade et je n'attendrai pas, répliqua-t-elle avec fermeté. Venez, docteur, suivez-moi.

Elle lui prit la main, la lui serra d'une manière significative et l'entraîna vers sa chambre ; il faisait presque nuit dans ce couloir non éclairé, elle put se pencher à son oreille et lui glisser deux mots sans être soupçonnée :

— Prenez et taisez-vous.

Elle lui glissa le papier, ses persécuteurs la suivaient, furieux; elle n'en tint compte, trop heureuse de son premier succès. Dès qu'elle fut rendue à la lumière, dans sa chambre, elle engagea le médecin à s'asseoir.

— Veuillez constater mon état, poursuivit-elle; on vous dira que je suis folle et maniaque. Ne le croyez pas et jugez-en vous-même, monsieur.

Elle lui tendit ses bras et le pria de lui tâter le pouls; tout cela se fit en une seconde et sans que les assistants aient eu le temps de s'y opposer. Le médecin était heureusement un homme intelligent, il devina quelqu'un de ces mystères de famille dont les gens de sa profession sont si souvent dépositaires. La jeune femme avait de la fièvre, il le constata, ainsi qu'une grande faiblesse et une affection d'estomac, causée peut-être par le manque de nourriture et de privations. Il se garda de le dire pourtant.

— Maintenant, monsieur, interrogez-moi, ajouta-t-elle et voyez si j'ai ma raison.

Son mari et sa belle-sœur, stupéfaits, n'avaient

encore pu chercher une excuse, un dérivatif; ils profitèrent de cette ouverture.

— Rien que ceci est une preuve que vous ne jouissez pas de votre raison, dit M. de ***, le docteur le comprendra bien et vous ordonnera le repos le plus absolu.

Cette observation resta comme non avenue, le médecin continua son œuvre et, après quelques instants, il demeura convaincu que Mme de *** était victime d'un complot dont il était plus que temps d'arrêter les effets. Il n'en laissa rien paraître, ordonna quelques remèdes, adressa à la malade des encouragements qu'elle seule pouvait comprendre et sortit.

— Soignez cette jeune femme, dit-il au mari qui le reconduisait, elle en a grand besoin. Je la reverrai demain, en même temps que madame votre mère.

Cette levée de boucliers eut pour résultat des scènes terribles, mais la victime était maintenant sûre de triompher. Son confident l'avait comprise, elle touchait à la fin de ses maux.

Enfin, trois jours après, le ministre qu'elle avait appelé arriva. On ne put lui refuser de la voir, elle eut avec lui un long entretien et ne lui cacha rien de sa situation. Ce n'était pas un fanatique comme la famille de ***; il eut horreur de ces persécutions et promit à la jeune femme de la servir de tout son pouvoir. Le médecin devait le seconder. Ils allèrent ensemble faire une visite à un magistrat; ils lui racontèrent ce qui se passait, le danger réel que courait Mme de ***, la nécessité d'y mettre un terme en faisant le moins de bruit possible; après être convenus de leurs démarches, ils se présentèrent tous les trois à la petite maison. Le magistrat fit connaître sa qualité, ajouta qu'il agirait officieusement et qu'il ne demandait pas mieux que de cacher l'affaire à tout le monde, à condition qu'elle se terminerait promptement et que justice serait faite.

Le ministre parla au nom de la religion, le médecin au nom de l'humanité, il n'y avait pas le plus petit

mot à répondre, on les tenait de partout. La jeune femme qu'on avait appelée, bien entendu, déclara qu'elle ne pouvait vivre plus longtemps ainsi, qu'elle était décidée à faire valoir ses droits juridiquement, si on ne s'arrangeait pas à l'amiable. Elle demanda à se rendre avec sa fille âgée de deux ans dans une maison de santé à Paris; sa résolution était prise d'accepter les six cent mille francs, de se séparer de son mari et d'élever sa fille dans la religion qu'elle avait embrassée, laissant au père les deux fils; elle consentait à ce sacrifice afin de sauver au moins sa vie très sérieusement menacée, si elle passait un jour de plus sous ce toit inhospitalier.

La famille de *** était loin de soupçonner l'âme énergique renfermée dans ce corps débile; il y eut d'abord une impression d'étonnement, puis une violente colère; le mari refusait tout, il préférait la lutte, armé de ses droits sur sa femme et de son séjour auprès de lui. La conférence allait se rompre, au grand désappointement des conciliateurs, quand la mère, encore faible et très souffrante, se leva nu-pieds et s'approcha de son fils, chef de la famille, puisque son père était mort depuis longues années.

— Laissez aller la renégate, dit-elle, elle n'est pas de notre sang, nous ne pouvons lui inculquer les principes de notre race; qu'elle emporte son argent maudit, fruit de son apostasie, qu'elle emmène sa fille. A dater d'aujourd'hui je les renie toutes deux. Il nous reste des héritiers de notre nom, dignes de nous, elle ne les reverra jamais; ils apprendront à la maudire. Qu'elle parte!

Ne croirait-on pas entendre ces vieilles prophétesses du temps des guerres de religion, où l'obéissance était pour les enfants le premier des devoirs? M. de *** s'inclina devant elle et dit :

— Ce que ma mère ordonne doit être fait.

La jeune femme supplia qu'on lui permît d'embrasser ses fils. Ils résistèrent à ses larmes et demeurèrent

impassibles; elle fut alors sur le point de rester, son cœur se déchirait à cette pensée de la haine de ses enfants et de s'en séparer à jamais. Un retour sur elle-même, sur les devoirs qu'elle avait à remplir, la nécessité de sauver pour ses enfants même l'héritage qu'on leur déniait, la fit persister dans son projet. Elle partit au désespoir.

Nous la vîmes dans sa maison de santé et elle nous raconta ce qu'on vient de lire.

Il n'y eut pas de procès. Le sage ministre conseilla à la famille de l'éviter; on fit un arrangement à l'amiable; cependant les faits se racontaient; on en parla sourdement, et Mme de *** ne démentit pas ces rumeurs; elle était bien aise, je le crois du moins, d'expliquer sa conduite en sa faveur.

Quoi qu'il en soit, elle s'est guérie et s'en est allée ensuite dans un couvent. Elle a mené une vie exemplaire, elle a élevé sa fille dans la perfection et l'a mariée à un homme très éminent, comme caractère et comme position. Ses fils n'ont pas voulu la revoir; Dieu les en a punis; l'aîné est mort de la fièvre jaune en Amérique, où il avait été chercher fortune. L'autre a été tué soldat en Afrique. Il avait amené un mauvais numéro. Son père ne put le racheter et ils n'acceptèrent pas l'argent de la mère; il préféra partir.

On ne croirait jamais à des haines religieuses aussi prononcées, en ce temps-ci, où les âmes sont si tièdes. Elles le sont surtout parmi les catholiques, et c'est une chose digne de remarque, je ne saurais en trouver la raison.

Après un séjour assez prolongé à Paris, nous revînmes à Poitiers. J'avais énormément travaillé pendant cette absence, et ma vie de province parut douce et calme en comparaison.

J'avais alors le mauvais goût de ne pas aimer Paris; cela est naturel à l'âge que j'avais et dans les conditions où j'étais.

La vie de Paris ne saurait avoir de charmes pour une très jeune personne qui n'y a pas été élevée. Elle n'en a pas les plaisirs et l'agitation ; elle n'y trouve plus les affections qui l'entouraient. Dès lors, la nostalgie s'empare d'elle. Ce n'est que plus tard, quand son esprit et son jugement sont formés, lorsqu'elle comprend bien le milieu intelligent où elle se trouve, qu'elle jouit pleinement de ce qu'il lui offre. Pour apprécier Paris, pour savoir nettement tout ce qu'il vaut, il faut l'habiter, il faut y avoir son chez soi. Paris, en passant, est insupportable ; on y est sans cesse poursuivi par la nécessité de se dépêcher, par la crainte de ne pas arriver à temps, de ne pas faire tout ce qu'on a résolu. L'existence est toute décousue, elle ne se rattache à rien, et c'est tout bonnement un supplice.

Le Paris de ma jeunesse, il est vrai, ne ressemblait guère à celui d'aujourd'hui ; mais je crois que sous ce rapport, il n'est pas changé.

CHAPITRE XX

Quelques notes d'observations. — Le vicomte de Saint-Mars. — La conspiration du général Berton. — On juge les accusés à Poitiers. — Découverte de la conspiration. — Le sous-officier de carabiniers. — Les dangers qu'il court. — Son courage. — Passé. — Un crime politique. — La peine de mort. — — Masson. — Sa femme. — Ses craintes. — Les séances du procès. — Le Président M. Parrigaut. — Les accusés. — Le regard du général. — Usage des fiancés à Poitiers. — Les visites. — Notre ancienne éducation. — Les romans. — M. de Montjoye. — *Les quatre Espagnols*. — Façon de lire en contrebande. — Florian. — L'échafaud dressé. — Cassé se suicide. — Exécution. — L'hiver est gai. — La guerre d'Espagne. — M. le duc d'Angoulême. — L'abbé scrupuleux. — Singulier voile. — La relique. — Un ami de mon frère. — Ses amours. — Le mari. — Découverte. — Le duel en chambre. — Les blessés. — Précaution. — Sang-froid. — Départ. — Retour. — Naissance d'une fille. — Deux martyres. — La mère meurt. — Je retrouve M. X... — Son indifférence.

Je ne m'amuserai pas à m'attarder sur la vie de province, que j'ai déjà fait connaître et qui n'offrirait aucun intérêt au lecteur. Je n'ai rencontré dans cet espace de temps aucun personnage remarquable. Il ne s'est passé aucun événement dont le souvenir soit curieux à conserver. Je passerai donc vite sur ces années jusqu'au moment de mon mariage, où je me trouvai mêlée à une société nouvelle, où mon existence changea tout à fait de face.

Je ne veux raconter de moi que ce qui est essentiel pour me servir de cadre, que ce qui sort des choses ordinaires, ou ce qui peut offrir quelque originalité. J'insiste beaucoup sur les anciens usages, les anciennes habitudes, parce que cela peut servir à l'histoire des mœurs du temps ; autrement, ce qui m'est personnel ne doit pas entrer dans les *Mémoires des Autres*, à moins que les autres ne se trouvent mêlés avec moi, ce qui arrive souvent, on le comprendra bien.

Le 8e régiment de dragons vint en garnison à Poitiers. Le vicomte de Saint-Mars y était capitaine ; il me demanda en mariage après quelques mois de séjour ; il n'était pas de ceux qu'on refuse. Jeune, beau, d'une naissance distinguée, intelligent, il possédait une fortune suffisante et beaucoup plus considérable que la mienne ; il me choisit néanmoins, et notre union fut décidée.

La conspiration du général Berton avait déjà éclaté ; le procès devait être jugé à la Cour royale de Poitiers ; les prisonniers furent amenés et enfermés à la Visitation, ancien couvent qui servait de maison d'arrêt. Ils étaient, je crois, vingt-sept ou vingt-huit.

On nous envoya un régiment de carabiniers qui venait de Saumur, un régiment d'infanterie. Les dragons aidant, tout cela composait une force suffisante pour contenir les mécontents, s'il y en avait, et je crois qu'il n'en manquait pas, bien que je n'en visse point et que toute la société se trouvât enchantée du triomphe de ses opinions.

Cette conspiration avait pour but le renversement de la maison de Bourbon au profit de l'idée Bonaparte pour quelques-uns, et au profit des principes républicains pour le plus grand nombre.

Le général Berton n'était pas de taille à soutenir le parti d'une semblable entreprise ; son nom et sa réputation militaire n'étaient pas assez connus pour qu'il devînt un levier très solide. Il s'était adjoint des hommes assez obcurs, quelques-uns sans intel-

ligence, d'autres sans consistance aucune; le complot n'était pas né viable, il devait avorter.

Il fut découvert d'une étrange manière. On cherchait beaucoup à embaucher l'armée, les sous-officiers surtout. Les carabiniers étaient en garnison à Saumur, où l'école de cavalerie n'existait pas encore. Les agents provocateurs cherchèrent à faire des prosélytes. Ils s'adressèrent à un maréchal des logis et lui firent des propositions que celui-ci ne repoussa pas d'abord.

La réflexion vint; il avait du bon sens, il sentit que cette levée de boucliers était intempestive, il en pesa les inconvénients et le danger, et se décida à révéler à ses chefs ce que les conspirateurs lui avaient appris. Comme il n'avait pas donné sa réponse positive, il ne savait pas grand'chose, l'existence seule du complot lui avait été confiée; il reçut l'ordre de continuer les relations, de promettre son concours et celui de ses camarades, afin d'obtenir des renseignements plus positifs et plus étendus.

C'était là un rôle pénible; il dut lui coûter beaucoup à remplir; il s'en acquitta parfaitement. Probablement la pensée d'éviter de grands malheurs le décida à l'accepter. Je le vois d'ici; c'était un bel homme, très jeune encore, blond, grand, fort comme le sont les soldats de ces régiments d'élite; son visage était assez distingué, sa physionomie franche et loyale, ce qui ne s'accorde pas avec l'adresse qu'il déploya, et ce qui fait supposer en lui une conviction arrêtée, comme explication sinon comme excuse.

Il apprit bientôt tout ce qu'il désirait savoir, et, sur ses indications, les principaux meneurs furent arrêtés. Il conduisit lui-même les soldats chargés de cette mission délicate, et ce ne fut pas sans courir des dangers qu'il en vint à bout. Il y eut plusieurs coups de pistolet de tirés.

Pendant le procès, il fut l'objet d'un grand enthousiasme parmi les royalistes, mais sa vie fut plusieurs

fois menacée. Il devint tout particulièrement un objet de haine et de vengeance pour les amis des accusés, ce qui se conçoit à merveille, puisqu'il les avait livrés. Il ne se passait guère de semaine où on ne tentât de l'assassiner. Une partie de la jeunesse des écoles était fort montée et l'on avait beaucoup de peine à la contenir; il fut question un instant de les renvoyer dans leurs familles.

Le révélateur recevait sans cesse des lettres anonymes, pleines de menaces; on lui permit de porter des pistolets pour se défendre et il montra beaucoup de courage. Cela ne peut lui être refusé.

Parmi les conspirateurs, deux inspiraient particulièrement la sympathie. L'un était un homme fort énergique, un médecin nommé Cassé; il montra un caractère remarquable de fermeté et poussa bien loin la violence : il en fut la première victime, hélas! il devait l'être.

Je ne sais pourquoi on a établi que les crimes politiques ne sont pas des crimes, que pour soutenir ou défendre un parti, on peut faire couler le sang et ne pas être accusé de barbarie. La peine de mort dans les conspirations est, selon mon petit jugement, une chose effroyable. Que la société se venge des scélérats qui, pour un peu d'or, souvent même pour une somme insignifiante, assassinent leurs semblables, elle est dans son droit, bien que ce droit soit très cruel : la peine du talion dans la loi de nature!

Mais les opinions politiques ne sont pas des crimes. On peut être très honnête homme aussi bien républicain que royaliste et bonapartiste, et on n'a pas mérité la mort parce que l'on n'a pas accepté le gouvernement qui règne.

Ceci m'est inspiré par le souvenir de ce que j'ai vu alors; ma voix est bien faible pour oser s'élever dans un pareil sujet, mais c'est au nom de l'humanité et de la pitié que je parle. Je défendrais en pareil cas aussi bien ceux dont je n'approuve ni ne partage les opi-

nions que je défendrais les miens. Robespierre fût venu me demander asile que je ne l'aurais pas livré, et certainement il avait sur la conscience le meurtre de bien des innocents !

Je me rends parfaitement compte de l'inexpérience de mon raisonnement ; c'est plutôt un sentiment chez moi. Je le sens vivement, je l'exprime mal.

L'autre accusé, dont on s'occupait fort, s'appelait Masson ; il était nouvellement marié. Sa jeune femme, fort jolie, était près d'accoucher ; elle alla se jeter aux genoux de Mme la duchesse d'Angoulême ; elle obtint la commutation de la peine de son mari, sinon sa grâce.

M. Mangin, le procureur général, déploya beaucoup de talent et un grand courage : les poignards l'environnaient de toutes parts, il n'eut pas un instant de faiblesse ; sa pauvre femme ne vivait pas ; dès qu'il sortait, elle le croyait mort. Elle se figurait le père de ses enfants, qu'elle adorait, rapporté tout ensanglanté sur une civière. Elle dut bien souffrir.

Le Palais de Justice de Poitiers[1] est un très vieil édifice assez curieux. On avait fait arranger une salle exprès pour ces séances mémorables ; une tribune était conservée pour les dames, et la mode était de s'y rendre. Il se répandait toute espèce de bruits qui donnaient du piquant à la chose. On allait faire sauter les

1. Le palais de justice est le monument le plus intéressant de Poitiers. Ses origines remontent à l'époque du gouvernement de Julien, lorsque cet empereur réorganisa, en 375, la province des Gaules. Sous la seconde race, il fut classé au nombre des palais royaux. Louis le Débonnaire y séjourna en 839. Les comtes de Poitiers l'habitèrent par la suite. Guillaume VII fit construire l'immense salle des gardes, aujourd'hui la salle des pas perdus de la cour d'appel. Ce palais fut brûlé en 1346 par les Anglais. Jean, duc de Berry et comte de Poitou, frère du roi Charles V, le fit réparer en 1395. C'est là que le Dauphin fut proclamé roi sous le nom de Charles VII (1422) ; là, aussi, fut reçue Jeanne d'Arc la Pucelle (mai 1429). Depuis quelques années on a dégagé le palais.

vieilles murailles, profiter du tumulte et sauver les accusés dans la débâcle.

Ou bien les étudiants, les libéraux attaqueraient le Palais, on allait se battre, on aurait peur et c'est si amusant d'avoir peur!

Quoi qu'il en fût, nous y allâmes plusieurs fois; j'en fus vivement frappée. Le président du tribunal était un homme de beaucoup d'esprit, M. Parrigaut. Il conduisit les débats avec tact et convenance. Nous étions à l'audience le jour de l'audition des derniers témoins; je ne voulus plus y retourner depuis; je me le serais reproché comme un crime.

Le hasard nous plaça sur le passage des accusés lorsqu'ils se retiraient. Le général Berton me regarda. Ce regard me laissa toute frissonnante. Il disait si bien :

— Est-il possible qu'à votre âge vous ayez le cœur assez dur pour venir ainsi assister à mes tortures? Vous êtes une enfant presque et vous contemplez de sang-froid une pareille infortune?

Ce regard était d'une éloquence! A lui seul il exprimait un amer reproche. Je me sauvai tout en larmes, et pour rien au monde, je n'y serais revenue. Il avait raison, ce n'était pas là la place d'une jeune fille.

Il existe à Poitiers — ou du moins il existait — un usage que nul n'eût osé enfreindre. Une fois un mariage connu et annoncé, la fiancée ne peut plus sortir; il n'est pas décent qu'on la voie hors de chez elle. En revanche, elle reçoit des visites du matin au soir; toutes ses amies et ses connaissances viennent la féliciter. Son prétendu est admis à lui faire la cour, souvent on le voit là pour la première fois.

Il n'en était pas de même en cette circonstance. M. de Saint-Mars était parfaitement connu de tout le monde.

J'ai dit que notre éducation ne ressemblait pas à celle d'aujourd'hui. J'en vais donner une preuve.

J'avais appris à peu près tout ce qu'une fille de mon âge pouvait savoir de littérature, et cependant je n'avais jamais lu de roman, même le plus innocent, excepté toutefois une contrebande que je ne puis m'empêcher de raconter.

Mon cousin Paulze d'Yvoy avait eu pour gouverneur M. de Montjoye, auteur de la *Vie de Marie-Antoinette*, dont on a beaucoup parlé dans le temps, et de plusieurs ouvrages d'imagination. L'un d'eux était les *Quatre Espagnols*, en cinq ou six gros volumes, avec des images représentant lesdits *quatre Espagnols*, sans compter les *Espagnoles*, en pourpoints à crevés et en chapeaux à plumes.

M. de Montjoye en avait fait présent à ma mère; ils reposaient dans une malle, au grenier, brochés en papier marbré rose, à côté des *Voyages dans le boudoir de Pauline* et de *Célestine ou les époux sans l'être*, de M. de la Liborlière. Un jour, en furetant, je découvris ce nid défendu. J'avais douze ans peut-être. J'étais en convalescence et je ne travaillais pas. Aussitôt le désir de m'emparer de ce trésor me vint et ne me quitta plus.

Le plus aisé était de prendre, mais où lire? Ma mère ne me perdait pas de l'œil, excepté quand je jouais au jardin, où nul danger d'aucune espèce ne pouvait m'atteindre.

La grande salle du rez-de-chaussée ouvrait sur la terrasse par deux grandes portes; les volets étaient fermés, excepté les soirs de réception, mais il passait un peu de jour par en haut. J'allai m'asseoir par terre, entre le volet et la porte vitrée; nul n'aurait pu me dénicher là; on me croyait sous la treille. Je savourais mes *Quatre Espagnols*, M. Carlos de Massarcisa, Ines, Inigo Asturio, je ne sais qui encore, et le *buen retiro*, et l'*Escurial*, et Naples, le Pausilippe, l'Ermite, la grotte... Que c'était beau! Je m'en souviens encore.

Malheureusement, ma mère ne se payait que de

faits; elle voulut voir si j'étais bien en compagnie de mes poupées et de mes lapins; elle me chercha si bien qu'elle me découvrit. Il en résulta que je n'ai jamais pu finir mes *Quatre Espagnols*, et que je ne sais pas, à l'heure qu'il est, si *Inigo Asturio* est parvenu à séparer *Don Carlos* de sa tendre *Ines*. C'est un vrai regret pour moi. Je voudrais bien relire ce bouquin-là et en avoir le cœur net.

Ce fut là ma seule campagne romanesque, car on y veilla depuis. Au moment de mon mariage, pendant les visites de M. de Saint-Mars, on fit la lecture de Florian. Ce fut pour moi un délice. Estelle, Galathée, Gonzalve de Cordoue surtout m'enthousiasmèrent. Je retins les romans et les vers dont la prose est coupée et je les répétais sans cesse. Cette impression fut si profonde et si vive que je n'ai pas voulu relire Florian depuis cette époque, dans la crainte d'adopter l'opinion générale et de me moquer comme les autres de ces bergères et de ces héros enrubanés. Cela me désolerait. Ce serait un sacrilège que de toucher à son souvenir.

Après la condamnation à mort de plusieurs des accusés, ils se pourvurent en cassation. On attendait chaque jour le rejet, et l'exécution devait suivre immédiatement. Dans les premiers jours d'octobre, c'était un samedi, je me mis en route pour aller à confesse. Mon état de mariée très prochaine me forçait à sortir dès six heures du matin. J'allais à Sainte-Radegonde trouver le bon curé Pruelle, accompagnée de la femme de chambre de ma mère. En arrivant près la place du Pilori, j'entendis un bruit inaccoutumé et je vis se dresser une horrible machine. C'était la guillotine pour ces pauvres gens.

Je jetai un cri et je m'enfuis le cœur tout serré. Je rentrai bien vite. Le pourvoi avait été renvoyé la veille. On avait passé la nuit à ces affreux préparatifs. On devait les exécuter à neuf heures du matin. Les autorités n'étaient pas sans inquiétudes, et l'on mit

toutes les troupes sur pied. L'escadron de M. le vicomte de Saint-Mars était de service autour des prisonniers.

Il y eut un retard causé par une catastrophe. Cassé était parvenu à cacher une petite lancette; il s'ouvrit les veines et se tua.

Cet événement causa une sorte de rumeur, et les inquiétudes redoublèrent; néanmoins, tout se passa silencieusement. La ville semblait frappée de stupeur. Les plus exagérés en royalisme même se taisaient devant cet échafaud.

Huit jours après, la garnison supplémentaire était partie, et la ville rentrait dans son calme habituel.

Cet hiver fut fort gai par toute la France; la tranquillité semblait bien établie; la guerre d'Espagne même ne vint pas la troubler. On a médit beaucoup de cette guerre qui, par le fait, ne fut presque qu'une promenade. Peut-être était-ce une faute, mais en la considérant au même point de vue que la Restauration, elle était une conséquence de ses principes. Il ne m'appartient pas de juger cela.

Le régiment de mon mari partit des premiers; il était déjà sur la route. Après ce départ, nous vîmes à Poitiers M. le duc d'Angoulême. Toute la société se porta à la préfecture pour lui présenter ses hommages. Il y avait foule.

Je me rappelle une circonstance assez drôle, dont on parla beaucoup en se couvrant derrière son éventail.

Il y avait parmi les dignitaires ecclésiastiques un certain abbé que je ne nommerai pas. Ce n'était pas un évêque. Les esprits ordinaires rapetissent tout. Ils trouvent le moyen de mettre notre sublime religion à leur niveau et lui prètent toutes leurs petitesses. Celui-là était du nombre et sa sévérité n'admettait pas de tempérament. Il n'entendait rien à la vie réelle et ne la voyait qu'à travers les préjugés d'une éducation commune et d'une naissance vulgaire.

Il bannissait impitoyablement les bals, le monde, les lectures profanes; il voulait faire des cénobites et des religieuses de tous les pénitents, et la peur de l'enfer dont il parlait sans cesse était le frein opposé par lui à tous les entraînements.

Le jour de cette réception, il dut se présenter comme les autres; il avait avec lui un jeune abbé à peine échappé du séminaire, lequel ouvrait de grands yeux en se trouvant dans une réunion semblable. On se décolletait peu à Poitiers; les mœurs y étaient fort sévères, ce qui semblait encore beaucoup trop au saint et réservé personnage. Du reste, il avait dû être admis à la suite de l'évêque devant tout le monde et ne faire que passer au milieu de nous. Les choses furent mal ordonnées. On empila tout le monde dans le premier salon en attendant que le prince fût visible. On avait à peine la possibilité de faire un mouvement. Les deux abbés se trouvèrent pris au milieu de tout cela.

Parmi les dames de la ville, il y avait une étrangère; celle-là était fort belle et s'habillait d'une façon plus mondaine que les Poitevines. Elle montrait sans hésitation de fort belles épaules. Le hasard plaça les deux abbés tout à fait derrière elle. Le plus jeune ne dit mot et rougit; le plus âgé commença une homélie, interrompue à chaque instant par ses recommandations à son disciple, et reprit ensuite avec les menaces les plus vives de la colère de Dieu. Le diable et ses cornes se dressaient devant cette abomination. Il n'y avait pas moyen de bouger. La presse était grande et la désolation de l'abbé était sans bornes.

La dame ne l'écoutait pas. Elle eût pu remonter son écharpe, mais elle n'en fit rien. Exaspéré, poussé à bout, en songeant surtout à l'âge de son compagnon, il eut recours à un remède héroïque, et l'objet de scandale fut bientôt voilé par le grand chapeau qu'il tenait à la main. Il le plaça comme un paravent entre eux et la tentation.

Ce mouvement fut si naturellement comique que nous éclatâmes de rire ; c'était irrévérent, j'en conviens, mais nous étions si jeunes ! Le troupeau de M. *** eut de la peine à nous le pardonner. Il comptait parmi ses ouailles une belle et pieuse femme, la plus pure et la plus méticuleuse que l'on pût rencontrer. Bien que jeune et riche, elle ne voyait absolument personne et passait sa vie en prières et en bonnes œuvres. Sa vénération pour son directeur était telle, qu'elle coupa en cachette quelques brins des franges de sa ceinture et les mit dans un médaillon bénit qu'elle portait sur elle comme une relique.

Le saint homme était vieux et laid et était de plus véritablement croyant, et personne ne pensa à en médire. Le fanatisme était poussé jusqu'à l'exagération, et les sceptiques, les impies s'en faisaient une arme contre les vérités éternelles. Eux aussi rapetissaient la religion à leur mesure ; les uns et les autres lui faisaient son mal véritable. Elle est si grande et si belle ! pourquoi l'amoindrir ?

Mon frère avait un ami que j'ai rencontré depuis à Paris, dans le monde, et dont l'histoire mérite d'être racontée : il vint à Poitiers à peu près à cette époque ; c'est pourquoi je la placerai ici.

Cet ami était un officier d'artillerie, jeune, honorable, très brave, assez joli garçon ; il devint très amoureux d'une jolie femme dans une ville où son régiment était en garnison. Cette jolie femme avait peu d'esprit ; elle était sensible, assez douce, tout à fait inoffensive et très malheureuse avec son mari qu'elle avait pourtant épousé contre le gré de ses parents.

Elle écouta donc les protestations du jeune homme, elle y répondit ; ils s'affichèrent assez pour faire parler les langues ; ce n'est pas difficile dans une petite ville. Le mari, très vilain homme, méchant, peu endurant du reste, ne tarda pas à l'apprendre ; il n'était pas de caractère à le souffrir. Il commença par enfermer sa femme et lui défendre toute communication avec l'offi-

cier; il songea ensuite à celui-ci et, sans en rien dire à personne, il se rendit à son logement.

Il avait avec lui deux de ses camarades ; ils s'exerçaient à faire des armes. L'amant ne se doutait guère de la découverte; il accueillit donc son ancien ami comme à l'ordinaire, mais il s'aperçut bien vite de sa froideur et, comme toutes les consciences coupables, la sienne s'alarma.

— J'ai à vous parler sérieusement, monsieur, dit le mari, et ces messieurs ne sont pas de trop. Je trouve tout à souhait ici pour ce que j'y suis venu faire.

Personne ne répondit, on se douta de ce qui allait arriver; ce n'était pas bien difficile. M. Z... s'approcha de la porte, en mit les verroux avec beaucoup de sang-froid; ensuite il se retourna et s'adressant aux officiers :

— Messieurs, poursuivit-il, vous êtes des gens d'honneur, je crois donc pouvoir compter sur votre discrétion et vous demander un grand service. M. X... est l'amant de ma femme. Ne niez pas, je le sais, j'en ai des preuves ; d'ailleurs, elle me l'a avoué. Je ne veux pas faire d'éclat, pourtant je n'accepterai pas un pareil outrage. M. X... doit m'en rendre raison ; j'aurai sa vie ou il aura la mienne. Il est brave, il ne reculera pas. D'un autre côté, il me doit, il doit à Mme Z..., tous les ménagements imposés par notre situation mutuelle. N'est-ce pas votre avis, messieurs?

— Certainement.

— Acceptez donc alors ce que je vous propose ; nous allons démoucheter deux de ces fleurets, nous allons nous battre, et dans cette chambre, séance tenante, jusqu'à ce que l'un de nous soit tout à fait hors de combat. Nous nous engageons sur notre parole à ne rien laisser transpirer de ce qui se passera ; on trouvera un prétexte plausible à la mort ou aux blessures et nul ne soupçonnera notre secret, nous sommes tous intéressés à le taire.

Les officiers se regardèrent, la proposition leur

plaisait peu. Ils essayèrent quelques observations, le mari leur ferma la bouche.

— Pensez-y bien, messieurs, je suis décidé à obtenir vengeance et à ne pas accepter un duel éclatant; je tuerai plutôt monsieur, la nuit, au coin d'une borne. Vous ne me connaissez pas si vous me croyez homme à fléchir; je veux ce que je veux et rien ne me coûte pour l'obtenir,

Son œil exprimait une résolution désespérée, ils le comprirent; d'ailleurs, M. X... trancha la question en annonçant qu'il acceptait le combat d'une volonté expresse.

— Si vous refusez de nous servir de témoins, ajouta-t-il, nous nous battrons tête à tête, et voilà tout.

Il n'y avait plus moyen d'hésiter; on prépara les armes, on régla les conditions; ils se mirent en garde et fondirent l'un sur l'autre avec acharnement. Le duel dura plus d'un quart d'heure avant qu'un des deux tombât. Ils étaient l'un et l'autre fort habiles, une égale fureur les animait; ils se lardèrent littéralement et le sang coulait de toutes parts, lorsque enfin M. Z... reçut un coup dans le bras qui fit sauter son épée et le força de s'avouer vaincu. Les témoins s'empressèrent de les séparer; ils l'avaient vainement essayé jusque-là.

L'officier perdit tant de sang par ses différentes blessures qu'il s'évanouit; son adversaire ne valait guère mieux, il était dans l'impossibilité de rentrer chez lui avant d'être pansé. On décida qu'on se confierait au chirurgien-major, homme plein de cœur et incapable de les trahir. Un des témoins courut l'avertir, l'autre prodigua les premiers soins aux blessés et, lorsque le médecin arriva, il constata plusieurs plaies dangereuses et une foule d'égratignures. M. X... était particulièrement maltraité, son état inspira de vives inquiétudes; quant à M. Z..., il en serait quitte pour garder la chambre un mois ou deux.

Celui-ci était un homme de grande résolution, on

l'a vu ; il assura qu'il se sentait la force de s'en aller quand le chirurgien aurait fini sa besogne, mais qu'auparavant il voulait voir disparaître les traces de la bataille. Il obtint des officiers qu'ils laveraient eux-mêmes le parquet, afin de ne pas prendre de confidents. Ils se mirent à la besogne, ainsi que le docteur, et bientôt, à l'aide de quelque acide que celui-ci indiqua, il n'y parut plus.

M. Z… ne quitta la place que lorsqu'il en fut certain. Ensuite il accepta le bras de l'un des lieutenants et, avant de passer la porte, il dit à l'autre :

— Je vous prie, monsieur, de faire mes compliments à M. X… et de lui donner l'assurance qu'aussitôt après sa guérison nous recommencerons.

C'était peu rassurant et la commission n'était pas agréable à faire.

Grâce aux précautions prises, on n'eut que des soupçons, la vérité ne fut pas connue. On parla sourdement, on s'étonna de la disparition de ces messieurs. Celle de M. Z… fut courte, il avait soigné sa femme très souffrante ; bien qu'un peu pâle, il se portait à ravir.

M. X… avait fait une terrible chute de cheval ; il resta couché pendant plusieurs mois, ensuite il obtint un congé de convalescence et s'en alla dans son pays. Pendant son absence, le régiment changea de garnison et bientôt après on n'y pensa plus.

Mme Z… était accouchée d'une fille ; sa santé en fut tellement dérangée qu'elle dût quitter absolument le monde et ne recevait tout au plus que sa famille, encore fort rarement et toujours en présence de son mari.

Plus d'un an après ces événements, l'officier, se rendant à la guerre d'Espagne, traversait la ville où ils avaient eu lieu ; il y demeura deux jours, vit les personnes qu'il y avait connues et ne donna pas le moindre signe de souvenir à Mme Z… Le huitième jour qui suivit son départ, on apprit sa mort.

Sa fille vivait, hélas! Quel martyre que celui de cet enfant! Sa mère y avait succombé; plus jeune et moins profondément atteinte, elle eût résisté. L'époux offensé n'avait pas pardonné une faute si cruellement expiée et, depuis la funeste découverte, il ne laissa pas à la coupable une demi-heure de tranquillité.

Il l'accablait de reproches, de privations, de mauvais traitements, il voyait avec plaisir le dépérissement de sa santé; lorsqu'elle ne put plus cacher sa grossesse, ce fut pis encore, et il fit tout au monde pour qu'elle ne pût arriver au terme. Cependant, il recula devant un meurtre et la pauvre enfant naquit.

On ne se figure pas ses raffinements de cruauté envers la fille et envers la mère d'abord. Il ne cessait de lui répéter qu'elle n'avait jamais été aimée et que maintenant son séducteur ne se rappelait même plus qu'elle existait. Lorsque M. X... passa à Toulouse — je crois que ceci se passait à Toulouse — il eut soin de l'en prévenir; il fit ressortir son indifférence, son manque de procédés, il retourna mille fois le fer dans la blessure et fit si bien enfin qu'il porta le dernier coup; elle n'y put survivre.

Plus de quinze ans après, je retrouvai M. X... à Paris; il avait quitté le service en 1830 et il était bien changé de toutes manières. Il s'était fixé ici et avait fait connaissance avec une dame d'assez haut parage qui daignait, assurait-on, lui accorder ses bonnes grâces. Elle le tenait de très près et en était fort jalouse, je ne sais pourquoi, car il ne lui en donnait aucun sujet. Depuis ses blessures, il avait beaucoup changé sous tous les rapports, je le répète; on ne reconnaissait plus en lui le brillant officier d'autrefois.

Je le voyais souvent, j'essayai de réveiller ses souvenirs de province, mon frère me les avait racontés; il me sembla très indifférent à cet égard; je me trompais complètement, ainsi qu'on va le voir.

CHAPITRE XXI

Suite de l'histoire de M. X... — Sa fille. — Son voyage à Toulouse. — Ses propositions. — Il échoue. — Préliminaires de mariage. — Refus. — Mariage forcé. — *Mademoiselle Robespierre.* — La guerre d'Espagne. — Les enfants de France. — Les bonnes manières. — Simplicité de la campagne. — La Carlière. — La Vive et la Vonne. — Vivonne. — Nos divertissements. — Le reversis. — Mlle Chocquin. — Hermine. — Les frères et sœurs. — Le Drigail et le Tartail. — Les bracelets de soie. — Les roux et les rousses.

La liaison de M. X... et de la marquise durait depuis plusieurs années. Un jour, il partit ; on ne le revit plus ; la dame ne témoigna sa douleur que par un redoublement d'intolérance et de roguerie. Elle enlaidit beaucoup pendant la *lune de fiel*, et sa colère ne connut plus de bornes. Ce fut bien pis quand le bruit se répandit qu'il était marié et retiré dans le fond d'une province.

J'y fis peu attention alors, mais plus tard je découvris le mot de l'énigme. Voici ce qui s'était passé.

M. X... rencontra par hasard une de ses anciennes connaissances de jeunesse ; ils causèrent de l'ancien temps, et après avoir parlé de tout le monde, le provincial aborda la question de Mme Z... Il lui apprit sa mort, que celui-ci ignorait ; il lui apprit aussi que, depuis lors, la pauvre fille qu'elle avait laissée était une

martyre. Son sort faisait pitié à tout le monde; elle n'avait ni paix ni trêve avec son père; il avait fait mourir la mère de chagrin et de mauvais traitements, il continuait à s'exercer sur sa fille, et, certainement, elle n'y résisterait pas.

Cette conversation laissa de profondes traces dans l'esprit de M. X.... Elle évoqua tous ses souvenirs. Il se rappela cet amour, le premier sérieux qu'il eût eu de sa vie, le seul, peut-être, car sa divinité actuelle n'était pas pour lui la pauvre douce femme que sa tendresse avait conduite au tombeau. Cette enfant, née dans le malheur et pour le malheur, le toucha tout à coup; il sentit qu'il avait un devoir à remplir envers elle. Il était riche, indépendant, sans autre famille que des parents éloignés; il ferait sa destinée et réparerait les torts que sa conscience lui reprochait depuis longtemps, et il irait jusqu'à rompre les liens qui lui pesaient, s'il n'y avait pas d'autre moyen d'arriver à son but.

Dès le lendemain, il arriva à Toulouse, afin d'obtenir des renseignements positifs. Ils furent de tous points conformes à ce qu'il savait déjà. Il ne restait plus qu'à trouver le remède; c'était difficile avec un homme du caractère de M. Z... Il y avait de grandes précautions à prendre; il ferait certainement le contraire de ce qu'il croirait profitable à sa victime, il tâcherait de lui nuire en tout.

M. X... était secrètement à Toulouse; il aperçut sa fille et dut la guetter longtemps, car elle ne sortait guère. Son air souffrant, sa pâleur, sa tristesse lui arrachèrent des larmes. Résolu à la sauver, il se rendit chez une personne respectable, ancienne amie de la famille Z..., et qu'il avait connue autrefois. Il lui confia ses remords, sa douleur et ses résolutions. Elle se chargea de transmettre les conditions sans le nommer toutefois, et de faire accepter la somme considérable qu'il offrait à la pauvre enfant pour qu'elle trouvât un mari.

M. Z... était un de ces hommes que l'on ne surprend pas et qui obéissent à une passion sans que rien les détourne de leur route. La sienne était la vengeance; il la poursuivait sans relâche. Au premier mot qui lui fut dit, il flaira la vérité et attendit l'explication complète pour répondre. La négociatrice eut beau déployer toute son adresse, il la devina.

— J'ignore quelle est la personne charitable qui s'intéresse tant à ma fille, mais, quelle qu'elle soit, remerciez-la, ma fille n'a besoin de rien.

— Mais une pareille dot...

— Une dot anonyme, dont j'ignore la source?... Je ne puis ni ne dois l'accepter, madame, et vous seriez la première à me conseiller un refus.

— Je ne crois pas.

Elle insista en vain ; il fit la même réponse.

— Je veux connaître avant tout le nom de ce bienfaiteur ; il est probable que je refuserais également; pourtant, j'y réfléchirais peut-être.

L'ambassadrice n'avait pas mission de révéler ce nom, elle se retira.

En face de cette résistance que rien ne put vaincre, X... se trouva fort embarrassé. En déclarant son nom, il courait la chance presque certaine d'un refus plus cruel, et surtout s'il donnait un prétexte plausible, en apparence du moins, aux persécutions exercées contre l'innocente ; il ne savait quel parti prendre et, ne pouvant se résoudre d'un autre côté à l'abandonner à son bourreau, il supplia la bonne dame de revenir à la charge, d'offrir tous les amendements possibles, fût-ce une pension pour lui ou de l'argent comptant : tout ce qu'il voudrait, pourvu que la jeune fille fût libre et heureuse.

M. Z... s'attendait sans doute à cette seconde entrevue ; il s'y était préparé. Il avait pris des renseignements précis ; il connaissait la présence de M. X... à Toulouse : tout son plan était fait. Il laissa parler sa vieille amie, qui conservait sa discrétion, sans l'in-

terrompre et dans l'attitude d'un homme réfléchissant.

— Madame, dit-il enfin, comme un homme qui adopte une grande résolution, il n'est plus temps de feindre, jouons cartes sur table. Ma fille ne peut rien accepter d'un inconnu.

— Mais, monsieur, c'est une restitution, interrompit-elle vivement.

— Ce n'est point une restitution ; personne n'a rien dérobé ni à moi ni aux miens, et jamais, depuis dix générations, nous n'avons réuni la somme que vous me proposez. Votre invention est donc illusoire ; c'est peut-être une restitution, alors c'est une restitution d'honneur, et celle-là je ne puis l'accepter encore moins.

— Monsieur...

— Je sais tout : M. X... est ici, vous venez de sa part, ne le niez pas, et rendez-lui ma réponse.

— Je vous le promets.

— M. X... est un honnête homme, un cœur généreux ; il conserve le souvenir de la façon dont il a été reçu chez moi ; il me témoigne sa reconnaissance en dotant ma fille : c'est trop ou trop peu. Je m'expliquerai sans détour et sans mauvaise honte. Toute la ville assure qu'il a été l'amant de ma femme, qu'elle est morte de chagrin de son abandon et que ma fille est la sienne ; le magnifique présent qu'il veut lui faire confirme ces bruits, qu'il me sera impossible de nier. Dans cette situation, un refus impitoyable nous est imposé : ce serait accuser Mme Z..., la convaincre, pour ainsi dire. Ni ma fille ni moi, nous n'y pouvons consentir.

Il n'y avait rien à répondre à cela. La bonne dame allait se retirer, l'oreille basse ; il l'arrêta et montra un peu d'hésitation :

— Il y aurait peut-être un moyen !

— Lequel ? Voyons.

— Un moyen victorieux, qui serait en même temps

la réhabilitation de ma femme et le bonheur de ma fille. Je n'ose le proposer, mais si M. X... le devine, s'il y vient de lui-même, ce sera le plus beau jour de ma vie, le passé s'effacera de mon souvenir et je retrouverai ma tranquillité perdue. Me comprenez-vous ?

On ne le comprenait que trop bien : on ne lui fit aucune réponse. Il se montra bénin et fut le premier à trouver une excuse. Il conduisit l'amie jusqu'au bas de l'escalier, et celle-ci revint tout épouvantée raconter à M. X... le résultat de sa démarche. Celui-ci jeta un cri et se voila le visage.

Désespéré, il quitta la ville après quelques jours. Il emportait une douleur dont rien ne devait le consoler. Il avait obtenu de l'intermédiaire la promesse de le tenir au courant de ce qui arriverait. Les lettres étaient pleines de récits déchirants ; la pauvre petite souffrait mille morts, il semblait que son tyran voulût la punir du bien qu'on avait désiré lui faire. C'était chaque fois un redoublement de malheur. Enfin, elle écrivit que si on n'arrachait pas cette enfant à son bourreau, elle y succomberait certainement. Sa mère était orpheline et fille unique, elle n'avait donc pas laissé de famille qui pût prendre sa défense ; l'autorité n'y pouvait rien. Il n'y avait pas séquestration ni mauvais traitements corporels.

« Cependant, si on n'y apporte remède, il est impossible que Louise y résiste ; elle fera quelque coup de sa tête : elle se sauvera ou se jettera dans la rivière. Je me crois obligée de vous en prévenir », ajoutait la correspondante.

Que se passa-t-il dans l'âme de cet homme ? Nul ne peut le savoir. Mais, dès lendemain, il écrivit à M. Z... une lettre pleine de larmes et de prières. Celui-ci lui répondit, par le retour du courrier, qu'il était très décidé à ne rien recevoir pour sa fille, à ne s'en séparer que pour la remettre à son mari, et qu'aucune puissance humaine ne le ferait changer à cet égard.

M. X... riposta alors par une demande en mariage en bonne forme, demande qui fut agréée sur-le-champ. Le prétendu arriva, il se présenta à la jeune fille, qui eût épousé le diable pour sortir de l'enfer où elle se trouvait. A la grande surprise, je dirai même au grand scandale de tous, le mariage se fit. M. Z... était radieux : il tenait enfin la vengeance qu'il avait méditée et caressée si longtemps. Je ne crois pas qu'il existe un plus abominable homme.

La veille de la cérémonie nuptiale, les fiancés avaient eu une entrevue. M. X... dit à Louise qu'il l'épousait pour faire son bonheur, pour lui donner sa fortune, qu'il ne serait jamais pour elle qu'un père, qu'il la conjurait de rester honnête et vertueuse, et qu'il se brûlerait la cervelle s'il la voyait sortir de la ligne du devoir. Il ajouta qu'il se croyait obligé de lui exposer ses intentions, que, si elles ne lui convenaient pas, il était encore temps de rompre, mais que M. Z... ne voulait absolument abandonner ses droits sur elle qu'après l'avoir conduite à l'autel.

Elle s'écria qu'elle acceptait tout et que son mari serait son sauveur ; elle n'avait pas besoin de réfléchir : pour elle, c'était une question de vie ou de mort.

On assure ceci, je ne le sais pas, que, plus tard, M. Z... raconta tout à la jeune femme. Il en était bien capable.

J'ignore ce qu'ils sont tous devenus ; je les ai complètement perdus de vue. Ces faits se sont passés il y a près de vingt ans ; M. X... avait déjà quitté Paris. Je ne puis donc savoir la suite de cette histoire, et, comme je n'invente pas, je suis forcée de la laisser aux suppositions.

J'ai pris ce fait pour composer un de mes romans : *Mademoiselle Robespierre ;* je l'ai seulement dénaturé de mon mieux : j'en ai changé le lieu et l'époque. Je crois l'avoir rendu plus vraisemblable ; dans la vérité il ne l'est absolument pas.

Cette guerre d'Espagne occupait beaucoup les esprits ; les uns la tournaient en ridicule, les autres l'exaltaient outre mesure, elle ne méritait :

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

C'était une guerre chevaleresque, une guerre de principes et de famille; elle n'avait que le défaut de ressembler à un anachronisme. Les Français d'autrefois l'eussent acclamée, au temps où la famille, les affaires de leur souverain étaient les leurs, au temps où le titre d' « Enfants de la France » était bien une vérité, et non pas une vaine qualification. Les enfants du roi étaient bien les enfants du pays ; on les aimait, on les adoptait, pour ainsi dire. Aujourd'hui, on est indifférent à tout, hors ce qui touche les intérêts; ainsi le dévouement, la foi n'existent plus, la noblesse française, à très peu d'exceptions, n'est plus qu'un souvenir.

Pendant l'absence de mon mari, je passais une partie de mon temps à la campagne, et il y a encore ici une observation de mœurs à faire, une remarque à conserver.

A cette époque, la simplicité était générale, excepté dans les occasions d'apparat. On aimait autant et plus qu'aujourd'hui le sans-gène, tout en le comprenant d'une façon différente.

En faisant l'éloge d'un homme on ne songeait pas à dire : « Il a de bonnes manières. »

C'était si général qu'on ne citait point cela comme un mérite, à moins que cet homme ne fût né dans une classe où l'éducation n'était pas générale ; tout au plus eût on-dit, comme blâme, d'une personne bien placée dans le monde :

— Elle a de mauvaises manières.

C'était une exception si rare !

L'hospitalité des châteaux en province était aussi large, aussi généreuse que possible. La cérémonie en

était bannie comme un trouble-fête. On se mettait tout à fait à son aise ; c'était le moyen de satisfaire le maître du logis. Pas de toilettes, pas de revérences ; une gaieté franche et de bon aloi qui n'allait jamais jusqu'au mauvais goût. Il ne nous fût pas venu à l'esprit d'en franchir les bornes.

Ainsi nous allâmes une partie de l'été, mon frère Ernest et moi dans la famille Chocquin, à la Carlière, près de Vivonne ; quelle joie et quelles parties ! Nous étions là, sept ou huit jeunes femmes ou filles, dont la plus âgée avait vingt-cinq ans peut-être, puis des pères, des parents, des maris. Nous menions une vie charmante, nos plaisirs étaient bien simples et bien innocents.

Nous pêchions des milliers d'écrevisses dans un charmant ruisseau appelé la Vive qui, avec sa rivale la Vonne, a composé le nom de cet ancien duché de la maison de Mortemart. Nous allions en bateau sur ces deux fleuves. Nous avions un jeu de bagues, une escarpolette, nous prenions des bains froids dans un grand réservoir, au milieu du jardin où il y avait une cascade et dont le fond était planchéié.

Nous jouïons des charades magnifiques, nous faisions des silhouettes en quantité, nous allions grimper un certain coteau à pic nommé Abéré, — une vraie échelle — pour nous donner de l'appétit. Je n'ai jamais rien vu de pareil, c'était à se casser le cou. Il nous arriva dix accidents ailleurs, à Abéré pas un seul.

Un de nos grands passe-temps était la partie de boston et celle de reversis. Je ne connais pas de jeu plus charmant, plus gai, plus piquant que le reversis. La mode l'a abandonné pour le whist si sérieux et si glacial. Les gens d'esprit devraient le reprendre. C'était le seul recherché à la cour de Louis XV. Ces précédents valent bien l'origine anglaise et triste de l'autre. Si j'étais souveraine, je voudrais ressusciter le reversis.

Parmi M[lles] Chocquin — elles étaient quatre — il

s'en trouvait une d'un esprit remarquable, Hermine la blonde. Elle était bossue, la pauvre fille, et jamais nul n'en prit son parti avec plus de philosophie. Elle en plaisantait elle-même la première. Il me souvient d'un mot dit par elle une fois à un jeune homme tout aussi bossu qu'elle, mais rempli de prétentions et insupportable de fatuité.

Ils dansaient en face l'un de l'autre. Quand vint le moment du dos à dos il oublia la figure.

— Vous vous trompez, monsieur, dit-elle, c'est bosse à bosse.

Il ne lui pardonna pas de faire les honneurs d'elle-même à ses dépens.

Hermine avait des pieds charmants et dansait à ravir. Elle réglait des espèces de petits ballets, pleins de grâce et que l'on représentait aux fêtes de nos parents dans les grandes occasions en costume. C'étaient ordinairement des bergers et des bergères.

Hélas! pauvre Hermine! elle est morte jeune encore. Celinée sa sœur, Gustave, son frère, dernièrement sont partis. De six il n'en reste que trois. Comme la mort nous décime nos souvenirs et nos amitiés!

Ce bon patois poitevin est original et expressif; quand les domestiques de Mme Chocquin nous voyaient approcher de la Carlière, ils s'écriaient dans leur langage, en prévenant leur maîtresse :

— Madame, v'la le *Drigail* qui arrive, il va-ty avoir une fameuse *Tartail*.

Drigail voulait désigner la bande joyeuse, tartail signifiait tapage, et il n'en manquait pas.

Je m'enfermai un jour dans ma chambre pour ne pas aller à la promenade; on en fit le siège qui dura plusieurs heures, en décrochant les volets. On arrangeait singulièrement les maisons avec de pareils jeux. Aujourd'hui on est plus raisonnable.

Un petit ouvrage faisait fanatisme cette année-là, c'étaient des bracelets, des ceintures, des sacs, des bourses en cordonnet noué avec des perles, il y avait

pour cela de petits métiers exprès, trois colonnes placées en triangle. On en faisait du matin au soir pour soi et ses amis. C'était facile et amusant.

Comme on avait la prétention d'imiter les tresses de cheveux, la soie était toujours noire, châtaine ou blonde. On n'avait pas encore imaginé l'apothéose des rousses. Une pauvre créature affligée de cette couleur se peignait avec des peignes de plomb, portait perruque, ou se teignait les cheveux. On n'eût jamais avoué qu'on était rousse.

Je me permettrai deux simples questions à l'intérêt du changement qui s'est opéré.

Pourquoi les roux restent-ils sous le poids de l'exclusion passée et pourquoi ne les vante-t-on pas autant que leur féminin ?

Pourquoi rencontre-t-on des têtes dorées à chaque pas depuis que c'est la mode, et pourquoi n'y en avait-il pas auparavant ? Je viens de dire qu'elles se cachaient ; on les devinait pourtant, mais on en citait tout au plus trois ou quatre dans sa vie.

La mode change même les ouvrages de Dieu !

CHAPITRE XXII

Bal de Saint-Louis à la préfecture. — Blossac et le feu d'artifice. — La vicomtesse de la Berge. — Son mariage. — Ses enfants. — Son mari. — Sa nièce Amélie. — Nous partons ensemble. — La forêt de Molière. — La Chapelle. — Les légendes. — La chasse galerie. — Le garde Ricochon. — Le coup de fusil. — Etrange gibier. — Le vœu. — Mystère de la bête. — Voyage à la préfecture. — Rends-moi ma bête ! — Il y renonce. — Le château de Verrières. — Nous versons. — La gavotte. — Le gué de la Vienne. — Maison des Lauzon. — Arrivée à Persac. — La famille de Villards. — Le château. — Le pays. — Mme de la Berge, poète. — *Les Brises du soir*. — Mme de Villards. — Mme de Caze. — Affreux malheur. — Sa mort.

Il y eut comme toujours un bal à la préfecture, le jour de la Saint-Louis, fête du roi. Je n'y allai pas à cause de l'absence de mon mari, mais le lendemain toute la société se réunit à Blossac pour le feu d'artifie, les jeux et tout ce qui s'ensuit. Cette fête était toujours célébrée avec grande pompe. Cette année-là on en mit plus encore, à cause de la guerre d'Espagne ; les libéraux criaient, il fallait étouffer leurs voix en amusant le peuple.

Je renouvelai connaissance avec une des femmes les plus distinguées et les plus parfaites que j'aie connues. Elle m'avait vue dans mon enfance, alors qu'elle était

fille; elle habitait Poitiers avec sa mère et sa famille; depuis, elle se maria et se confina à la campagne.

Elle s'appelait Mlle Antoinette de Villards, elle était la seconde de trois sœurs, trois beautés. Il est impossible de trouver rien de plus charmant. Celle-ci épousa le vicomte de la Berge, plus âgé qu'elle de vingt ans au moins, elle en avait seize et lui près de quarante. C'était un beau parti et les parents songèrent d'abord à cela. M. de la Berge, du reste, était un excellent homme, qui la rendit fort heureuse, en tout ce qui dépendait de lui. Seulement il ne put empêcher qu'elle fût jeune, belle à ravir, qu'elle eût un esprit supérieur, un cœur plein de tendresse et une imagination de feu. Elle sentit avec une raison parfaite que la vie du monde ne serait pas soutenable dans les conditions où elle se trouvait et s'ensevelit dans le vieux et beau château de Persac, un bijou gothique. Elle se partagea entre son mari, ses enfants, sa famille et l'étude.

En femme sagement intelligente, elle occupa ses facultés si largement développées chez elle et s'adonna à la poésie. Son existence se composait de rêves magnifiques, sous les grands arbres de son parc, et de réalités plus sérieuses par les intérêts matériels. Elle adorait ses deux fils et les élevait avec soin. Leur tendresse l'a bien récompensée depuis.

Elle vint à Poitiers cette année-là pour la Saint-Louis, comme le faisait presque toute la noblesse de la province; elle y amena avec elle sa nièce, une de mes amies du couvent qui vint me voir. Je fut très heureuse de la retrouver. Elle m'engagea à la suivre à Persac et à y passer quelque temps avec elle, j'acceptai joyeusement.

Nous partîmes le 25 août au soir, assez imprudemment, avec une voiture qui roulait pour la première fois, des chevaux qu'on n'avait pas encore attelés et un cocher nouveau, le tout pour faire douze lieues de *pays* dans des chemins de traverse.

Il faisait un temps superbe, la nuit promettait d'être magnifique. Nous étions quatre dans la calèche, M. et Mme de la Berge, Amélie et moi, la femme de chambre sur le siège de derrière. Nous devions arriver à minuit, si aucun accident ne nous retardait, et les premières heures nous en laissaient toute l'espérance.

Nous traversâmes la forêt de Molière, cette forêt célèbre dans tout le Poitou, où j'avais été bien des fois en mon enfance, à l'époque où Mme de Lauzon y avait une propriété appelée *la Chapelle-Molière*, qui appartint plus tard à Mme de Gréaulme.

Cette forêt de Molière est pleine de gibier de toute sorte, il s'y fait des chasses superbes. Les veneurs de ce temps-là étaient aussi intrépides, aussi infatigables que ceux d'aujourd'hui.

Il existe beaucoup de légendes sur ce grand bois ; je me souviens d'une, entre autres, et je vais la raconter.

En Poitou, beaucoup de gens, dans les campagnes surtout, croient à la *chasse galerie*, c'est-à-dire à la chasse du diable. Ils prétendent qu'on entend, la nuit, et même qu'on voit quelquefois, des animaux fantastiques, passant à tire-d'aile au-dessus des nuages. Rien n'y manque, les cors, les cris des chasseurs, les aboiements des chiens : c'est effrayant !

Beaucoup de ces bonnes gens, tapis dans leur lit pendant les nuits d'hiver, font le signe de la croix, lorsqu'un bruit insolite frappe leur oreille, et murmurent en tremblant :

— C'est la chasse galerie !

Un des gardes de la forêt, il y a de cela plus de trente ans, avait passé une joyeuse soirée avec des camarades, après une battue de loups assez heureuse. Il s'en revenait à la maison, un peu après minuit, par une belle gelée, un froid piquant, un ciel où les étoiles brillaient fort, mais dont la lune était absente.

C'était la veille de la Chandeleur, jour abandonné aux maléfices, aux sorciers et autres diableries,

comme la veille de la Toussaint. Ricochon n'avait pas déjeuné; il chantait, il était gai, portant son fusil chargé sur l'épaule, et regardant s'il ne lui viendrait pas quelque bête malfaisante à sa portée, afin de ne pas rentrer bredouille de sa veillée lointaine.

Parvenu auprès de sa maison, il entendit tout à coup un bruissement d'ailes qu'il connaissait de longue main et qui ressemblait à une volée de chauves-souris.

Vous comprenez bien que c'est Ricochon qui dicte cette histoire, je n'y étais pas.

— Ah! ah! se dit-il, la chasse galerie! Par ma foi, je n'en ai pas peur, aujourd'hui, et si je puis abattre une pièce de gibier de Lucifer, je ne serai pas fâché de savoir comment il est fait.

Le bon vin des coteaux de Saumur qu'il avait bu lui donnant de la témérité, il entendait ce tapage épouvantable se rapprocher de plus en plus, et il épaula son fusil par un mouvement involontaire.

Tout à coup un nuage épais et noir obscurcit la clarté des étoiles, en même temps qu'un bruit assourdissant d'écailles entrechoquées traversa les airs. Le garde visa tant bien que mal, puis tira ses deux coups l'un sur l'autre.

Un cri perçant, horrible, retentit.

Une masse informe tomba à ses pieds.

Ricochon se baissa pour regarder; il eut une telle peur de ce qu'il aperçut qu'il courut se réfugier dans sa loge, qu'il ferma à triples verroux, puis il alluma sa chandelle et se mit en prières.

Jamais frayeur ne fut semblable à la sienne; il était complètement dégrisé et il envisageait sa position sans se faire ni illusions ni ménagements.

Évidemment, le diable ne lui pardonnerait jamais ce tour-là.

Comment faire pour se soustraire à sa vengeance, tout seul dans le fond de ce bois, sans secours, ni spirituels ni temporels?

— Ah! mon Dieu! dit-il, si j'en réchappe cette nuit, j'irai dès demain à la ville, je rapporterai de l'eau bénite, un crucifix, des images de la sainte Vierge et de sainte Radegonde, que j'irai faire toucher au tombeau.

Ce vœu lui rendit un peu d'espoir; il récita toutes les patenôtres qu'il se rappelait, tressaillant au moindre bruit et croyant sans cesse voir surgir devant lui une légion de démons.

A sa grande surprise, à sa joie plus grande encore, rien ne vint, rien ne bougea.

Il attendit le grand jour, n'osant pas sortir auparavant. Il ne comptait plus trouver la bête qu'il avait abattue; elle avait disparu, sans doute, avec l'aurore. Il recula en l'apercevant à la même place, baignant dans son sang.

Néanmoins, comme Ricochon n'était pas un poltron, il se raisonna, se dit qu'après tout, la bête était morte et bien morte, et qu'elle ne lui ferait pas de mal. Il s'approcha avec précaution toutefois et, quand il eut examiné cet animal horrible, il se mit à trembler de tous ses membres. C'était, assurément, la bête de l'Apocalypse.

Comment était-elle? On ne le saura pas au juste; le garde ne s'est jamais expliqué là-dessus. Il a seulement avoué qu'elle avait une tête d'homme avec des cornes effroyables.

Son embarras était grand : Que faire de cela? L'enterrer sans rien dire à personne? La chose valait la peine d'être racontée pourtant. Et puis sa responsabilité pouvait être compromise. Après avoir bien réfléchi, il attacha son cheval à sa plus grande charrette et essaya de soulever son gibier informe pour le mettre dessus. L'opération fut difficile, il n'en vint à bout qu'à l'aide d'une sorte de cabestan, encore la queue traînait-elle par terre, et il fallut l'attacher pour la reployer sur le corps.

Cette opération faite, il couvrit le cadavre avec de

la paille et du foin, puis il se mit en route. Le cheval ne voulait pas marcher d'abord, ses jambes flageollaient d'épouvante. Après quelques coups de fouet, il se mit à courir, au contraire, comme s'il avait voulu fuir la charge qu'il traînait après lui.

Ricochon, sa charrette et sa bête débarquèrent donc promptement à la préfecture. Ce qui s'y passa est également couvert d'un voile épais. Le préfet vit le monstre. Il défendit expressément à Ricochon d'en parler à qui que ce soit. Qu'en fit-il ? Que devint-elle ? C'est un mystère.

Le garde ne fut pas cependant d'une discrétion absolue, car ce dicton court encore dans la ville :

« Il est laid comme la bête à Ricochon ! »

Quoi qu'il en soit, le brave Ricochon n'avait pas fini de souffrir. Le préfet lui avait très convenablement payé son merveilleux coup de fusil ; il acheta les objets sacrés qui devaient le préserver de tous maux, fit son pèlerinage et s'en retourna à Molière. Il y arriva le soir, accrocha son buis, son Christ, aspergea sa chambre d'eau bénite et se coucha.

A minuit, il fut éveillé en sursaut par le même bruit d'ailes qu'il avait entendu ; en même temps, une voix formidable s'écria :

— Rends-moi ma bête ! Tu m'as pris la meilleure de mes bêtes ! rends-moi ma bête !

— Rends-nous la bête !

Les échos de la forêt en retentirent. Ricochon crut qu'il mourrait de peur.

Jusqu'au jour, ce fut le même sabbat. Il se boucha les oreilles et cacha sa tête sous ses draps, en murmurant des *pater* et des *ave*. On essaya dix fois d'ouvrir sa porte, sur laquelle il avait posé un grand crucifix qui faisait fuir les maudits apparemment. Combien il fut heureux de sa précaution : sans cela, il était perdu !

Au jour, tout rentra dans l'ordre, mais chaque minuit, à l'heure où la bête était tombée, les cris et les

menaces recommencèrent. Il pria un de ses camarades de venir coucher chez lui. Celui-ci n'entendit rien, mais lui entendait toujours.

Enfin, il n'y put tenir plus longtemps; il quitta sa hutte et revint à Poitiers : l'obsession cessa, tout rentra dans l'ordre. Quant à la mystérieuse bête, on ignore si M. le préfet la fit empailler, si elle est disparue pour jamais.

Vous jugez combien cette forêt peuplée de fantômes nous parut magnifique et effrayante, au clair de la lune ; nous regardions sous les arbres s'il n'en paraissait pas quelques-uns et nous étions heureuses de trembler : c'est si bon d'avoir peur, quand on est en force.

Le cocher passa par des chemins impossibles ; il nous fit faire des détours et nous laissa apercevoir le château de Verrières, devenu une usine. Nous n'en connaissions pas les propriétaires, sans quoi nous nous y fussions arrêtés ; il était minuit, nous n'espérions pas arriver à Persac avant plusieurs heures, et la fatigue nous gagnait un peu.

Nous nous remîmes à chanter et à rire, afin de passer le temps, et nous ne nous occupions plus de la route, lorsque tout à coup la voiture s'arrêta ; elle fit un soubresaut assez fort, pour nous étaler très doucement dans une ornière ; jamais chute ne fut plus rembourrée. On nous releva les uns et les autres, sains et saufs, sans une égratignure.

M. de la Berge et le cocher s'en allèrent chercher des secours. Nous étions dans une plaine assez sauvage, remplie d'ajoncs et de bruyères, à plus d'une lieue de toute habitation. Nous avions donc un long temps à attendre, ce qui ne nous ôta pas notre gaîté. Je finis par danser la gavotte, à côté de la calèche renversée et des chevaux mélancoliques : ils étaient éreintés et mouraient de faim.

Il était plus de quatre heures quand les secours arrivèrent ; mais, mon Dieu ! la belle nuit ! la belle jeu-

nesse! Comme toutes ces misères-là se transforment en plaisirs! Nous traversâmes la Vienne, à gué, sur les cinq heures, après avoir passé la propriété des Lauzon, la branche aînée de ceux dont j'ai parlé; c'est une des maisons les plus connues du pays.

Enfin, nous arrivâmes à huit heures du matin, après un voyage de quatorze heures, dont un bon tiers à danser la gavotte sur le grand chemin.

Il va sans dire que nous nous couchâmes. Je ne vis de ce charmant château de Persac que l'entrée par une tour et un escalier à vis. Notre premier besoin était de dormir; nous restâmes au lit toute la journée et ne nous montrâmes que pour le dîner.

Les deux sœurs et le frère de Mme de la Berge avaient des habitations dans les environs, et la famille se réunissait souvent. Ce jour-là, il n'y avait personne, pas même les enfants : ils étaient à Villards, chez leur oncle. Nous étions fatigués encore, et nous nous retirâmes avant leur retour.

Ce pays est situé aux environs de Montmorillon, aux confins du Limousin et du Poitou. Il est ravissant; la Vienne coule entre deux coteaux fleuris et boisés, semés de châteaux et de villages. La vallée est si jolie qu'elle semble faite pour servir d'asile à ceux dont le monde a brisé le cœur, à ceux qui se fuient eux-mêmes et qui cherchent le sein de Dieu pour s'y réfugier. La rivière, très large en cet endroit, s'enfuit lentement, bordée de rochers agrestes, desquels la clématite et le lierre tombent en festons arrondis, et puis ce sont des prairies vertes et fraîches, des chaumières éparses, et, pour servir de cadre à ce charmant tableau, les collines dont je vous parlais tout à l'heure.

Persac est un vieux manoir, avec des tours et des créneaux. Les ponts-levis et les fossés ont disparu : un beau parc anglais l'entoure, il est aussi *modernisé* que possible. A cette époque, il commençait à peine ; nous le retrouverons plus tard, embelli; de-

puis trente ans bientôt, je n'y suis pas retournée, il doit l'être bien davantage encore. C'est là qu'ont eu lieu, cette année, les fameuses luttes de chasses entre les meutes de mes jeunes amis, Achille et Arthur de la Berge, devenus des hommes et de grands chasseurs, et le duc de Beaufort, venu exprès d'Angleterre, avec sa meute, pour vaincre les chiens poitevins. Ceux-ci ont eu l'avantage.

Cette victoire a été appréciée dans toute la France et notre vanité nationale en a été très flattée.

Mme de la Berge est un poète de l'école romantique; elle n'en a pas les extravagances, mais elle en a la mélancolie et le sentiment rêveur. Elle a fait paraître deux volumes de vers, *les Brises du soir*, et un second, dont le titre m'échappe. Ces livres n'ont pas été criés sur les toits; ils ont paru modestement, sans bruit, et c'est dommage, car ils méritaient toute la célébrité possible. Bien des écrivains, des femmes surtout, ont fait parler d'elles, sans avoir la moitié de ce talent. Le cœur déborde partout, dans ces lignes tracées avec des larmes; en les lisant, on sent combien celle qui les a écrites est aimante et bonne, en même temps qu'elle est supérieure et intelligente. Il est impossible de ne pas l'aimer, même sans la connaître, et, quand on la connaît, on ne saurait l'oublier.

Un de ses chagrins a été de ne pas avoir de fille; elle a élevé celle de son frère, M. de Villards, et elle avait mis en elle quelques rayons de son âme. Un malheur affreux la lui a enlevée et elle la pleure toujours.

Cette charmante jeune fille avait épousé un mari suivant son cœur, M. de Caze; ils étaient ensemble à Villards, et ils allaient se baigner tous les jours, dans les chaleurs, à un moulin placé dans une situation délicieuse, où j'ai été moi-même me plonger bien des fois, dans l'eau battue par la chute, dans mes différents voyages à Persac.

Ils étaient jeunes, gais, amoureux, ils voyaient devant eux une vie d'enchantement; ils allaient à ces joyeuses parties avec une cousine et plusieurs personnes, Mme de Caze nageait fort bien. Un jour sa cousine, qui ne nageait pas, s'aventura; elle perd pied, elle crie, le jeune homme vient à elle, le courant l'entraîne; sa femme se précipite après lui, elle veut le sauver et elle se trouve prise apparemment d'un étourdissement, d'une crampe, je ne sais, mais elle y périt, malgré les efforts surhumains de son mari qui, revenu à lui, avait repêché la cousine. Il dut voir périr devant ses yeux cette adorable créature, sans pouvoir l'arracher à la mort.

Ce fut une tragédie horrible, qui mit toute la famille au désespoir, surtout cette tante si affectionnée qui lui avait servi de mère.

Ces douleurs-là ne se guérissent point.

CHAPITRE XXIII

Nous quittons Poitiers. — Mes regrets. — Mon père ne veut pas venir à Paris. — Les femmes et l'amour de ce temps-là. — Changement total. — Notre voyage. — Le Petit-Saint-Mars. — La grand'mère de mon mari. — Arrivée à Versailles en 1823. — Les différents quartiers. — La société de Saint-Louis. — La marquise de Lucenay. — Le château et ses habitants. — Mlle de ... — Son portrait. — Sa misère. — Ses étranges façons. — Sa mort. — Découverte. — Suppositions. — La société de Notre-Dame. — La préfecture. — Les étrangers. — Les Anglaises. — La garnison. — Le monde de ce temps-là.

Je restai quinze jours à Persac et ces quinze jours se passèrent d'une façon délicieuse, tout à fait en famille, sans voir personne. Nous visitâmes le pays et les environs, si frais, si riants. Il me fallut retourner à Poitiers. Mes parents avaient pris une grande résolution, ils voulaient quitter cette ville.

Mon père, fatigué de travailler, arrivé à un grand âge, aspirait au repos; ma mère désirait se rapprocher de Paris, où mon mariage devait me conduire forcément. Elle voulait aussi être à portée de suivre l'avancement de mes frères, l'aîné était capitaine d'infanterie, le second receveur de l'enregistrement.

Il ne fallait pas parler de Paris à mon père; depuis la mort de Louis XVI, il n'avait jamais voulu y mettre le pied, quelque affaire qui l'y appelât.

— Je ne pourrais jamais passer sur la place Louis XV, disait-il.

On se décida alors pour Versailles.

Ce fut un grand malheur. Si ma famille fût restée en Poitou, bien des choses arrivées depuis n'eussent pas eu lieu probablement.

J'allais donc quitter ce pays de mon enfance, que j'aimais tant, où presque toutes mes amitiés restaient. J'en étais triste, mais pas autant que je l'aurais été plus tard. Je m'élançais au-devant de ce monde que je ne connaissais pas et dans lequel j'allais entrer. La jeunesse n'a pas de chagrins qui ne soient corrigés ou embellis, effacés presque par l'espérance. On ne croit pas à la douleur lorsqu'elle ne vous a pas mordu jusqu'au fond du cœur ; on ne suppose pas qu'on cessera d'être jeune, d'être aimée, d'être heureuse.

Je ne comprends pas comment les femmes d'aujourd'hui peuvent être dupes ; elles ont si peu d'entraînement, elles raisonnent si bien toutes choses ! Leur amour-propre seul les aveugle apparemment ; elles ne supposent pas qu'on ose les tromper, ni leur offrir des hommages illusoires. On ne voit plus de ces belles amoureuses, jetant au vent de la passion leur avenir, leur bonheur, leur fortune, leur réputation, se faisant une expiation de leurs sacrifices et une couronne de leur dévouement.

On aimait alors par tous les sentiments de l'âme, par l'exaltation de la tête et de tout notre être intellectuel ; maintenant on aime par calcul, par désœuvrement, par vanité. On se perd par gaieté de cœur, non pas pour offrir à celui qu'on aime un holocauste dont il ne se soucie point, mais afin de ne plus se gêner, de secouer les entraves du monde et du devoir. On sait d'avance que ce lien n'est pas éternel, on en prévoit les suites. Un homme, enlevant une femme à sa position, calcule que la responsabilité n'est pas lourde et qu'il ne s'oblige qu'à la garder tant qu'il leur conviendra d'être ensemble ; ensuite elle deviendra

ce qu'elle pourra. Qu'importe? Elle est lancée, c'est le mot.

Oh! qu'il y a à dire sur le changement des mœurs! Je ne m'en priverai pas à l'occasion. Certainement un siècle s'est écoulé, à cet égard, depuis mon début dans le monde et l'on ne pourrait jamais croire que ce fût le même pays et les mêmes gens.

Nous quittâmes donc ce cher Poitiers, notre maison, nos meubles, tout ce qui m'entourait depuis mon enfance, excepté quelques reliques de famille que j'ai le bonheur de posséder encore. Nous voyageâmes à petites journées, ce que l'on appelait par un voiturin, façon d'aller tout à fait oubliée et qui n'était pas désagréable, quand on avait du temps à soi.

Je vis, en passant à Etampes, la grand'mère de mon mari, à son château du Petit-Saint-Mars, tout près de la ville. Cette visite de quelques heures, seule, fut ma première entrée chez mes nouveaux parents.

Nous allâmes directement d'Etampes à Versailles par la route départementale, nous avions un appartement retenu rue de l'Orangerie; ma mère, avec son activité habituelle, y fut bientôt installée.

Versailles, à cette époque, était une ville bien curieuse à observer.

Elle se divisait en deux parties très distinctes, qui ne se mêlaient jamais : Le quartier Saint-Louis et le quartier Notre-Dame.

Ces deux quartiers prenaient leurs noms des deux églises principales.

Le quartier Saint-Louis était habité par la vieille noblesse et par les étrangers riches et de haut rang. Il y avait là la plus belle collection de douairières qui se puisse rencontrer. Des débris de la cour de Louis XVI, même de Louis XV, des marquises et des comtesses ruinées revenues sur le théâtre de leur jeunesse, et se promenant dans le parc, comme des ombres pour rassembler leurs souvenirs.

Une escouade de chevaliers de Saint-Louis, de

mousquetaires, de chevau-légers, de chevaliers de Malte, faisait la partie de ces dames; tout cela composait le cercle le plus poli, le plus spirituel, la plus exquise compagnie possible. Je me rappelle entre autres la marquise de Lucenay, grand'mère d'Henri de Saint-Georges, le charmant auteur de tant de charmants poèmes et dont les succès chassent de race.

Il y avait ensuite des familles plus jeunes appartenant à toute la noblesse de France, habitant Versailles, parce que la vie y était moins chère et tenant néanmoins de se rapprocher de Paris et de la cour. Ces familles allaient souvent à Paris, en effet. Beaucoup avaient leurs voitures; dans tous les cas, les gondoles parisiennes étaient fréquentées par tout ce qu'il y avait de mieux, le coupé et l'intérieur ressemblaient à un salon.

Le château de Versailles renfermait une population tout entière. Le roi y donnait des appartements à ses anciens serviteurs et aux personnes bien recommandées. En outre du gouverneur, logé, comme de raison, il y avait une quantité de ménages, et, lorsqu'on y entrait, on pouvait facilement y faire vingt visites.

Ces appartements étaient une petite douceur accordée aux gens ruinés par la Révolution. Ils y vivaient tranquilles et protégés par la majesté du lieu. J'ai connu beaucoup de ces respectables personnages et je me les rappelle parfaitement.

Il s'y trouvait, entre autres, une personne fort étrange, dont la destinée n'a jamais été parfaitement éclaircie, mais sur laquelle des renseignements, pris depuis sa mort, laisseraient planer une teinte de mélodrame et de fatalité tout à fait intéressante.

C'était une vieille demoiselle de ***, fille d'un émigré, émigrée elle-même, et qui menait une vie bizarre. On la savait très gênée; elle portait noblement sa misère. Elle faisait tout elle-même chez elle, nul n'y mettait jamais le pied. Elle se levait dès l'aube, s'en allait chercher son eau, ses provisions, tout ce qui lui

était nécessaire. Passé cette heure matinale, on ne l'apercevait plus jusqu'au moment où, sa toilette faite, elle allait chez ses voisins ; elle y était plutôt soufferte que désirée. On la recevait à cause de son nom, de sa misère, de l'estime qu'elle inspirait. Autrement rien n'était moins agréable.

Elle avait une grosse voix, des manières de grenadier; elle marchait comme un gendarme. On assurait même que la barbe lui poussait au point d'être obligée de se raser. Elle prenait du tabac et son nez, orné de roupies, avait l'ampleur d'une grosse pomme de terre.

Je la rencontrais quelquefois chez des jeunes personnes de mes amies, elle y allait souvent. On la recevait en qualité de commensale et l'on ne s'en occupait guère ; elle allait et venait, suivant sa fantaisie, dans l'appartement, et restait presque toujours chez ces demoiselles, lorsqu'elles s'habillaient, ce qui les gênait beaucoup. Si bien qu'elles déclarèrent à leur mère qu'elles ne la garderaient plus près d'elles ; elles en avaient peur. Mlle de *** faisait de tels yeux, disaient-elles, qu'on l'aurait prise pour une ogresse.

Je l'avais tout à fait perdue de vue et je n'y pensais plus, lorsqu'il y a deux ou trois ans, je rencontrai justement une de ces jeunes personnes, devenue une vieille femme comme moi. Nous causâmes de l'ancien temps, ce que l'on fait toujours en pareil cas, et nous passâmes en revue nos connaissances.

— Vous vous rappelez bien Mlle de ***, me dit-elle, elle est morte depuis quelques mois, plus malheureuse que jamais. On a découvert d'étranges choses à sa mort. Figurez-vous que c'était un homme !

Je me récriai qu'elle en avait bien l'air, seulement je ne comprenais pas le déguisement ; il lui eût été plus commode et plus lucratif d'être M. de *** que Mlle de ***.

Elle ne le pouvait point ; il n'y a jamais eu de M. de *** de cet âge. Mlle de *** était fille unique, héritière des papiers de son père où se trouvaient des

preuves de grands services rendus à la maison de Bourbon. Après sa mort on a recueilli ces lettres, ces parchemins, ces brevets ; on s'est demandé comment cet *homme* se trouvait possesseur de tout ce qui appartenait à M[lle] de *** et pouvait la connaître au point de se faire passer pour elle... Il y a là-dessous cinq ou six versions, dont la plus vraisemblable est celle que je vais vous dire. Elle semble appuyée sur des probabilités qui sont presque des preuves.

Cet homme avait été domestique de M. de ***, domestique de confiance. Il connaissait leur famille, leurs relations, il savait qu'il ne leur restait pas de parents et que, après leur mort à tous les deux, le nom était éteint. Il les suivit à l'émigration. Le comte de *** mourut. Il resta avec sa fille et, après s'être emparé de toute sa confiance. Il l'assassina pour conquérir son trésor.

Ce trésor devenait inutile, si ce n'est à M[lle] de *** elle-même. Il changea de ville et s'habilla en femme ; il le pouvait facilement, il était jeune, fort petit et muni seulement d'une petite barbe blonde. Une fois la métamorphose opérée, il voulut en recueillir les fruits. Il écrivit à toute la terre, demanda des secours, mit en avant les services de son père, certains secrets dont il était possesseur et obtint tout ce qu'il voulut.

C'était végéter sans doute, mais c'était beaucoup pour un laquais ; il en profita de son mieux, vous savez ce qui arriva ensuite.

Il est de ces existences auxquelles on ne croirait pas, si on ne les eût pas vues, ce qui s'appelle vu, comme dit Orgon, et celle-là est du nombre.

La société Notre-Dame se composait des fonctionnaires, le préfet en tête, des notaires, avoués, etc., et de quelques familles de bonne bourgeoisie de la ville et d'ailleurs. On se rencontrait à la préfecture : on ne se saluait pas. C'était dans le genre de Poitiers. Encore les douairières n'allaient pas à la préfecture :

tout au plus quelques chevaliers de Saint-Louis s'y trouvaient.

Les étrangers étaient presque tous au quartier Saint-Louis ; c'étaient surtout des Anglais. Il y en avait de très distingués, mais aussi de très drôles. Je me rappelle les quatre miss Waters, qu'on avait baptisé « les Grandes Eaux » et dont la mère disait d'un air fier et heureux :

— Ma fille a épousé un corps de garde.

Ce qui signifiait un garde du corps.

Il y avait encore une autre Anglaise à qui sa femme de chambre apportait un fichu pour terminer sa toilette et qui le repoussa dédaigneusement :

— Non pas, j'expose, répliqua-t-elle.

On n'en finirait pas à raconter toutes les anecdotes de ce genre. Je crois qu'on leur en prêtait beaucoup.

En hommes, la société de Versailles était splendide; nous avions :

Une compagnie des gardes du corps;

Un régiment de cavalerie de la garde royale;

Un régiment d'infanterie de la garde royale;

Un régiment suisse de la garde royale;

L'école de cavalerie, transportée depuis à Saumur;

Les pages du roi;

La vénerie et la grande écurie de Sa Majesté.

Encore ne suis-je pas bien sûre qu'il n'y eût pas deux compagnies de gardes du corps et deux régiments de chaque espèce. Ce que je sais, c'est que jamais je n'ai vu de bals plus splendides que ceux de Versailles. Il ne s'y trouvait peut-être pas dix habits noirs, et tous ces uniformes étincelaient d'or et d'argent.

A cette époque, l'amour de l'art militaire était dans toute sa force, les jeunes gens riches entraient au service et ces corps d'élite étaient composés des hommes les plus distingués. La France était tranquille et prospère, on ne songeait qu'au plaisir; le luxe était grand, bien qu'il ne puisse pas se comparer à celui d'aujourd'hui.

Les préoccupations étaient moins vives; on ne se passionnait guère dans le monde pour la politique, on avait des fortunes mieux assises, la rage de s'enrichir ne nous possédait pas et, excepté les gens spéciaux, nul ne parlait d'affaires, la jeunesse surtout. Les hommes s'occupaient uniquement des femmes comme il faut. Ce troisième monde, devenu le plus important, n'existait pas; excepté leurs amis intimes, qui que ce soit, nul n'en savait rien. On ne voyait ces demoiselles nulle part; elles vivaient à part de la société et ne se montraient guère, excepté deux ou trois célèbres, très supérieures alors par la beauté ou par l'esprit. On n'en connaissait pas une; celles-là même n'ont paru que plusieurs années après le moment où nous sommes parvenus.

La vie se passait donc insouciante et gaie; les salons avaient toutes leurs séductions, tous leurs charmes, toutes leurs bonnes manières; nous étions encore la nation la plus polie de l'univers. On pouvait venir à notre école et l'on y venait.

CHAPITRE XXIV

Versailles et les bals. — La famille de mon mari. — Sa grand'mère, la marquise de Saint-Mars. — Une héritière. — Le marquis de Saint-Mars. — Gentilhomme de Beauce.—Amour. — Demande en mariage. — Refus. — Le père et la fille. — Mariage. — Misère. — Inflexibilité du président. — La mère. — Héritage. — Fortune. — La Révolution. — Angervilliers. — Voyage à Paris. — Le marquis malade. — Retraite de l'abbé de Saint-Mars. — Rumeurs. — Départ. — La fruitière. — Changement de costumes. — La diligence. — Interrogatoire. — Le passeport. — La mairie. — Nouvel interrogatoire. — La salle. — La cire noire. — La rouge.—Nouveaux guides. — Hésitation. — Ce qu'elle voit.

Nous arrivions à Versailles au mois d'octobre; quelques semaines encore et les cercles allaient commencer. On n'avait pas encore adopté la mode de ne rentrer en ville qu'après la moitié de l'hiver passé, afin de se rapprocher des Anglais qui n'y reviennent qu'au printemps.

La guerre d'Espagne tirait à sa fin. J'espérais revoir bientôt mon mari. Il arriva, en effet, à la fin de décembre et, peu de jours après, je partis pour Paris. Mon temps se partagea entre les deux villes.

Nous retrouvâmes à Paris la famille de mon mari, sa grand'mère d'abord, la marquise de Saint-Mars. Elle mérite un chapitre particulier; c'était une bonne

excellente vieille femme de soixante-treize ans ; elle avait dû être assez jolie, mais non pas belle. Elle avait l'esprit du monde, l'instruction d'une femme de son époque et toutes les habitudes de la fortune.

Son nom de fille était Mlle de Chavannes ; son père était président au Parlement de Paris et possédait de grands biens, c'était donc une héritière. Une grande partie du boulevard du Temple lui appartenait ; elle avait des terres magnifiques et sa famille rêvait pour elle les plus beaux partis ; en sa qualité de fille unique, elle eût pu épouser un grand seigneur, jaloux de redorer son blason avec les écus de la noblesse de robe.

Elle vit, je ne sais où, le marquis de Saint-Mars, aide-major des gardes françaises et premier gentilhomme de Mgr le duc d'Orléans, celui qui avait épousé Mme de Montesson, le père d'Egalité. M. de Saint-Mars était très beau, très élégant, très à la mode, mais il était gentilhomme de Beauce :

Qui se met au lit pendant qu'on raccommode ses chausses, dit le proverbe.

Elle l'aima et lui l'aima aussi, par conséquent, sans compter sa dot dont on ne parlait pas et qui restait sous-entendue.

Il la demanda en mariage et reçut un refus très sec et très formel. Le marquis ne se découragea pas. Quant à Mlle de Chavannes, elle répondit :

— J'attendrai.

Elle n'espérait pas attendrir le terrible président, mais son amour était d'une trempe à résister à tout. Elle renouvela deux ou trois tentatives, toujours sans succès ; on lui proposa plusieurs mariages les plus beaux de France, elle refusa comme on l'avait refusée ; on la menaça de passer outre, elle répondit qu'elle dirait « non » à l'autel, et le père et la fille, se connaissant bien, en vinrent à s'obstiner comme des puissances ennemies, à prendre leurs mesures en secret et sans se rien dire.

Quand la jeune fille eut vingt-cinq ans, elle annonça tout simplement à son père qu'elle allait épouser le fiancé de son cœur.

Son père lui répondit qu'il ne pouvait pas l'empêcher, mais qu'il ne lui donnerait pas un sou de dot et qu'il prendrait des mesures pour ne lui rien laisser après sa mort.

Sa mère pleura.

Rien n'y fit. Après les formalités exigées, elle devint marquise de Saint-Mars et s'en alla habiter avec son mari un petit appartement fort modeste, elle, accoutumée à un somptueux hôtel. Ils n'avaient pour vivre que les appointements du colonel, tel était son grade effectif, il n'était pas encore rentré dans la maison de Mgr le duc d'Orléans.

L'officier avait toujours mené le train d'un gentilhomme à la mode; il ne sut pas se restreindre, il doubla même sa dépense, maintenant qu'il était marié; ils furent bientôt dans une gène extrême. Il n'en continua pas moins son existence de plaisirs; la jeune femme restait au logis à raccommoder le linge, elle était à peine servie; les enfants arrivaient et le mariage d'amour se présentait avec toutes ses conséquences.

Le président l'apprit, il ne se laissa pas toucher; en vain sa femme se traîna à ses genoux, le suppliant d'avoir pitié de leur unique enfant, de venir à son aide.

— Non, dit-il, elle l'a voulu, qu'elle subisse les conséquences de sa folie! Elle n'aura rien, ni à présent, ni plus tard, dût-elle en mourir de faim, elle et ses enfants, et ne vous avisez pas de lui envoyer un écu, je ne vous le pardonnerais jamais.

La mère se tut. Pourtant elle n'accepta pas la défense, elle envoya, elle porta à sa fille tout ce qu'elle put dérober. Heureusement le tyran mourut sans avoir pu exécuter son projet de ruine, du moins pour la plus grande partie. Il laissa encore des trésors à sa fille.

Ils étaient, depuis quelques mois, fixés au Palais-Royal, ils y restèrent et le bonheur revint au colombier. Après la mort de son prince, le premier gentilhomme retourna chez lui, avec sa famille, jusqu'au moment de la Révolution; ils n'émigrèrent pas et se confinèrent à leur château d'Angervilliers, assez près de Paris pour en savoir des nouvelles, assez éloignés pour espérer y rester oubliés. Ils avaient avec eux l'abbé de Saint-Mars, obligé, bien plus qu'eux, à la retraite, en sa double qualité de gentilhomme et de prêtre.

Le marquis tomba malade, par suite de ses craintes et de ses chagrins; ce bouleversement universel, l'emprisonnement du roi et de la reine portaient l'effroi et la douleur dans toute la noblesse française. Mme de Saint-Mars était plus énergique que son mari, et cela arrive souvent aux femmes; elle allait et venait de la campagne à Paris pour les affaires de sa maison, évitant d'attirer l'attention, sous un costume très simple et ne se servant ni de ses chevaux, ni de sa voiture. Elle montait dans le coucou qui passait devant la grille du château, on pouvait la prendre pour la femme de charge. Cela lui arriva plus d'une fois.

Un jour, à la fin d'août 1793, elle était allée passer quelques jours à Paris, dans son hôtel situé sur le boulevard du Temple; elle y avait conduit l'abbé, déguisé en paysan, sa présence chez elle commençant à faire parler dans le pays. Elle et sa femme de chambre — une fille très dévouée — l'avaient emmené et lui trouvèrent une cachette chez de pauvres gens, dans le faubourg Saint-Antoine.

Elle vécut dans une retraite absolue, au fond de la maison, n'osant plus s'informer de ce qui se passait autour d'elle, tremblant à chaque instant de voir entrer quelque zélé révolutionnaire qui l'eût bien vite dénoncée comme une ci-devant, une ennemie de la patrie.

Lorsqu'elle eût mis son beau-frère en sûreté, elle songea à retourner auprès de son mari. Il avait bien besoin de ses soins! Il fallait aller chercher la patache à l'autre bout de la ville, au faubourg Saint-Germain, aux environs de l'Abbaye. On ne devait pas prendre un fiacre, ce n'était pas sûr; la maîtresse et la femme de chambre différaient un peu dans leur mise, c'était celle de simples bourgeoises; on ne ferait pas attention à elles. On décida qu'on s'en irait à pied.

Le lendemain matin, quelques rumeurs sourdes circulaient dans Paris; la terreur était générale sans avoir de motif bien arrêté. On parlait de mesures plus sévères que jamais contre la noblesse; il était question d'emprisonnements, de dénonciations. La fidèle servante supplia sa maîtresse de rester cachée, de ne pas s'exposer à être reconnue, mais celle-ci ne songeait qu'à son mari. Plus le danger était grand, plus elle brûlait d'être près de lui, pour le défendre ou pour mourir à ses côtés.

Elle se mit donc en route et fut étonnée de la tristesse de la ville. Chacun restait chez soi ; les rues étaient désertes. On rencontrait de temps en temps quelques groupes de forcenés; en les entendant venir, les fugitives se cachaient sous les portes et les laissaient passer.

Elles traversèrent les ponts et pénétrèrent dans les rues du faubourg Saint-Germain sans avoir été arrêtées. Cependant, la marquise portait un bonnet garni de riches dentelles; sa physionomie exprimait, malgré elle, une frayeur très compromettante. Elle jetait autour d'elle des regards inquiets, et il n'était pas permis, en ce temps-là, de regarder ainsi.

En passant au coin d'une rue, une fruitière était à sa porte; leurs yeux se rencontrèrent.

— Ah! citoyenne ma cousine, je suis bien contente de te voir! dit la femme du peuple. Entre donc un peu. J'ai besoin de te parler de mon mari et cela m'évitera une course.

— Mais vous vous trompez...

— Entrez, madame, taisez-vous, répliqua l'autre très bas et très vite, tandis qu'elle continuait tout haut, afin d'être entendue : Oui, ne fais donc pas tant ta mijaurée, j'en sais des nouvelles de ton mari et il ne faut pas qu'il débauche le mien, je n'entends pas cela.

Elle la poussa dans la boutique, dont elle ferma la porte, et se retournant vers la marquise :

— Madame, lui dit-elle, je vous demande pardon d'en agir ainsi avec vous, mais je ne puis vous laisser aller plus loin dans l'état où je vous vois. Nous ne savons pas au juste ce qui se passe ; on assure qu'on se massacre là-bas. Retournez sur vos pas ; vous serez arrêtée sans cela. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Pourtant vous êtes une ci-devant, j'en suis sûre, et les autres le verront aussi bien que moi.

— Je vous remercie, ma brave femme ; quand je devrais risquer ma vie, il faut que je passe, il faut que j'aille rejoindre mon mari malade, à Angervilliers. Rien ne m'arrêtera.

— Laissez-moi donc alors vous arranger un peu, madame. Ceci est trop clair à tous les yeux. Excusez-moi de vous offrir un de mes bonnets, le vôtre sent la femme de charge de grande maison ; elles sont aussi bien persécutées que leurs maîtresses.

La fruitière lui mit une de ses coiffes avec une cocarde tricolore, dont la marquise eut bien de la peine à se consoler par la suite.

Elle la supplia ensuite de faire attention à sa manière de marcher et de ne pas avoir l'air de craindre.

— Je vas fermer ma boutique et vous conduire jusqu'à la voiture, ajouta-t-elle, cela vous donnera du cœur.

Elle tint à achever son œuvre, malgré les supplications de Mme de Saint-Mars, et elles partirent toutes les trois.

Arrivées au bureau, elles y aperçurent des figures rébarbatives et une manière de commissaire en écharpe. Il les appela et les interrogea brusquement ; la fruitière voulut répondre, il la fit taire et s'adressa à la grande dame, qui se trahit par sa frayeur.

— On ne sort pas de Paris sans passeport et sans certificat de civisme, en as-tu un ?

— Non, monsieur, je ne savais pas...

— On dit : non, citoyen. Tiens-tu beaucoup à partir ? Oui ! Eh bien, on va te conduire à bon endroit pour avoir un passeport. Suis ce muscadin-là, il connaît le chemin, il l'a fait plus d'une fois aujourd'hui.

Le *muscadin* était un horrible voyou tout déguenillé et à l'œil farouche ; il les fit marcher devant lui impérieusement. Ma grand'mère exigea que sa protectrice la quittât, puis elle s'en alla en tremblant sans savoir où.

C'était à l'Abbaye.

Tout était silencieux aux environs. Personne dans les rues, les portes et fenêtres fermées, des hommes à mines patibulaires entraient et sortaient. De temps en temps un cri, bien vite étouffé retentissait dans le silence et glaçait le sang des pauvres femmes. On les fit entrer par une porte dérobée dans un corridor sombre ; elles entendaient parler à haute voix, et des odeurs fétides arrivaient jusqu'à elles.

Leur garde les introduisit dans une salle enfumée où se trouvaient plusieurs personnes, qui semblaient attendre comme elles. Il les quitta en leur ordonnant de rester où elles étaient, puis il ouvrit une porte en face ; elles entrevirent beaucoup de monde. C'était là où on parlait haut. La porte se referma sur-le-champ.

Après une mortelle demi-heure, l'homme reparut. Il leur dit qu'elles allaient être introduites par faveur. En effet on vint les chercher, et elles passèrent dans une immense salle, où une douzaine d'hommes étaient assis autour d'une table. Rien qu'à leur aspect la mar-

quise crut qu'elle allait s'évanouir. On lui adressa la parole d'une voix brève et dure. Quelques questions lui furent posées : son nom, son état, le lieu de sa demeure. A peine si on entendit ses réponses.

— C'est bien, dit le président, on va t'élargir.

— Et mon passeport?

— Le voici.

Il tenait à la main un papier à tète imprimée, et prit sur la table un bâton de cire noire, dont il laissa tomber quelques gouttes au coin; un homme placé à côté de lui arrèta son bras.

— Non, pas celle-ci, dit-il.

— Tu en réponds?

— Oui.

— C'est bien alors.

Il mit de la cire rouge, mais la noire resta en bordure. Deux subalternes vinrent reprendre la marquise. Les juges ne s'occupaient plus d'elle, ils étaient passés à d'autres *coupables*. Ces hommes les emmenèrent donc, non pas du côté où elles étaient venues, mais d'un autre. Là, il s'en trouva un troisième qui examina le passeport; en voyant les deux cires il fit un mouvement de surprise.

— Qu'est cela? demanda-t-il.

— Je ne sais, ils ont mis des deux.

— Que faire?

— Ah! bien tant pis, c'est une ci-devant de moins, voilà tout.

Il ouvrit une porte et la marquise recula d'horreur : elle était en face du plus abominable spectacle qu'il fût donné à un œil humain de contempler.

———

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

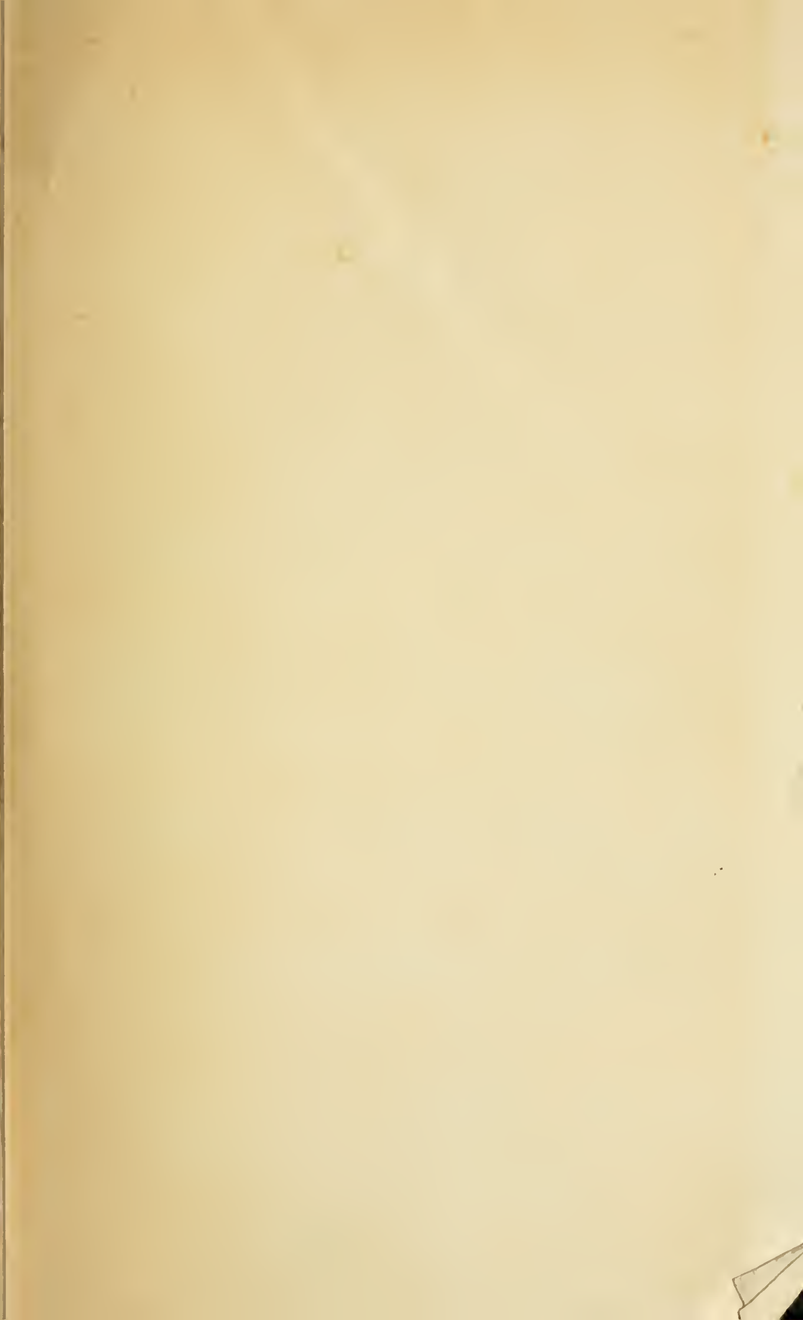
CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi. (Cl.). 1.2.96.



A LA MÊME LIBRAIRIE

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-1re, PARIS.